

**Nos autres**

*Écrits du Montréal anglophone*



uOttawa

Valérie Milner

**Thèse de maîtrise sous la direction de Marc Charron**

École de traduction et d'interprétation

*Présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université  
d'Ottawa dans le cadre des exigences du programme de maîtrise es arts en  
traductologie, option traduction littéraire*

© Valérie Milner, Ottawa, Canada, 2016

## **Tables des matières**

### RÉSUMÉ/SUMMARY

<b>1. Introduction .....</b>	<b>1</b>
1.2 Le choix des œuvres.....	2
<b>2. Les nouvelles .....</b>	<b>6</b>
2.1 Présentation des nouvelles .....	6
2.2 « <i>Le Surveillant</i> ».....	8
2.3« <i>Doreen, Doreen</i> » .....	16
2.4 « <i>Succédané</i> » .....	25
2.5 « <i>Occulte</i> ».....	34
2.6 « <i>Une table pour deux</i> » .....	40
2.7 « <i>Le langage du corps</i> » .....	49
2.8 « <i>Les poissons volants</i> » .....	58
2.9 « <i>Chez l'arabe</i> » .....	64
2.10 « <i>Speed Dating</i> ».....	81
2.11 « <i>Rouge</i> » .....	85
<b>Vers une littérature anglo-montréalaise : approche traductologique .....</b>	<b>102</b>
<b>3. Portrait volontairement inachevé : La dynamique linguistique changeante de Montréal.....</b>	<b>102</b>
3.1 Le nouveau Montréal : échapper aux binarismes.....	105
<b>4. Questions d'éthique? .....</b>	<b>112</b>
4.1 L'hypothèse mise à mal .....	114
<b>5. Au cœur des récits .....</b>	<b>117</b>
5.1 Questions de langue : l'incommunicabilité.....	117
5.2 Dynamiques de séduction .....	122
5.3 Traduire l'humour .....	125
5.4 Le cadre urbain : Des lieux communs.....	127
<b>6. Conclusion .....</b>	<b>131</b>

### BIBLIOGRAPHIE

## Résumé

Cette thèse prend la forme d'un recueil de nouvelles littéraires de langue anglaise récentes (publiées entre 2002 et 2015), traduites vers le français; les œuvres, au nombre de dix, ont été sélectionnées en fonction du fait qu'elles prennent la ville de Montréal pour décor, et que leurs auteurs écrivent depuis, ou sur, cette ville. La thèse est donc sommairement divisée en deux parties : la première est constituée des traductions elles-mêmes, auxquelles on a tenté d'insuffler un ton et un registre proprement montréalais, étudiant de près le travail sur la langue effectué par chacun des auteurs. La seconde, de nature plus théorique, fait appel à certains principes traductologiques pour analyser la place de cette littérature de langue anglaise dans le paysage culturel du Québec d'aujourd'hui, ainsi que les implications sociolinguistiques et éthiques d'une telle entreprise. Une part importante de cette étude sera en outre consacrée à l'analyse littéraire de ces textes de l'urbanité, tant dans leur fond que dans leur forme, afin de mettre à jour les réflexions et les mécanismes ayant permis de mener à bien la re-création des nouvelles en français, langue avec laquelle, implicitement, elles cohabitent.

## Summary

The present thesis consists of a collection of contemporary English-language short stories (published between 2002 and 2015), translated into French; these ten texts have been selected based on the fact that they take place in the city of Montreal, and that their authors write from, or about, this particular city. This thesis will thus be divided into two main sections: the first comprising the translations themselves, for which the translator has tried to respect specific "Montreal" tone and rhythm, closely following the language-shaping processes at play in the original texts. The second section, of a more theoretical nature, will call upon a number of translation studies-related principles to analyze English-language literature's position within the cultural landscape of modern Quebec, as well as the sociolinguistic and ethical aspects of such a project. A major part of this study will also be devoted to a literary analysis of these urban narratives, in form as well as in content, in order to shed light on the reflections and different approaches that have been put to use during the re-creation of the short stories into French, language with which they implicitly coexist.

## **1. Introduction**

Traduire dix nouvelles littéraires issues du Montréal anglophone n'a pas été, pour la Montréalaise native que je suis, un choix de projet de thèse de maîtrise anodin. Il a d'ailleurs été motivé par une multitude de raisons personnelles : ma forte attirance envers les écrits de l'urbanité et les récits des grandes villes; l'affection toute particulière que j'éprouve pour ma ville natale; enfin, mon propre statut de bilingue, ayant été élevée par un père américain et une mère québécoise. La raison d'un tel choix va pourtant un peu plus loin. Ayant étudié la littérature de langue française à Montréal pendant cinq ans tout en travaillant dans une librairie à temps partiel, j'ai dû, par la force des choses, me montrer attentive aux nouveautés du marché local de l'édition. C'est ainsi que j'ai développé, pendant un certain temps, une assez solide connaissance des écrits publiés à l'avant-plan du paysage littéraire francophone de ma ville; mon réseau d'amis employés de librairie, leur enthousiaste participation à divers lancements de livres et même mon côtoiement indirect de quelques jeunes auteurs formaient une sorte d'avant-poste à partir duquel assister à cette effervescence des maisons d'édition, surtout émergentes. Ce n'est que plus tard que je m'en suis rendue compte : exception faite des géants que sont Mordecai Richler ou Mavis Gallant, j'étais incapable de nommer ne serait-ce qu'*un seul* écrivain anglophone œuvrant au sein d'un Montréal où, je le savais de source sûre, la scène littéraire était féconde sur tous les plans, peu importe la communauté linguistique. C'est donc en raison de cet intérêt pour la minorité au statut unique que représentent les Anglophones de Montréal que j'ai entrepris la traduction de ces textes.

## 1.2 Le choix des œuvres

Les nouvelles réunies, au nombre de dix, forment un échantillonnage infime et, j'en ai bien peur, insuffisamment diversifié de ce qui s'est publié pendant ces dernières années au cœur du marché de l'édition anglophone à Montréal. Ce sont toutefois les circonstances de leur parution qui peuvent, si l'on s'y attarde, dessiner entre elles des liens d'une certaine cohérence : si la plus ancienne (et de loin) fut publiée en 2002, les neuf autres ont vu le jour en un assez court laps de temps, soit entre 2010 et 2015. Deux de ces nouvelles (celles de Joshua Levy et Ian Ferrier) ont été trouvées dans des éditions différentes d'une anthologie réunie par Claude Lalumière et Elise Moser, consacrée exclusivement aux *short stories* créées en anglais au Québec; deux autres ont été publiées chez Insomniac Press, dont l'adresse officielle se situe à London, en Ontario, position qui permet à la maison émergente d'attirer tout à la fois de jeunes auteurs de Toronto, Ottawa et Montréal. Enfin, de nombreux auteurs parmi ceux que j'ai décidé de traduire ici ont des liens plus ou moins directs avec le programme de *creative writing* de l'Université Concordia, l'une des deux institutions universitaires anglophones de Montréal. On compte parmi les auteurs quatre femmes et six hommes, dont certains sont Montréalais de naissance et d'autres, d'adoption.

Ayant pour ambition de décortiquer par saynètes un paysage urbain familier à travers, en quelque sorte, une autre lentille, j'ai retenu un seul réel critère de sélection : les œuvres devaient toutes prendre racine dans, ou faire référence explicitement à, des lieux et des quartiers reconnaissables de Montréal, les prendre pour décor – peu importe par ailleurs le degré d'interaction avec ce même décor. (Une seule nouvelle échappe à cette condition; il s'agit de ma traduction de « Body Language » d'Andrew Szymanski, auteur résolument montréalais; dans cette nouvelle, la ville

n'est jamais nommée. Comme nous le verrons plus loin, la décision de l'inclure malgré tout a été motivée par le grand intérêt de la narration, qui cadre en outre parfaitement avec les thématiques explorées dans le reste des œuvres.) J'en suis donc arrivée, comme on s'en doute, à une somme d'histoires hétéroclites, issues d'auteurs dont j'ignore même s'ils ont le français comme seconde langue. L'éventail des personnages mis en scène finit par rejoindre plusieurs communautés ethniques, bien que nombre d'entre eux paraissent appartenir à la catégorie de « l'Anglo » tel que défini par Martha Radice, soit « les personnes de langue maternelle anglaise et d'origines anglo-celtiques (écossaise, anglaise, irlandaise ou galloise), habitant actuellement l'île de Montréal. » (2000 : 3). Mentionnons au passage que les noms des écrivains eux-mêmes, dont j'ai volontairement choisi de ne pas épilucher la biographie, résonnent au contraire de toute une variété d'origines culturelles, grecques, polonaises, italiennes ou roumaines, pour ne nommer que celles-là. C'est donc dire la fragilisation qu'a subie toute préconception trop tranchée de l'idée d'« appartenance culturelle », dès les premiers balbutiements de la mise sur pied du présent projet. C'est enfin par leurs motifs et leurs thématiques que ces nouvelles se complètent et se répondent : elles présentent toutes, à divers degrés, des positions de l'en-dehors, des inaptitudes à la communication, et le plus souvent un traitement décalé, ludique, et volontairement maladroit des dynamiques du sexe et de la séduction. Les narrations allient humour, cynisme et profondeur pour traiter ensemble des difficultés et des fascinations liées au fait de s'épanouir dans un paysage urbain façonné d'un nombre impressionnant d'altérités coexistantes – récits qui, quoique je l'affirme avec une certaine prudence, transcendent résolument la « frontière » de la langue.

La présente thèse sera donc divisée en deux parties principales : la première sera composée des traductions des dix nouvelles, que je présenterai ici tour à tour au moyen d'un bref résumé. Viendra ensuite une section plus théorique, où j'explorerai dans un premier temps les

implications éthiques d'un tel projet, à travers des considérations d'ordres géographique, linguistique et social, en m'inspirant notamment de l'œuvre théorique de Sherry Simon consacrée au rôle riche et subversif que joue la traduction au sein d'un espace urbain multilingue. Je tenterai d'y expliquer en quoi le statut majoritaire/minoritaire changeant des Anglophones de Montréal influence la dynamique traductionnelle avec laquelle j'ai dû composer pour mener à bien mon projet. Cette partie de l'analyse théorique de ma thèse sera en outre parsemée de constats et d'observations « sur le terrain » qui, si elles sont loin d'avoir passé l'épreuve du temps, sont des composantes intrinsèques du fait de travailler sur des œuvres et des positions sociales de l'extrême contemporain. Les textes théoriques qui m'ont servi de tremplin datant déjà de quelques années, le suivi de l'évolution des tensions ou des collaborations entre les différentes communautés linguistiques ne peut se faire que par le biais de bilans immédiats, récoltés aujourd'hui et biaisés, inévitablement, par mes propres circonstances.

J'enchaînerai ensuite avec une analyse littéraire globale des textes en me concentrant sur les versions traduites, afin d'observer dans quelle mesure un « langage » particulier peut se développer au sein d'une communauté urbaine, et s'il est envisageable de conserver cette teinte dans le cas d'une traduction littéraire. J'expliquerai également en quoi mes traductions reflètent la tentative de renverser le postulat selon lequel l'acte même de traduire signifie de rendre une culture accessible à une autre : en effet, mes traductions, du moins je l'espère, témoignent de cette nouvelle réalité de l'entremêlement des cultures au sein des espaces de la métropole québécoise, et représentent donc une révélation à elle-même d'une seule culture, définie désormais par des balises qui ne sont plus uniquement celles de la langue, comme une même photographie perçue à travers un filtre différent. Au cœur d'une époque caractérisée par la montée grandissante de la globalisation, la traduction *vers* le français d'une culture minoritaire

urbaine anglophone m'a poussée à mettre à profit les différents outils de l'analyse historique, de la sociolinguistique, de la théorie de la traduction, ainsi que de l'observation de la scène contemporaine et de l'analyse littéraire pour repenser, dans les limites d'un cadre précis, les binarités qui sont encore trop souvent l'apanage de la traduction (langue/culture, départ/arrivée) mais aussi de la ville même qui fait l'objet de cette étude (anglophone/francophone, de souche/immigrant).

## **2. Les nouvelles**

### **2.1 Présentation des nouvelles**

Les dix nouvelles en question élaborent donc une sorte de cartographie de la ville, que j’invite le lecteur à parcourir au rythme des récits. Elle débute avec « Le Surveillant » (2014) de Jon Paul Fiorentino, dans laquelle un homme d’âge moyen, travaillant comme surveillant d’examen dans une université, étale sa médiocrité et ses inaptitudes sociales en draguant sa colocataire, une étudiante étrangère à qui il finira par causer de sérieux problèmes. La seconde, « Doreen Doreen » (2015) de Fawn Parker, met en scène une résidente de la banlieue ouest de Montréal, soit Beaconsfield, dans un univers aux limites de l’absurde : elle entretient une relation houleuse avec John Travolta et donne à voir un aperçu de son étrange quotidien. Dans « Succédané » (2011) de Mike Spry, un jeune homme s’étonne de constater qu’il est incapable de se retenir d’avoir des rapports sexuels avec des objets inanimés dès que la présence de son ex-copine se fait un peu trop sentir. Ensuite, « Occulte » (2010) de Teri Vlassopoulos dépeint l’avortement d’une jeune professionnelle récemment déménagée à Montréal, qui tombe accidentellement enceinte; cherchant à comprendre ce qui lui arrive, elle convoque avec ludisme l’arsenal de l’occulte et du paranormal (chiromancie, astrologie, etc.) dans sa narration. Dans « Une table pour deux » (2012) de Kenneth Radu, un jeune étudiant vivant dans le Quartier chinois de Montréal essaie de naviguer entre sa vie d’adolescent, l’exigence de perfection de ses parents et sa puissante attirance envers les femmes mariées qu’il côtoie. « Le langage du corps » (2012) d’Andrew Szymanski dresse le portrait touchant de deux jeunes adultes timides en train de se draguer pendant une soirée, qui sont tous deux complètement incapables de constater qu’ils plaisent à l’autre. Avec « Les poissons volants » (2002), Ian Ferrier emprunte la voix narrative d’un jeune

père pour parler de jazz, de l'absurdité de l'existence et de l'amour qu'il porte à ses deux enfants. Dans « Chez l'arabe » (2014) de Mireille Silcoff, nouvelle éponyme de son très célèbre et primé recueil, une rédactrice d'origine juive est clouée au lit par une grave maladie neurologique; elle commencera à s'intéresser de près au petit magasin/restaurant du coin de sa rue, faisant rejaillir certaines tensions entre son propre héritage maternel et les propriétaires du magasin, d'origine persane. Vient ensuite « Speed Dating » (2011) de Joshua Levy, qui raconte le périple de Yitzhak, un Juif orthodoxe échappé de sa communauté de Boisbriand à l'annonce de la grossesse de son épouse dont il n'est pas amoureux. Finalement, dans « Red » (2010) de Katrina Best, une narratrice atteinte de maladie mentale multiplie les aventures et les rencontres pendant une journée passée au centre-ville, ignorant que sa famille la cherche partout pour lui administrer des calmants.

## **2.2 - Le Surveillant**

Jon Paul Fiorentino

Université, Montréal. Campus centre-ville. Annexe B, cinquième étage. Session d'hiver. Ton regard croise celui d'un tas d'étudiants de bacc aux yeux clairs, au visage frais. Il y a des tricheurs parmi eux. Tu le sais; tu as l'expérience de la triche. Toi, t'as *jamais* triché, mais tu en as accumulé, de l'expérience, avec la tricherie des tricheurs. Ça c'est clair.

Les étudiants t'observent, avec dans les yeux divers degrés de mépris, de révérence ou de désir. Tu as tout récemment emprunté un livre à la bibliothèque de l'Université portant sur la pédagogie et le désir. Il s'intitule *La pédagogie et le désir* et explique que le « sujet présumé détenteur du savoir » (ça, c'est toi) « endosse toujours le rôle de figure désirable et fortement érotisée. » (Évidemment.) On dit dans le livre que « le pédagogue, du fait de son statut d'alpha et de son ascendance manifeste, se doit d'être constamment vigilant face aux avances, tacites ou explicites, de la jeune étudiante (voire *du* jeune étudiant). » Tu n'as jamais vécu le rush psychosexuel d'une avance explicite, pas vraiment, mais tu es tout à fait conscient du caractère subtil, inavoué, inexprimé de l'attention que tu reçois. Et, quoique tu ne sois un pédagogue à proprement parler, tu possèdes le genre d'autorité qui fait de toi un *être pédagogique*, au sens strict. Et puisque tu te trouves dans cette position d'autorité, il est à peu près inévitable que les espoirs, les rêves, les fantasmes de jeunes étudiant-e-s pubères et saturés d'hormones convergent vers toi. Peu importe que tu ne te sois jamais entièrement départi de ton gras de bébé; peu importe aussi qu'il te manque deux molaires et une incisive, ou que tes cheveux légèrement grisonnants commencent à se faire plus rares, malgré tes applications rituelles, et en quantités généreuses, de Rogaine.

Le livre t'annonce que tu es, inévitablement, matériau à fantasmes pour tes jeunes étudiantes. Et tu fais confiance au livre. Le livre *sait*. Et t'es qui, toi, pour contredire un livre? Par conséquent, tu redoutes le jour où tu auras à briser le cœur d'une jeune personne. Mais ce jour arrivera, aussi inévitablement qu'arrivent les examens, à raison de trois fois par année. Et, s'il te faut être parfaitement honnête, tu l'attends avec une certaine impatience. Ce sera l'un de ces moments de « condolicitations » - il s'agit d'un mot que tu as toi-même inventé, en mélangeant « félicitations » et « condoléances ». La fabrication de néologismes est l'un de tes passe-temps favoris. Tu en es à ta quinzième année en tant que surveillant et, plus tôt cette année, à l'occasion des examens du trimestre d'automne, tes collègues ont souligné cette étape marquante, tel que prévu par la convention collective, en t'offrant un certificat-cadeau du restaurant convenu, le Mike's. Tu as commandé des bâtonnets à la mozzarella avec une salade (les seules options

végétariennes), ainsi que trois daiquiris. Tu es devenu très émotif pendant ton discours de remerciement, et tu gardes l'impression d'avoir assombri le moment avec tes larmes superflues, larmes que tu as tenté de dissimuler en prétendant suer des yeux.

Plus tard, une fois rentré, tu t'organises une soirée privée, un party solo. Tu achètes quinze cupcakes à la vanille saupoudrés de bonbons multicolores, une bonne bouteille de rouge et un film pour adultes. Tu restes debout jusqu'à quatre heures du matin, avec les cupcakes et la vidéo. C'est à ce moment qu'un étrange sentiment t'envahit. Une angoisse, un remords paralysants te saisissent à la gorge. Tu emballes le DVD et les quatre derniers cupcakes dans tes draps souillés, avant de tout balancer dans un sac-poubelle que tu traînes le long de la rue, jusque dans la benne à ordures située derrière le restaurant italien, le tout afin que ta colocataire, la très-parfaite Sally, ne s'aperçoive de rien. Tu portes attention à chaque détail. Surtout quand il s'agit de surveillance d'examen ou de Sally.

Sally est une étudiante étrangère; elle est originaire de la campagne australienne et avait au départ l'intention d'étudier la chimie. Mais, arrivée en ville et ayant goûté à la vie métropolitaine, elle s'est mise à multiplier les expériences sexuelles, à fumer de la mari, à boire de l'alcool; elle a par conséquent changé de parcours pour étudier l'histoire de l'art. Tu n'approuves pas entièrement de ses choix de vie, mais tu te considères comme un homme du monde, un relativiste. Ainsi, certaines nuits, quand Sally reçoit la visite d'un heureux élu qui se joint à elle pour une torride séance de débats sexuels, tu presses l'oreille contre le mur – vos chambres sont adjacentes – et tu les écoutes, tous les deux, et tu « suis la cadence » (comme on dit) au bruit de leurs soubresauts. Sally a tendance à couiner comme une victime de décharge électrique qui a l'écume à la bouche pendant qu'elle baise et, quand elle se sent sur le point de jouir, elle laisse échapper d'étranges déclarations, telles que « Oh, tu cognes à la porte de mon utérus! » ou encore « Ta queue, c'est ma drogue d'amorce! » Si une exclamation trop bizarre te fait parfois perdre ton érection, les autres t'excitent, la plupart du temps. En deux ans passés ici, Sally est devenue une véritable Nord-Américaine, as-tu l'impression. Elle a également pris du poids, ce qui relève moins de l'impression et davantage du fait. Il serait bénéfique pour elle, songes-tu parfois, que sa famille vienne la récupérer après ses études, afin qu'elle retourne vers sa terre natale pour se voir attribuer un mari, comme le veut la tradition australienne. Mais tu n'accordes pas trop

d'importance à ces réflexions. Tu voues à Sally une affection toute spéciale, maintenant, et il te serait difficile de la voir partir.

La session d'hiver va bientôt se terminer, et tous tes instincts de surveillant d'examen sont en éveil. Tu es prêt à exercer ton devoir. L'horaire du premier jour d'examens comporte ceux d'Introduction à la comptabilité, de Rhétorique et composition anglaises, et de Statistiques. Tu es le surveillant en chef pour les examens du département d'anglais et le chef-second pour les autres. Doyle, Doyle Morrow, est le surveillant qui a le plus d'ancienneté. Cela fait vingt ans que Doyle occupe ce poste. C'est cinq de plus que toi. Pourtant, tu sens qu'il y a une sorte d'accord tacite parmi vos confrères, qui savent que tu es le véritable vétérane. Tu sais posséder une autorité naturelle, un certain je ne sais quoi qu'il est difficile d'expliquer. Peu importe ce que c'est au juste; peu importe car tu le sens, dans ta tête, dans ton cœur, c'est à toi seul que cela appartient et ils le savent, sachant probablement que tu le sais toi aussi. Voilà pourquoi, bien qu'il t'arrive d'être jaloux de l'horaire de travail et du salaire de Doyle, tu ne te soucies généralement pas de ces histoires de micropolitique.

L'examen de Composition écrite de Sally aura lieu le mercredi, et tu seras ravi de lui prodiguer ton soutien le plus indéfectible; elle le mérite amplement. Il te sera possible de jeter un coup d'œil dans sa salle de classe, puisque tu seras surveillant en chef cette journée-là. Tu ne dérogeras pas du protocole, non, sinon pour lui envoyer un clin d'œil discret ou un pouce en l'air - ce qui représente un manquement raisonnable à ton code professionnel.

Quant à savoir à qui attitrer la salle de classe où se tiendra son examen, il semblerait que Doyle représente ta meilleure option. Même si l'air d'autorité et le je ne sais quoi d'un vrai leader lui font défaut, il a le mérite d'être juste. Sally sera entre bonnes mains. Tu sais que ce sera le tout dernier examen de la carrière universitaire de Sally. Elle sera bientôt Historienne de l'Art certifiée, avec bacc ès Arts et tout.

Sally s'approche de toi dans la cuisine, la veille de son examen de composition. « Je suis super nerveuse », dit-elle, d'une petite voix inhabituellement timide.

« Tu n'as pas à t'inquiéter, Sally. Ton anglais nord-américain s'est beaucoup amélioré. Surtout tes expressions. Je t'écoute, parfois, tu sais. »

« De quoi tu parles? »

« Eh bien, je t'entends dire des choses. Et elles ressemblent souvent beaucoup à de l'anglais normal dans leur rythme et leur exécution et, je dois avouer, ça m'excite assez, par moments. »

« Eh bien, merci...je crois. »

« Et, écoute : je n'aurai pas le privilège d'exercer sur toi l'ardeur de ma vigilance... »

« Hein? »

« Oh, pardon, j'imagine que ça peut sembler grivois. Il n'en est rien. Par *vigilance*, j'entends la qualité primordiale de tout surveillant en fonction. J'ai confié à mon collègue Doyle Morrow la surveillance de tes examens, et il est hautement qualifié. Il s'assurera de maintenir un environnement où règnent droiture et tranquillité. Tu peux lui dire que nous sommes amis. Il te choisira une bonne place. »

« Ah. D'accord. Okay. Merci. Peu importe. »

Sally arrive dans la salle avec quinze minutes d'avance; elle place deux crayons bien aiguisés et sa carte étudiante sur son bureau. Une fois terminée la distribution des copies d'examen, elle jette un œil aux questions à développement :

**Choisissez l'un des sujets de dissertation ci-dessous. Votre essai devrait compter au maximum 1500 mots.**

1. Selon vous, vivons-nous dans une ère où les vedettes sont allées *trop loin*?
2. Quel est votre animal préféré? Expliquez.
3. Selon vous, les parents possèdent-ils le droit inaliénable de battre leurs enfants?
4. Les ordinateurs font partie intégrante de la vie quotidienne : expliquez.

Sally prend une grande respiration, choisit son sujet, puis le titre de sa dissertation : « Cogner ses enfants : un mal nécessaire ». Les choses se passent plutôt bien. Elle formule une thèse, rédige trois phrases de développement et écrit une conclusion. Elle dessine également un phylactère, histoire de l'aider à élaborer ses idées. Elle en est à mi-chemin de son brouillon lorsqu'elle t'aperçoit à la porte. Tu plaques contre la vitre de la porte une affichette : « Je crois en toi ». Tu abaisses l'affiche, lances un clin d'œil à Sally et fais un pouce en l'air. Lorsque Sally sourit et t'adresse un pouce réciproque, Doyle Morrow fronce les sourcils. « Pardon, jeune femme? »  
« Oh...Désolée. C'est juste...C'est mon ami. Vous le connaissez », dit-elle, alors que toute la classe se tourne d'un bloc vers la porte d'où l'on te voit, l'expression coupable, adresser un petit sourire à Morrow.

« OK, tout le monde, du calme », dit Morrow en te fixant d'un œil torve.

Les étudiants se replongent dans leur copie d'examen tandis que Morrow s'empare de son *New York Times*. Tout semble être rentré dans l'ordre lorsque le hit 2009 « Single Ladies (Put a Ring on It) » de Beyonce, brise le silence. Aucun doute possible, la très reconnaissable sonnerie provient de la poche pectorale du tailleur rayé de Sally. Elle saisit son téléphone et le manipule avec maladresse, et parvient enfin à diriger l'appel entrant vers la boîte de messagerie vocale, faisant taire le portable. Hélas, le mal est fait. Doyle Morrow la surplombe avec dans les yeux une expression de suprême dédain. « Jeune femme, ignorez-vous par hasard les règles stipulant qu'il vous est interdit d'avoir sur votre personne des appareils électroniques – tels qu'un téléphone cellulaire ou un dictionnaire électronique – et ce, pendant toute la durée de cet examen? »

« Je suis trop super désolée. Je l'ai seulement oublié. J'aurais dû vous le remettre. »

« L'enjeu de cet oubli, c'est rien de moins que votre carrière académique. Allons, donnez-moi votre cahier d'examen. »

« Mais, monsieur, je ne l'ai pas fait exprès... »

« Pour ce que j'en sais, ce téléphone est équipé d'un logiciel de traduction automatique et d'un générateur de texte électronique. »

« Mais non, monsieur. C'est un super vieux Nokia! »

« Votre cahier d'examen. Tout de suite! »

Sally tend son examen quasiment terminé à Doyle Morrow et le regarde, impuissante, le déchiqueter devant tout le monde. Il y a dans la pièce comme un hoquet collectif, étouffé. Sally sent les larmes lui monter aux yeux et quitte furieusement la salle. Le flot de larmes se poursuit alors que Sally se fraie un chemin à travers la boue et la saleté des rues du centre-ville de Montréal, jusqu'à la maison. Elle se jette sur son lit et, après une longue séance de pleurs et de renâclements, elle ouvre le rabat de son téléphone et écoute le message laissé sur sa boîte vocale : « Salut, Sally, c'est moi. Je t'appelle de la cabine téléphonique au bout du couloir. Je voulais simplement m'excuser d'avoir aussi peu galamment exprimé mon soutien. Je suis assuré que tu n'entendras ce message qu'une fois ton examen terminé avec succès, et que tu me pardonneras. Je le répète, je crois en toi et rien ne pourra me le faire désavouer. Je suis fier de toi! »

La période des examens est terminée; tu as été réprimandé pour avoir fraternisé avec une étudiante et tu as récolté une suspension d'un an. Cet état des choses provoque chez toi une grande détresse émotionnelle – ça, la suspension de Sally et sa dégringolade affective subséquente. Pour couronner le tout, la famille de Sally a pris la situation en main. Et le moral de Sally est dans un tel bas-fond, et ses perspectives d'avenir si glauques, qu'elle a déjà imprimé son billet d'avion et fait ses bagages. Tu décides de considérer l'année qui vient comme une occasion de faire le bilan tout en vivant de l'aide sociale.

Tu calques les errances de Sally à travers l'appartement, et lui lances des regards douloureux. Elle dit qu'elle te pardonne mais ne souhaite pas te parler, ni longuement ni en profondeur. Et il est manifeste qu'elle n'a pas la moindre envie de ranimer la conversation polie et tolérante dont elle te faisait cadeau autrefois. Elle dit qu'elle n'a pas le temps, que ça ne sert à rien.

Au cours d'une nuit de printemps, tu t'introduis dans la chambre de Sally avec une remarquable vélocité pour lui tapoter l'épaule. Elle sursaute de frayeur et se rue à l'extrémité opposée de son lit. Un étudiant du baccalauréat, maigrichon et mal rasé, se propulse hors de la chambre, serrant dans ses poings ses jeans et son t-shirt. « Donny! » crie Sally, mais trop tard. Il a quitté les lieux.

« Je m'excuse, Sally. Je suis désolé pour tout. »

« Bordel! Qu'est-ce que tu fais ici? Qu'est-ce que tu veux? »

« Je veux seulement ton bonheur. Je veux dire, je suis désolé, je veux que tu sois heureuse de nouveau. Encore. »

« Soupir. »

« D'accord, Sally, d'accord, mais j'y ai longuement réfléchi. Depuis que, enfin, tu as été suspendue, et déportée et tout ça. »

« Je n'ai pas été déportée. Je rentre à la maison, c'est tout. »

« C'est ça. Ouais. Eh bien, c'est injuste. Ça ne se passera pas comme ça. »

« Qu'est-ce que tu suggères? »

Tu t'agenouilles sur le sol devant son lit. « Je crois que c'est la position qui convient, pour ce que je *suggère*. »

« Oh merde. Non. Ne me dis pas... »

« Sally, nous nous connaissons depuis que tu as répondu à mon annonce sur Craigslist, que tu m'as dit ne pas être intéressée mais as fini par emménager quand même puisque ça n'a pas

fonctionné pour l'autre appart, celui que tu aimais mieux. Au cours de cette période, je me suis mis à t'aimer d'une façon toute spéciale. Pour être précis, je trouve que tu es une femme intelligente, qui possède de multiples talents, de nature sexuelle pour la plupart (d'après ce que j'ai entendu) et qui, sur une note plus personnelle, est aimable et dotée d'aptitudes sociales qui surpassent largement les miennes. Également, tu te vêts très bien pour quelqu'un qui n'est pas né ici et qui a pris autant de poids. Écoute, je ne saurais te promettre une union parfaite. En revanche, je te promets que tu pourras continuer à t'envoyer en l'air avec tous ces autres hommes, que tu pourras encore sortir boire trop avec tes camarades de classe dans l'éventualité où ta suspension serait levée, et je crois sincèrement qu'elle le sera. Ah, et aussi, si tu m'épouses, tu obtiendras ta citoyenneté. Ensuite, tu pourras demander le divorce après une période de temps raisonnable si tu n'as pas, bien sûr, appris à m'aimer entre-temps, ce qui ne serait pas impossible. Alors, maintenant que tu as entendu ma demande, laisse-moi te montrer la bague. » Tu plonges la main dans ta poche pour en extirper une boîte à bijoux contenant une assez impressionnante bague plaquée or, ornée d'une pierre de zirconium cubique. « Je l'ai achetée chez Sears! »

« Oh, Russell », fait Sally, le visage baigné de larmes. Elle quitte la pièce. Tu ne la reverras plus jamais.

Tu t'appelles Russell. Et tu détestes ton nom.

## **2.3 - Doreen, Doreen**

Fawn Parker

Je vis dans une maison de Beaconsfield que John Travolta avait achetée pour son ex-femme. Elle est si grande que j'ai le vertige dès que je regarde les plafonds trop hauts, et je me suis même perdue dans la salle où se trouve la fournaise, une fois. Je suis restée plantée là des heures comme une aliénée, à réfléchir au chemin à prendre.

Il y a une colonne au beau milieu du salon que j'imagine parfois être son ex-femme en train de danser, vêtue d'une robe.

Je lui dis : Qu'est-ce que ton ex-femme fait dans le salon.

Et il répond : Non, c'est la colonne.

La nuit, je pense à ce qu'on appelle l'âge mûr. Je ferai de l'embonpoint, je présume, mais je repousse l'arrivée de ce moment en bougeant constamment. J'ai peur de mon reflet dans le miroir de la salle de bains et dans certains ustensiles de cuisine. Je saute sur les meubles avec élégance, comme un chat dans l'obscurité.

Quand j'ai envie de pisser, je demande à John Travolta de m'accompagner le long du couloir. Il s'assoit dans la baignoire et lit à voix haute nos horoscopes trouvés dans un magazine à deux sous; ou alors il appelle des grosses entreprises et fait jouer leur musique d'attente à plein volume sur son téléphone. Nous reprenons main dans la main le chemin de la chambre à coucher, et je sens que je vais tomber.

Je vomis presque tous les jours, et j'appelle ma mère. Elle vient d'obtenir un nouveau diplôme et de se faire un nouveau copain. Les murs de son bureau sont entièrement recouverts, alors elle roule ses certificats et s'en sert pour chasser les mouches. Elle rédige ses listes d'épicerie sur des lambeaux de son diplôme de droit. À Noël, l'an dernier, elle a emballé une boîte de stylos avec son baccalauréat en sciences.

Elle a sept amoureux, ce qui lui fait sept sorties par semaine. Elle a publié une critique sur Yelp pour chacun des restaurants de Toronto. Sur son manteau de cheminée, sept vases pour sept bouquets de fleurs.

Elle dit : Mon rêve, ce serait de danser avec le chien debout sur ses pattes arrière, et elle rigole. Je lui parle de mon dos, comment il me fait mal quand je suis couchée, immobile, et me fait mal quand je bouge. Elle m'explique en détail des positions de pilâtes au téléphone. Je fais des

torsions pelviennes sur le plancher de la cuisine avec des miettes qui me collent aux épaules pendant que ma mère fait le décompte de mes séries de dix. À un moment, je m'arrête, et j'écoute sa voix les yeux fermés.

Elle dit : Je ne me suis jamais sentie comme ça. C'est ce qu'elle dit une fois par année depuis que mon père est parti.

La première fois que j'ai vu mon père en sept ans, il s'est mis à rire jusqu'à en pleurer. C'était déjà arrivé; j'avais quatorze ans et j'avais dressé la liste de toutes les façons dont il avait fait du tort à ma mère. Mais cette fois-ci, il riait de ma nouvelle coupe de cheveux, j'en suis sûre.

Nous étions dans un petit déli au coin de Bayview et Belsize. Au beau milieu d'une histoire à propos de mon ami Jeffrey, il s'est levé, son verre à la main, et est sorti du restaurant pour aller se perdre sous la neige.

Il est remarié maintenant, et quand je l'appelle le dimanche je l'entends dire à sa nouvelle femme « Doreen, Doreen ».

Ma mère raccroche pour se mettre au lit avec le chien. Elle le porte toutes les nuits pour se rendre à l'étage, histoire de lui éviter les escaliers, même s'il est plus gros qu'elle.

\*\*\*

L'ami de John Travolta, sur le divan, gobe des Ativan directement de la bouteille. Il propose de me vendre une pilule pour cinq dollars et dit, Tu fais la fête ou pas.

Je virevolte dans la cuisine en robe de nuit, j'entrepose des tranches de jambon sec et des pommes de terre brûlées dans des Tupperware. Lorsque je me retourne, l'ami secoue sa bouteille et sourit.

Là d'où je viens, dit-il, tous mes amis ont épousé des femmes plus vieilles. Ils vivent dans des maisons à un seul étage, et dealent de la drogue au beau milieu du salon avec leurs enfants qui vont et viennent, et aussi leurs chiens.

J'entre dans la salle de bains et je me cache parmi mes objets précieux. Un pain de savon blanc, épais, à l'odeur de lait sucré. Des barrettes que j'ai pliées pour en faire des jambes qui dansent. Mes cuisses ressemblent à de grosses quilles contre le siège de la toilette; je me dis qu'elles seraient très laides si on me photographiait en ce moment, et ça a de l'importance pour moi. Je me lève, et je les sens, et je sens mon ventre.

John Travolta et son ami sont allés fouiller dans le garde-manger et ont dévoré toute ma réserve de chocolat. Des barres Lindt aux éclats d'amandes, et un Père Noël en morceaux, fourré à la crème. Je ressorts de la salle de bains et l'ami me dit, Est-ce que tu as de l'alcool. Est-ce qu'il reste du chocolat.

Il tombe du divan et c'est là où nous le laissons avant d'aller nous coucher. Il se réveille environ une fois l'heure et erre dans la cuisine. Depuis la chambre, je crie, T'as vomi sur mes souliers préférés, espèce d'animal.

\*\*\*

Gregory est tuteur d'allemand, et il a créé un site web interactif. Pour accéder à la page « Tout sur moi », je dois faire traverser à mon curseur une série de labyrinthes à thématique médiévale. Ça prend 45 minutes avant que je sois certaine d'avoir trouvé la bonne page. Il a 39 ans et vient d'Eau Claire, au Wisconsin. Il aime s'adonner à la pêche à la mouche quand il n'est pas chez lui en train de « s'éclater » avec ses enfants. Il révise de la poésie pour la *Rat King Anthology*. Nous avons échangé quelques e-mails, dans lesquels il a employé des expressions comme « loud » et « zéro patience ».

J'entre dans le pub Irish Embassy et me dirige directement vers le bar. Je porte un chandail vert brodé de tulipes jaunes et roses. C'est la seule chose que j'ai apportée avec moi lorsque j'ai déménagé de Toronto. Une fille que je fréquentais l'a pris sur la chaise de quelqu'un au Salvador Darling; nous nous étions enfuies en courant dans la rue, avec des pintes que nous serrions sous nos t-shirts.

Gregory est au fond de la salle; il porte un épais col roulé et me fait signe de la main. Il a le teint rouge, il a trop bu, et il m'a déjà commandé un rhum and coke. Sur la table, devant lui, une copie de mon poème.

J'aime bien, dit-il, ce que t'as essayé de faire avec ça. On essaie de discuter plus fort que le rock des années 90 qui joue à fond et ma vision se brouille. J'ai l'impression que je vais m'évanouir, ou mourir, et je répète à Gregory, encore et encore, que ça n'a rien à voir avec lui. Ça m'arrive parfois, il n'a pas à s'en faire.

Je me couche sur le tapis qui se met à faire des vagues sous moi.

Je dis : Je pense juste que, euh.

Les symboles ne veulent rien dire, dit-il; il agite le poème devant mon visage comme un éventail.

\*\*\*

Je porte du polyester rouge recouvert de sequins. John Travolta m'a emmenée dans le bar alors que j'avais son manteau sur moi, comme une montre de poche étincelante. On s'engueule entre les pintes de bière noire, loud et tapageurs. Je tourne ma chaise pour ne plus lui faire face et il abat son poing sur la table. Parle-moi, il dit. Parle-moi.

Je vais à la salle de bains et il me suit et me regarde et je me détourne. Il me plaque contre le mur et tient mon visage au creux de sa main.

J'ai peur, je dis.

Il dit : Moi aussi, j'ai peur. J'ai peur de toi.

Ses bras sont des poutres impossibles à déplacer. Je pique une crise, comme une enfant, et je martèle sa poitrine avec mes poings.

Tu le fais, toi aussi, répète-t-il encore et encore.

Une femme entre dans la salle de bains et défait son maquillage, une partie du visage à la fois. Nos regards se croisent et elle dit, Bonsoir.

Je me libère et je sors de la salle de bains en courant et je traverse la porte du bar. J'appelle mon amie Lorraine et je dis, J'ai besoin de toi, J'ai besoin de toi.

John Travolta sort en tenant mon manteau et le passe autour de mes épaules, et m'arrache mon téléphone des mains. Il se rapproche de mon visage et je lui dis, Je te déteste, Je m'en vais, comme une diva saoule.

Un homme fume à l'extérieur du bar et je dis, Parlez-vous anglais, j'ai besoin de vous. Il dit, Non, et puis ça ne me regarde pas.

\*\*\*

Tout ce que je sais, dit Lorraine, c'est la manière dont tu me parlais au téléphone. Elle me parle comme le ferait une mère, et me donne à manger des bols de riz frit et de céréales sucrées. Je suis sur le futon, dans son salon, avec mes choses autour de moi comme des lunes en orbite. J'ai dormi parfaitement immobile, sans enlever mes vêtements. Lorraine déchire de la laitue dans un bol posé sur ses genoux. Elle arrache un noyau d'avocat avec ses dents.

Il y a un drame coréen à la télévision, et pas de son. John Travolta m'appelle sur mon cellulaire et je me rends dans la chambre de Lorraine pour le laisser sonner; je le tiens au creux de mes mains comme si c'était un petit animal.

\*\*\*

Jeudi, 22 :41. Mon patron m'envoie les soumissions pour la *Alien Baby Anthology*. La pile de mes choses commence à s'amonceler sur chaises du salon. Des Clif Bars emballées individuellement. Des paquets d'Emergen-C, fermés avec des élastiques à cheveux. Ma robe rouge à sequins à l'envers sur le dossier d'une chaise, et tous les vêtements que j'ai empruntés. Une des soumissions est intitulée « Bloc de palme ».

PALME PALME PALME PALME PALME  
PALME PALME PALME PALME PALME  
PALME PALME PALME PALME PALME  
PALME PALME PALME PALME PALME  
PALME PALME PALME PALME PALME  
PALME PALME PALME PALME PALME  
PALME PALME PALME PALME PALME

Une autre a pour titre « Te ».

*Je vais te casser la gueule.*

*Mon papa va te casser la gueule.*

*Mes amis vont te casser la gueule.*

*Tu comprendras plus ce que ça veut dire de pas se faire casser la gueule.*

*Tu vas te casser ta gueule.*

*On va tous simultanément te casser la gueule.*

*On va faire un cercle autour de toi et te casser la gueule chacun notre tour.*

*On va te casser la gueule deux par deux.*

*On va se filmer en train de te casser la gueule et ça va passer à la télé.*

*On va écrire comment c'était de te casser la gueule et les enfants devront l'apprendre par cœur à l'école.*

*Dans les églises il y aura des vitraux qui nous représentent en train de te casser la gueule.*

Et ça continue comme ça pendant encore 22 pages.

Une autre soumission est intitulée « Photo de mon cul » et le document est vide.

La dernière s'intitule « Sans Titre », et contient seulement :

*DOREEN,*

*DOREEN.*

\*\*\*

Heather O'Neill fait une lecture au Monument-National. Je me présente sans vêtements et je m'assois au bar. Sur la scène, un homme tient un orignal en bois et dit, C'est donnant-donnant. John Travolta s'approche et s'assoit derrière moi au bar. Il écrit sur une serviette en papier : J'ai envie de te baiser.

J'écris : Et elle, elle aimait ça comment?

Il fait une boule avec le papier et me l'enfonce dans la gorge; j'étouffe.

Heather O'Neill s'avance sur scène et lit *Lullabies for Little Criminals* au complet, et puis commence à réciter *The Girl Who Was Saturday Night*. La salle est en extase, et les gens pressent ses livres contre leur poitrine.

Une fille que j'ai rencontrée une fois à Toronto entre et va s'asseoir seule à une table. Je ne connais pas son nom mais j'ai couché avec un de ses amis un soir alors que son groupe jouait au Lee's Palace. Impossible pour lui de maintenir son érection, alors nous avons écouté du Dirty Washing Machine en fumant dans son lit simple.

Nous sortons aux environs de la page 109 et nous tenons à l'extérieur du bar. Tout le long de la rue, dans les restaurants, des gens radieux à table devant des mets raffinés. J'annonce à John Travolta que je vais emménager dans la chambre d'amis de Lorraine, que tout sera prêt avant la nuit prochaine. Il a l'air abasourdi et dit que c'est impossible, nous sommes amoureux, et qu'il est un sex-symbol.

Je dis : Les symboles ne veulent rien dire.

L'ami de John Travolta se rue hors du Monument-National avec une bouteille dans chaque main, les bras levés au-dessus de sa tête. Il est torse nu; ses cheveux sont gras et défaits, et il ressemble un peu à Jésus. Il m'adresse un signe de tête, et sourit. Il rate son tournant et se plante tête première, et les bouteilles dans ses mains se fracassent contre l'asphalte.

John Travolta et moi et un groupe de filles en train de fumer sommes autour de lui comme autour d'un feu de camp.

## **2.4 - Succédané**

Mike Spry

Ça se produisit pour la première fois dans le stationnement du Provigo. Ben était tout bonnement en train de pousser le panier d'épicerie de Liisa vers sa Prius lorsqu'une irrésistible et très inhabituelle envie de baiser le panier de supermarché l'avait envahi. C'était un de ces nouveaux paniers, avec plusieurs compartiments sur différents étages et un design ergonomique, et cet après-midi de début décembre en faisait rutiler le métal chromé. Ben eut envie de sortir sa queue, là tout de suite, et de chevaucher le caddie comme il l'avait fait avec Liisa lors de leur troisième date, comme il l'avait fait la nuit où ils avaient rompu, comme un albatros à queue rousse chevaucherait une tarte aux pommes chaude. Il avait envie d'entrouvrir doucement le clapet de sécurité de plusieurs coups de langue experts, de s'attarder sur les consignes de sécurité gravées dans le plastique; il voulait renverser le panier et faire tourner la roue arrière, celle de droite qui était mal fixée, pendant que son membre effectuerait un mouvement de va-et-vient dans ses orifices rectangulaires parfaitement soudés; il avait même envie de s'accroupir dessous, dans l'espace réservé aux caisses de Pepsi et aux sacs de nourriture pour chien de huit kilos, pour titiller la partie inférieure du panier aguicheur et lascif.

Mais Ben esquiva la tentation comme il avait l'habitude d'esquiver toute vraie responsabilité, toute forme d'engagement et toute accumulation de bouteilles vides. Ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain (puisque sa queue tendue semblait sur le point de déchirer son jean) qu'il parvint à cacher son érection à Liisa. Le vent glacé qui parcourut le stationnement à ce moment-là manqua de le faire jouir pour de bon, et sans le froid hivernal qui lui rougissait les joues, elle aurait pu se douter de quelque chose. Il y avait un je-ne-sais-quoi de familier dans sa grimace agitée, après tout, quelque chose qu'elle aurait pu reconnaître pendant qu'il transférait les sacs d'épicerie dans le coffre de sa voiture.

Ben remplit le coffre ample mais compact de la voiture de Liisa avec la sélection de miches de pain, de Pringles et de charcuteries italiennes qu'elle venait tout juste d'acheter. De la soppressata, de la finocchiona et du salami génois magnifiquement marbrés. Il se sentait bizarre et confus et il avait faim, alors il fit la bise à Liisa pour lui dire au revoir et entama la longue marche qui le mènerait chez lui à travers l'indomptable hiver de Montréal. Croisant les nombreux sans-abri éparpillés dans les rues de la ville, il se demanda pourquoi leurs paniers à eux ne lui évoquaient que tristesse et remords. Il n'avait pas la moindre envie de faire jouir leurs caddies dégingués, pas comme celui de Liisa. Leur squelette délabré, vieilli, surchargé ne lui inspirait

aucun désir. En revanche, il fut saisi d'une sorte de pulsion en passant devant le petit bistro où Liisa et lui avaient déjeuné, une fois; c'était là qu'il avait commencé à se sentir stupide de l'aimer, là aussi qu'elle lui avait tenu la main pour la première fois et qu'il avait compris qu'elle ne le quitterait jamais tout à fait. Un jeune couple était assis à la table près de la fenêtre et dévorait avec appétit des omelettes de trois œufs au feta, des pommes de terre grelot rôties et de la pancetta croustillante. Et Ben éprouva alors le même désir pour ces œufs que pour le panier. Comme il avait envie de baiser ces œufs moelleux, merveilles d'avant la fertilisation, délices inachevés que l'on réserve aux brunchs! Il s'inclina contre la vitre froide, décorée avec complaisance de tout ce qui fait la joie artificielle des Fêtes; entre un Rudolph désapprouvateur et un père Noël indifférent aux joues de chérubin, il donna des coups de bassins furtifs mais décidés et pleinement ressentis en direction des œufs. Ben rattacha sa ceinture d'un geste, ébahi et insatisfait, juste avant que l'un des serveurs ne le prenne en chasse le long de la rue.

Le reste de sa semaine fut dépourvu d'incident. Il avait en fait presque effacé de sa mémoire le panier d'épicerie et les œufs et Rudolph le renne, jusqu'à ce que Liisa lui téléphone tard un soir, interrompant une soirée d'émissions ordinaires agrémentées d'une collation composée de Jameson, de mayonnaise tiède et de patates douces froides. Liisa l'appelait, tel qu'elle avait l'habitude de le faire, pour se plaindre. Son copain du moment, Ethan, se montrait difficile à propos de l'achat de leur nouveau fauteuil, en plus de lui causer de vives douleurs lorsqu'il la pénétrait par-derrière. Ethan était diplômé de McGill et trou de cul professionnel, et à l'occasion assassinait des aînées ou violait de petits animaux sans défense. Liisa l'avait rencontré pendant que sa relation avec Ben s'étiolait, et Ben détestait absolument tout chez lui, depuis son assurance de mannequin d'Abercrombie & Fitch jusqu'à son prénom de personnage de téléroman. Ben avait envie de poignarder Ethan dans l'œil avec un économe, de lui vider le cerveau avec une mini-spatule et d'inviter une petite famille de rongeurs à habiter, sans le moindre remords, dans son crâne vacant.

Les récriminations de Liisa durèrent trois épisodes de sitcoms et plusieurs segments d'une émission de criminologie judiciaire à la popularité inexplicable avant que Ben ne soit de nouveau saisi de cette tension familière dans l'entrejambe. Tandis que Liisa se plaignait, le protagoniste de

l'émission, contemplatif, assistait un médecin légiste au rôle mineur dans la tâche délicate d'analyser le crâne d'une victime de décapitation à Vegas. L'érection de Ben s'intensifia. Il était fasciné par le crâne. Il se mit à imaginer un père capybara lisant les histoires des Oursons Berenstain à ses petits capybaras pelotonnés dans leurs lits Ikea superposés, dans le confort d'une mignonne chambre à coucher aménagée derrière l'œil gauche, un œil gauche qui aurait jadis appartenu à Ethan. Ben activa la fonction haut-parleur du téléphone et régla le volume de la télévision à zéro. Il fit quelques pas en direction de son téléviseur et en caressa les longues antennes en forme d'oreilles de lapin. L'écran eut un spasme coquin et Ben se sentit de plus en plus excité de sentir contre son membre durci la chaleur impatiente des circuits, à l'intérieur. Au moment où Liisa se plaignait de la douleur qu'elle ressentait tous les matins, Ben referma les lèvres autour du bouton vieillot qui servait à sélectionner les postes, le suçà d'abord doucement en promenant sa langue le long des rainures, puis avec une ferveur croissante et un sensuel dévouement, et avant même d'en avoir conscience il se mit à le mordiller, si bien que le bouton se détacha de son socle en révélant une ouverture d'environ un demi-centimètre de diamètre. Il fit glisser sa langue dans l'orifice virginal du téléviseur alors même que Liisa dissertait longuement sur des questions d'irritation génitale, du prix grimpant des condoms Magnum et des choix désolants qu'offraient ce mois-ci les échantillons de tissu; Ben passa ses options en revue aussi rapidement que l'équipe policière de l'émission.

Ben se rendit en trombe dans la cuisine pour s'emparer de sa perceuse électrique. Avec la tête de quatre centimètres et demi, il entreprit soigneusement d'agrandir l'espace béant qu'occupait jadis le bouton permettant de passer d'une à l'autre des douze stations. Il lubrifia ensuite le trou avec de la mayonnaise et des morceaux de patate douce, et tandis que Liisa expliquait en détail à la pièce vide et à un détective aussi pensif que muet la différence entre le bleu céruléen et le bleu pervenche, Ben baisa triomphalement son fidèle téléviseur Baycrest âgé de près de vingt ans. Vers 22 h 56 Liisa se lassa suffisamment de la conversation pour raccrocher; le protagoniste de l'émission parvint à des conclusions prévisibles, et Ben jouit avec une satisfaction étrange, quoique modérée.

Le lendemain matin, Ben s'éveilla tourmenté par le remords, freiné par son incapacité à changer de poste et par la nécessité de racheter de la mayonnaise. Le Baycrest se tenait morose dans un coin de l'appartement, usé et couvert de sperme, de mayonnaise et de patate douce, une

mixture atroce qui paraissait s'homogénéiser pour se séparer de nouveau à mesure qu'elle séchait contre le plastique. La bouteille de Jameson vide contemplait gravement la scène depuis la table à café.

Pendant un temps la vie se poursuivait ainsi; Ben se rendit compte que lorsqu'il était près de Liisa, au téléphone avec elle ou en train de lui écrire sur Gmail chat, il lui prenait l'envie obsédante d'objets qu'il n'avait pourtant jamais désirés. Des cartables à anneaux, le distributeur à glaçons de son réfrigérateur, une poussette pour jumeaux : rien n'était à l'abri. Ben se promet qu'il allait prendre ses distances avec Liisa jusqu'à ce qu'il reprenne le contrôle de ses étranges pulsions, ou enfin, jusqu'à ce qu'il se soit reconstitué une réserve de whiskey, de nerfs, de sang-froid, d'électroménagers et de mayonnaise.

Ben parvint à éviter Liisa pendant un temps, ce qui se mit bientôt à lui peser. Il avait besoin de sa compagnie. La manière dont son éternelle frange blonde, un peu trop longue, cachait la moitié de son visage ovale lui manquait; cette façon qu'elle avait de sourire en pleurant lui manquait. La manière dont sa main à lui était prise d'un petit spasme lorsqu'il anticipait son arrivée dans une pièce lui manquait. Par-dessus tout, lui manquait cette certitude d'être nécessaire, d'être important aux yeux de quelqu'un, de qui que ce soit, même si ça impliquait de baisser à l'occasion une photocopieuse, un lave-vaisselle, ou le grille-pain de la salle des employés.

Il était près de 4 h du matin juste un peu après l'arrivée du printemps suivant lorsque cela se produisit de nouveau, et pas un mardi. Le téléphone sonna plusieurs fois avant de tirer Ben de sa torpeur avinée. Il rampa sur le sol depuis son futon et se démena mollement avec le combiné avant de réussir à le porter à son oreille. C'était Liisa; il y avait un moment qu'ils ne s'étaient parlé. Elle pleurait, semblait avoir du mal à articuler. Son état fit peur à Ben, qui pouvait reconnaître dans sa voix l'accent traînant de l'alcool. Elle dit à Ben qu'elle l'aimait et qu'elle lui souhaitait de vivre une vie heureuse; puis elle raccrocha. Ben s'habilla en quatrième vitesse pour se propulser à travers les rues désertes de Montréal. Il sprinta aussi vite que possible, scrutant désespérément les alentours à la recherche d'un taxi, et avant même de s'en apercevoir il avait parcouru à la course les quelque vingt pâtés de maisons qui le séparaient du Mile-End et de l'appartement de Liisa. Heureusement, quelqu'un avait laissé la porte d'entrée de l'immeuble

déverrouillée, et Ben se rua dans l'escalier en spirale jusqu'à l'étage de Liisa. Il se mit à cogner violemment, frénétiquement, à la porte, hurlant son nom alors que les voisins multipliaient les obscénités à travers les murs. Après une vingtaine de minutes la porte s'ouvrit enfin, et Ethan apparut là, aux aurores, vêtu exclusivement d'un t-shirt de concert de Our Lady Peace. Sa queue, cause de tant de maux féminins, était là fièrement exposée, et en déferlant par les fenêtres de l'appartement les premiers rayons du jour firent luire le membre d'Ethan, brillant fraîchement sans doute des abondantes liqueurs intimes de Liisa. Elle se présenta d'ailleurs à la porte un moment plus tard, emmitouflée dans une serviette, et dévisagea Ben d'un air courroucé. Elle murmura quelque chose à l'oreille d'Ethan, qui se mit à ricaner avant de fermer la porte et de retirer la serviette de Liisa d'un geste fluide qui le consacrait mâle alpha.

Ben entama à pied le trajet de retour. Il se demanda ce qui avait bien pu se produire entre l'appel de Liisa et l'atroce vision de la queue d'Ethan. Il se demanda même s'il avait seulement rêvé de cet appel, un songe éveillé dont auraient été responsables le whisky et le manque. La ville était encore plongée dans le sommeil, et Ben ne s'attendait pas à trouver les rues si vides. Une rosée fraîche le surprit; le froid eut bientôt raison de son adrénaline. Il pouvait désormais sentir chaque perle de sueur refroidir sur son corps fourbu. Il se rendit compte qu'il ne portait qu'un boxer, un hoodie et des Puma. Il se sentit extrêmement stupide. Il se sentit jugé et trahi. Il se sentit petit et insignifiant et brisé et inutile. Il se sentit seul et sans personne, et comprit exactement la nuance entre les deux. Puis il *se* sentit. Il était aussi dur que de l'acajou brésilien, aussi dur qu'un quidam le soir de son bal des finissants avant la nuit ultime, et aux toutes premières heures de ce matin humiliant Ben se glissa dans une ruelle tout près de la rue Sainte-Catherine pour baiser furieusement le réservoir d'essence d'une Subaru Legacy 1994 marron.

Plus tard, ce matin-là, Ben téléphona au travail pour dire qu'il était malade et ne pourrait pas se présenter. Quelque chose en lui attendait que Liisa l'appelle pour s'excuser, ou du moins lui fournir des explications. Mais une plus grande part de lui, celle qui était intelligente, celle qui n'avait jamais fait l'amour à un écran de télé couleurs 50 centimètres couvert de mayonnaise et de pâte orange, savait que ces excuses et ces explications ne viendraient jamais. En effet, Liisa ne téléphona pas de la semaine, ni de tout le mois. Le printemps arriva sans courriel et même sans le moindre texto, et Ben réussit à retrouver un semblant de normalité; il commença à s'occuper

davantage de lui-même et de sa santé. Il perdit quinze kilos et cessa de fumer, obtint une promotion au travail; il arrêta de boire seul, et eut même quelques rendez-vous galants. Il devint membre d'un cercle de lecture, se mit à l'occasion à jouer au Scrabble et à fabriquer des œuvres d'art en *duct tape*. Et par-dessus tout, enfin, il cessa d'avoir des rapports sexuels avec des voitures, des électroménagers et des paniers d'épicerie, et n'en eut même plus envie du tout.

Mais le printemps, fatalement, se transforme en été, qui lui-même se meut égoïstement vers l'automne; voyant que l'hiver montréalais cogne à leur porte, garçons et filles, hommes et femmes, craignant l'assaut du froid – tant littéral que métaphorique - recherchent désespérément quelque chose, n'importe quoi, qui les tiendra au chaud. Le téléphone de Ben se mit à sonner. Sa main gauche fut prise d'une légère torsion et il sut juste au son qu'il devrait s'abstenir de répondre, mais il en fut incapable. C'était Liisa. Elle ne lui demanda pas pardon pour ces mois de silence, ou pour le matin qui les avait causés. Au lieu de cela, elle raconta longuement les détails pénibles de sa rupture avec Ethan et de l'aventure sulfureuse qui lui avait changé les idées pendant l'été. Pendant un bref instant, Ben eut envie du trou toujours béant que couvrait autrefois le bouton de sa télé. Mais il se raisonna. Liisa lui racontait que jamais elle n'avait connu un amour comme celui qu'elle ressentait envers ce nouveau type, qui la faisait jouir comme un mardi matin pluvieux. Ben avait envie d'introduire doucement sa langue dans la bouteille de Bushmills à moitié vide qui venait mystérieusement d'apparaître dans sa main, mais il se raisonna. Une sculpture de A.M. Klein en *duct tape* pas tout à fait terminée se trouvait dans un coin de l'appartement, l'air abattu comme si elle venait d'un coup de comprendre qu'elle ne serait jamais achevée. Liisa lui demanda s'il pouvait venir le lendemain matin afin de l'aider à emménager dans son nouvel appartement. Tous les mots-comptent-triple, les nuits sobres et les deuxièmes rendez-vous disparurent de l'esprit de Ben lorsqu'il raccrocha; il cala une impressionnante quantité de whisky, s'approcha de son téléviseur et jouit presque instantanément dans le lecteur de vidéocassettes.

Le lendemain matin, alors qu'il chargeait avec précaution la collection de gravures de Robert Bateman de Liisa à l'arrière d'une camionnette, Ben dut constater à quel point sa régression avait été rapide lorsqu'il se mit à saliver devant les courbes lascives de chaque cadre. La journée s'annonçait longue : il éprouvait l'envie de baiser chaque objet qu'il portait jusqu'au

véhicule. Sa queue était obstinément tendue dans son jean, et devint si irritée que vers la fin de l'avant-midi il la sentit boursouflée et douloureuse. Il lorgnait le grille-pain avec désir, avait furieusement envie de la tête de lit, et dut retenir son éruption de justesse alors qu'une antique commode à tiroirs faillit lui tomber dessus depuis l'arrière du camion. La luxure et la sueur lui embrouillaient l'esprit à un point tel que, au moment où il enfournait les derniers biens de Liisa dans le camion loué, il était prêt à se caser, à épouser son ottomane avec laquelle il enfanterait de petits repose-pieds et à se lancer après dix ans d'un mariage médiocre dans une aventure illicite avec un séduisant jeune terrarium qui l'attirerait en jouant les mystérieux, le supplierait de quitter l'ottomane et finirait par se suicider en chutant sur le plancher de bois franc, un mètre plus bas, répandant des éclats de vitre et de rêves déçus un peu partout à travers la pièce.

Un peu plus tard ce soir-là, Ben et Liisa se retrouvèrent dans son nouvel appartement à boire du vin rouge bon marché en discutant de ce qui s'était passé au cours de ces derniers mois de silence mutuel. Liisa était douce et attentionnée comme au temps des meilleurs souvenirs de Ben, ceux d'où les Ethan de ce monde étaient absents. Ils évoquèrent leurs plus belles années. Ils rattrapèrent en valsant les phrases de l'autre. Ils rirent, dragueurs et turbulents comme des adolescents, pendant toute la nuit et jusqu'aux petites heures du lendemain matin. Lorsqu'il n'y eut plus de vin ni de choses à raconter elle l'embrassa, et Ben n'en fut pas étonné. En revanche, il était stupéfait; pas de ses avances à elle, mais de son absence totale de réaction. Il ne ressentait rien. Sa main gauche était stable, immobile. Elle le dévisagea, un peu pompette, un peu insultée, un peu embarrassée. Il la rassura; tout allait bien. Il dégagea ses cheveux blonds de son visage, caressant du bout de son pouce la petite cicatrice sur sa joue gauche, et déposa un baiser sur son front. Il se pencha à son oreille et lui dit de lui demander de la porter jusqu'à sa chambre; elle s'exécuta, et lui aussi. La vue du grand lit qu'il avait assemblé l'après-midi même l'excita immédiatement, et il s'assura de le faire sentir à Liisa. Il fit glisser ses jeans et ses sous-vêtements, la retourna sur le ventre et entra en elle avec tendresse et fermeté, se remémorant combien il avait été difficile de remonter son lit, de déplacer sa commode, d'accrocher son miroir. Et tandis qu'il la menait amoureusement, talentueusement et délicatement jusqu'à leur orgasme partagé, Ben se mit à imaginer toutes les choses qu'il aurait à faire pour Liisa au cours des années à venir : il devrait repeindre des chambres à coucher, effectuer des réparations sur sa voiture, courir lui acheter des tampons au dépanneur, choisir une bague de fiançailles et un

anneau de mariage, se disputer au sujet des noms de leurs futurs enfants, des taxes, des soupers de l'Action de grâce. Mais par-dessus tout, pendant qu'ils jouissaient tous les deux, Ben s'imagina au Home Depot en train de choisir des électros avec Liisa. Des appareils neufs, magnifiques, tout en courbes, virginaux, des appareils qu'il faudrait rapporter à la maison et assembler, et installer, et entretenir.

## **2.5 - Occulte**

Terri Vlassopoulos

## 1. CHIROMANCIE

Essayez ça : placez vos paumes tout près de celles de quelqu'un d'autre. Vos mains devraient se faire face, sans se toucher. Sentez la chaleur qui circule doucement entre vous. Si vous avez de la chance, la chaleur devrait être palpable. Réconfortante. Vous savez ce qui se passe alors? Vos auras s'apprivoisent. C'est un sans-abri de Toronto qui avait appris ce tour à Hannah, quelques jours avant qu'elle déménage à Montréal. Elle lui avait donné un dollar et il avait marché à ses côtés sur tout un pâté de maisons. Ne voulant pas paraître impolie, elle lui avait fait la conversation; d'abord un peu mal à l'aise de tendre les mains près des siennes, elle avait finalement été heureuse d'apprendre le truc. C'était une bonne manière d'aborder des gens pendant une soirée, ce dont elle aurait besoin sous peu. Elle apprit rapidement que certaines paumes sont plus chaudes que d'autres, et certaines conversations, plus profondes.

Elle a rencontré Éric un mois après son déménagement; elle l'avait abordé en lui parlant des auras et il lui avait alors montré son propre tour de passe-passe, prétextant qu'il pouvait lire les lignes de la main, ou du moins les connaissait toutes par leur nom. Alors qu'ils se tenaient debout au fond d'un bar mal éclairé, elle lui tendit la main et il suivit chaque ligne du bout du doigt. *Celle qui suit la courbe de ton pouce, c'est la ligne de vie. La ligne de tête traverse ta paume. Et, dit-il en appuyant doucement, celle qui remonte comme ça, près des doigts, c'est la ligne de cœur.*

## 2. ASTROLOGIE

Hannah est surprise et pas surprise à la fois de ne pas trouver de test de grossesse au dépanneur du coin, à deux pas de chez elle. Elle a pourtant pu compter sur le petit magasin pour tellement de produits de base : du vin bon marché, du papier toilette, de temps à autre un oignon pêché dans le vieux bac près de la caisse. Mais un test de grossesse, c'est peut-être trop demander. C'est la mi-mars et il neige, la millionième tempête de son premier hiver montréalais, et c'est à contrecœur qu'elle entame la marche vers la pharmacie la plus proche, située quatre rues plus loin. Elle ramasse un test parmi les allées crûment éclairées au néon et retourne chez elle, glacée et humide et grelottante.

Hannah pisse sur la tige, qui devient rose. Elle est surprise et pas surprise à la fois de lire que ce rose veut dire « positif ». (Est-ce que ça veut aussi dire que le bébé sera une fille? Elle jette un

coup d'œil à l'emballage et se sent un peu idiote quand elle constate que, bien sûr, ça n'a rien à voir.)

Vêtue d'un pyjama, Hannah fait les cent pas dans son appartement, le test à la main; elle fait le calcul. Dans neuf mois, donc janvier, ce qui signifie que le bébé sera capricorne. Une amie lui a jadis offert de lui faire sa carte du ciel mais Hannah avait refusé; elle ne peut donc se souvenir que de vagues détails astrologiques. Elle est cancer et se souvient que les capricornes s'entendent assez mal avec les cancers. Peut-être que les règles de l'astrologie ne s'appliquent pas aux mères et leurs enfants?

Éric est bélier. Hannah le sait puisqu'il a déjà mentionné qu'un de ses amis et lui allaient organiser un double party d'anniversaire au début du mois d'avril. Après avoir couché avec elle pour la troisième fois, il a passé huit jours sans donner de nouvelles, et lorsqu'ils se sont enfin reparlé ils n'avaient plus grand-chose à se dire. Les cancers ne sont pas non plus très compatibles avec les béliers. Peut-être au fond que l'astrologie ne ment pas, peut-être qu'elle a tous les indices sous les yeux : depuis le début les astres refusent de s'aligner correctement.

### 3. PERCEPTIONS EXTRASENSORIELLES

Hannah se réveille tôt le lendemain pour se rendre au travail. Avant même qu'elle ait eu le temps de retirer son manteau et de dénouer son foulard, Dominique, sa voisine de cubicule, lui lance : « T'as pas l'air de bonne humeur, toi, aujourd'hui. » Hannah, sans enlever sa tuque, mentionne que c'est à cause du temps qu'il fait.

Elles travaillent en silence jusqu'à ce qu'une fenêtre apparaisse sur l'écran de Hannah, lui rappelant le shower prévu pour sa collègue Sylvie à l'heure du lunch. Elle n'en a pas très envie mais Dominique l'attend avant de partir dîner.

« Il va y avoir du gâteau », dit-elle, la voix chantante et douce, et Hannah n'a pas le cœur de refuser.

Le service au grand complet est réuni à la cafétéria; tout le monde flâne, attend son tour pour flatter le ventre de Sylvie.

« C'est son pied, juste là », dit-elle en dirigeant la main de Dominique.

« Je le sens! répond Dominique. Hannah, regarde! »

Hannah et Sylvie se sont serré la main lors de son arrivée dans le service, mais elles ne se sont jamais fait d'accolade et pratiquement jamais parlé; un tel contact paraît un peu trop intime entre deux étrangères mais Hannah s'exécute gauchement. Elle tâte la zone désignée pour tenter d'y repérer une bosse, le pied du bébé pressé contre les parois du ventre de sa mère, mais tout est lisse, rond, comme un globe ou un ballon d'entraînement.

« Oups, dit Sylvie. Il s'est éloigné de toi. Il se cache. »

Hannah recule et va se servir une part du gâteau, acheté à l'épicerie. Lorsque le bébé remue de nouveau, elle désigne son assiette de plastique pour montrer à Sylvie qu'elle ne peut pas, qu'elle a les mains pleines.

De retour à son bureau, elle prend le téléphone pour appeler Éric. Il ne répond pas et elle laisse un message, très neutre, sur son répondeur. Il rappelle dans les dix minutes mais en voyant son nom sur l'écran elle décide de l'ignorer. Elle écoute son message le soir avant de rentrer chez elle; il lui rappelle sa fête d'anniversaire. C'est cette fin de semaine, celle qui vient. *Tu peux amener un ami si ça te tente.*

#### 4. EXORCISME

Il est rassurant de penser en termes de distance et non d'expansion. Hannah est en route vers Toronto pour la fin de semaine et chaque heure qui passe représente 120 kilomètres parcourus. Avant l'avortement, elle sentait qu'avec chaque minute écoulée la chose dans son ventre prenait plus de place, devenait plus réelle. Ce qui n'était qu'un amas de cellules l'heure d'avant avait germé en embryon et, si elle attendait une nuit de plus, pourrait bien se transformer en fœtus à l'aube. Un fœtus avec un nez. Ou peut-être de petits pieds qui donnent des coups. Elle sait que ça ne fonctionne pas ainsi, que la chronologie des choses est bien moins effrénée, mais d'un coup son pantalon lui avait paru plus serré.

L'avortement n'a pas fait aussi mal qu'Hannah l'avait craint; de toute façon, endurer la douleur sourde lui a procuré un soulagement intense, épuisant. Sa visite à Toronto était déjà prévue pour la semaine suivante et, puisqu'elle coïncidait avec l'anniversaire de son grand-père, Hannah n'avait pas pu se résoudre à annuler. Aujourd'hui, ses hormones sont encore en chantier et elle se met à pleurer dans l'auto. Mais juste une fois. Elle a choisi de s'éviter un peu la monotonie de la 401 et conduit sur une route juste à l'extérieur de Kingston, qui traverse les Mille-Îles. Elle

débouche sur une assez belle vue, le Saint-Laurent épousant la courbe de la route. Hannah a visité la région un été, chez une amie d'enfance qui possédait un chalet sur l'une des minuscules îles. Elle se souvient du canot, de sa pagaie qui fendait la rivière claire et tranquille.

En ce début de printemps le paysage est désolé. L'eau est gris-blanc et les maisonnettes solitaires des petites îles, vides et barricadées. Alors qu'elle s'apprête à reprendre l'autoroute Hannah renifle, cesse de pleurer et prend une respiration bruyante, avide. Mais c'étaient des larmes nécessaires. Les choses auraient pu se passer tellement plus mal.

## 5. PROPHÉTIES

À la fin de l'année 1999, Hannah avait dix-neuf ans et travaillait dans une épicerie après les cours. Les clients venaient acheter des sacs de cinq kilos de farine, des caisses de bouteilles d'eau et des tas de piles double D, en préparation du *bug* de l'an 2000 et de la possible destruction du monde. Ces gens-là avaient lu un encadré dans le journal qui expliquait comment se préparer à une situation d'urgence et quels objets avoir sous la main, mais certains devenaient aussi un peu dingues, et ceux-là par exemple lui agrippaient le bras avec désespoir en sifflant « Où sont les bouteilles d'eau? Il me les faut *toutes*. » Leur hystérie avait quelque chose de vaguement prophétique, si bien que parfois Hannah elle-même s'en trouvait un peu alarmée.

La veille du Nouvel An approchait et Hannah songeait qu'elle ne serait pas surprise que le monde tire à sa fin. Ça aurait tout son sens. Elle ne planifia pourtant rien de particulier en ce jour qui serait, potentiellement, le dernier de la vie sur Terre. Le 31 décembre elle se trouvait dans le demi-sous-sol où habitait son copain, en compagnie de quelques amis; ils avaient bu du vin, et les conversations qu'ils ont entretenues cette nuit-là lui échappent à présent. Aux coups de minuit, elle ferma les yeux en se demandant ce qui aurait changé lorsqu'elle les rouvrirait. Mais tout était parfaitement normal. Le monde ne s'était pas écroulé; les ordinateurs continuaient de fonctionner. Ils portèrent des toasts, burent plus de vin, et allèrent se coucher vers trois heures du matin. Elle avait l'impression qu'ils étaient tous un peu déçus que ce jour de l'An n'ait pas été plus spectaculaire.

Hannah choisit de rendre une brève visite à ce même ex-copain pendant son séjour à Toronto. Il a un nouvel appartement, son sous-sol miteux remplacé par un minuscule condo au centre-ville,

tout de verre et de granit. Si la menace de l'apocalypse refaisait surface, elle ne passerait pas ses derniers moments avec lui, mais elle se sent nostalgique et lui consacrer une heure pendant sa fin de semaine en ville semble juste.

Il lui demande comment elle va, mais il pose la question avec dans la voix une certaine insistance – Comment tu *vas*? – comme s'il s'en souciait vraiment, comme s'il sentait que quelque chose ne va pas. Hannah ne cesse de se regarder dans le miroir et se demande si quelque chose en elle a changé. Elle a peur que ses yeux aient l'air plus tristes ou plus vieux ou encore, même si rien chez elle n'est différent d'avant, que ses paumes dégagent moins de chaleur après ce long hiver.

Il se met à pleuvoir pendant qu'ils discutent et Hannah fait une pause pour écouter l'eau tambouriner sur la vitre. Il est agréable qu'il pleuve et elle espère qu'il fait le même temps à Montréal. La pluie ferait fondre la neige, purifierait les rues.

« Je vais bien. » Elle l'affirme avec confiance et il la croit, ce qui est assez satisfaisant. Peut-être que « bien » n'est pas le terme exact pour décrire ce qu'elle ressent, mais tandis qu'elle est là assise avec lui elle se rend compte que, pour la première fois depuis longtemps, elle se sent imperméable.

## 6. SIGNES

Alors qu'elle quitte le condo de son ex, Hannah voit un arc-en-ciel au loin, quelque part en direction du lac. Elle le regarde, debout sous un auvent. Les couleurs sont floues et un peu délavées, mais c'est bel et bien un arc-en-ciel.

Logiquement, rationnellement, scientifiquement, elle sait qu'un arc-en-ciel n'est rien d'autre que le reflet de la lumière sur des gouttelettes en suspension. Elle sait beaucoup de choses. Elle sait aussi que la chiromancie relève du hasard et que l'astrologie peut être interprétée de toutes les manières possibles. Elle sait qu'elle ne peut lire l'esprit des autres et que les autres ne peuvent lire le sien, et que la fin du monde arrivera probablement un jour où personne ne l'aura prévue. Par-dessus tout elle sait que la vie *a lieu*, tout simplement, sans principe souverain et intelligible qui la gouverne, mais rien de tout cela ne veut dire qu'il lui est interdit de chercher des signes, de se laisser guider.

L'arc-en-ciel, songe Hannah en marchant vers le métro, est un signe bienveillant. Elle voit mal ce que ça pourrait être, sinon.

## **2.6 - Une table pour deux**

Kenneth Radu

Deux fins de semaine plus tôt, samedi, au détour d'un couloir, il avait entendu sa professeure de langue, Mme Ch'en, dire à la grosse Mme Hsieh qui enseigne l'histoire de la Chine que de tous les garçons c'était Wangqi qu'elle trouvait le plus beau. Mme Hsieh avait simplement gloussé en se plaquant la main sur la bouche, la dinde. Il aurait parié que c'était ça, « beau », bien qu'il ne comprenne pas toujours entièrement le mandarin chuchoté. Une fois chez lui il se déshabilla devant le miroir. Tournant sur lui-même pour admirer son reflet sous tous les angles et tout regarder, parties génitales comprises, il finit par acquiescer : c'est vrai, il est beau. Mme Ch'en, admiratrice de beaux vases et de jade, l'avait décrété. Ce soir-là il lava ses longs cheveux noirs au shampoing parfumé avant de sortir.

Au son lancinant d'une sirène descendant la rue de la Gauchetière, l'artère principale du Quartier chinois de Montréal, Wangqi se désintéressa momentanément de son exercice de calligraphie pour observer la fenêtre, tachetée d'un rayon de soleil qui tente de percer la grisaille de la ville. Il ferait plus chaud ce samedi et plusieurs de ses amis comptaient se rafraîchir à la piscine municipale avant de flâner au parc tandis que lui, au cours des six prochaines heures, s'esquinterait à tracer des symboles d'encre sur du papier de riz ou à entretenir des conversations forcées malgré son mandarin encore hésitant. Mme Ch'en était un vrai dragon lorsqu'il s'agissait de la prononciation des tons ou des voyelles. D'autres étudiants distraits finirent par attirer l'attention de l'enseignante qui donna un coup de baguette sur son bureau, exigeant qu'ils se remettent au travail.

Wangqi ne comprenait pas pourquoi il s'acharnait à écrire avec un pinceau alors qu'il aurait pu tracer les symboles bien plus facilement au crayon et effacer les traits ratés. En-dehors des exercices scolaires il n'écrivait jamais en chinois, de toute façon. La moitié du temps, il oubliait dans quel sens il fallait commencer à tracer.

L'exigeante Mme Ch'en avait une voix flûtée, musicale, et Wangqi se demanda si elle avait la même à la maison qu'en classe. Donnait-elle des coups de baguette sur la table quand ses deux enfants refusaient de manger leurs nouilles ou leur riz vapeur? Avec minutie, il traçait les symboles racontant la beauté d'un oiseau en plein vol. Il s'imagina Mme Ch'en en magnifique oiseau, même si elle avait deux enfants. S'envoler avec elle et se percher sur une branche pour roucouler comme deux colombes; comme ce serait doux.

Ce samedi-là, avant le début des cours, il l'avait vue embrasser ses deux petits pour leur dire au revoir, un garçon et une fille. Ensuite ils s'étaient éloignés avec leur père dans sa berline noire. Le grisonnant M. Ch'en avait l'air d'un vieux commerçant qui aurait passé trop de temps à compter les billes de son abaque. Wangqi savait bien, pourtant, qu'il utilisait un ordinateur comme tous les hommes d'affaires, exception faite de quelques vieux jeux qui tenaient des boutiques encombrées le long des petites rues du Chinatown, là où sa grand-mère avait l'habitude d'acheter des médicaments introuvables dans les pharmacies des Blancs. « Les pharmacies blanches », disait-elle, comme si les bâtiments eux-mêmes étaient entièrement traités à la chaux. Peu importe si le pharmacien était Chinois et parlait sa langue; les produits, eux, ne l'étaient pas. Lorsque Mme Ch'en était arrivée ce matin-là, Wangqi se tenait au milieu un groupe d'élèves, tous vêtus d'une chemise ou d'une blouse blanche avec une jupe ou un pantalon noir, l'uniforme officiel. L'étoffe soyeuse de la robe fourreau bleue de Mme Ch'en, ornée de motifs de pivoine, épousait les courbes de son corps gracile lorsqu'elle se penchait. Une splendide gerbe de fleurs s'étalait sur sa chute de reins.

La semaine précédente, en classe, elle s'était penchée par-dessus son épaule pour examiner son cahier, où il avait copié des règles tirées du *Hanyu pinyin* s'appliquant à l'usage des pronoms démonstratifs dont Mme Ch'en venait de faire la liste au tableau. Il avait toujours résisté à la tentation d'apprendre à écrire les mots chinois en alphabet latin; en effet, dans la vraie vie, sa vie hors des murs de la maison et de l'école, il parlait et écrivait le français et l'anglais.

À ce moment-là le parfum de Mme Ch'en s'était déversé sur lui comme une chute éclaboussant les rochers d'un jardin, s'immiscant dans tous les plis de son cerveau, le laissant privé d'oxygène comme un poisson rouge hors de l'eau. Et puis cette urgence dans son entrejambe. Si seulement elle le touchait, si elle le laissait baigner dans sa présence humide et son parfum, si elle le laissait relever sa robe par-dessus ses cuisses...

Elle s'était alors tournée vers son voisin de classe, ses fesses à portée de main. Wangqi avait dû serrer les cuisses pour contrôler le renflement dans son pantalon, qu'il avait tenté d'amoindrir en se concentrant sur ses symboles chinois, mais à cause du tremblement de sa main les battements d'ailes de *cet* oiseau qu'il décrivait s'étaient mêlés on ne sait comment au frémissement de *cet* étang, l'encre s'était répandue, et adieu la précision. Ses mains trop moites. Elle le trouvait beau.

Au cours de cette semaine, il aurait à aller devant la classe pour réciter cinquante vers d'un poème en mandarin. Il avait fait toute la semaine des efforts pour le mémoriser mais vacillait sans cesse en raison des images qui lui étaient étrangères, des allusions qu'il saisissait mal. Son père exigeait qu'il réussisse en tout; qu'il perfectionne son accent; qu'il soit attentionné à la maison et obéisse à ses parents; qu'il arrête de jouer au soccer ou au paint-ball avec ses amis blancs de Montréal, qui l'appellent Willy; qu'il arrête de voir sa copine, une blanche; qu'il parle le mandarin aussi bien que le cantonais, qu'il maîtrise les deux dialectes et qu'il écrive un chinois acceptable.

Malgré leurs efforts, il avait grandi en résistant aux exigences de perfection linguistique de ses parents. Et son mandarin était si corrompu par des emprunts au français ou à l'anglais que son père peinait à supporter toute une conversation avec lui; sa mère, en revanche, n'avait aucun mal à comprendre son fils. Après cinq ans passés à l'école du samedi, il lisait les symboles avec aisance, arrivait à prononcer correctement, et apprenait l'art complexe de la calligraphie. Mme Ch'en le remarquait, en classe. La beauté n'a pas à exprimer ses désirs; il savait depuis toujours qu'il était capable de plaire, et même la grosse Mme Hsieh lui ébouriffait affectueusement les cheveux pendant le cours d'histoire.

Ce soir-là il emmènerait sa copine au cinéma, et il comptait bien la toucher et la caresser jusqu'à ce que Michelle, qui résistait toujours un peu, lui cède une fois de plus. Les parents de Wangqi n'approuvaient pas de leur relation, et son père lui conseillait fortement d'y mettre un terme. Son père à elle ne l'aimait pas parce qu'il était Chinois, et parce qu'il trouvait sa fille trop jeune pour avoir un copain sérieux. Mais sa mère, ultra sexy en pantalon noir avec ses cheveux roux et bouclés, lui souriait toujours en lui serrant la main. Mme Saint-Denis lui posait souvent des questions sur le paint-ball et lui avait touché le bras, une fois. Elle trouvait son français un peu familier *très charmant*, avait-elle déclaré un jour, le corps du garçon reflété deux fois dans ses yeux.

Il couchait avec Michelle selon son bon plaisir; il le faisait comme si c'était avec Mme Ch'en, qui à cet instant précis traçait des lettres au tableau, avec l'ourlet de sa robe qui remontait d'un côté. Si c'est le moment qu'elle avait choisi pour l'appeler au tableau afin qu'il fasse sa récitation, tous

les élèves de la classe n'auraient pas manqué de constaté l'ampleur de son excitation. Il aurait pris feu et explosé comme un feu d'artifice du Nouvel An chinois avant de s'éteindre misérablement à la vue des autres, hilares.

Après une douche et juste avant de s'habiller pour sortir avec Michelle, il s'étendit pour penser à Mme Ch'en, à la soie délicate de sa robe remontée au-dessus de ses cuisses. Son corps beau et svelte fut parcouru de frissons presque douloureux, surtout lorsqu'il commença à se caresser en imaginant son enseignante voler sans efforts à travers le ciel, et lui à ses côtés, un battement d'ailes après l'autre dans l'air parfumé. Ah, le tracé de ses doigts sur ses cuisses, les symboles qu'il tracerait avec sa langue sur sa peau. Le sentait-elle décrire sur sa chair délicate à quel point elle était belle, comme un oiseau en plein vol, comme un cygne sauvage? La pointe de sa langue suivait la course de son vol. Et son corps à lui se mit à insister, mais patience, patience, patience, elle recommandait toujours la patience, les tonalités viendront d'elles-mêmes, les inflexions viendront d'elles-mêmes, le dernier geste viendra de lui-même.

Michelle ne faisait que le saisir, et remuer, presque comme si elle luttait avec lui en répétant Willy, Willy, Willy, baise-moi, jusqu'à ce qu'il perde le contrôle et que le plaisir prenne fin avant même d'avoir réellement commencé. Après seulement deux mois de fréquentation elle voulait déjà qu'il lui offre une bague, pour lui prouver que les choses entre eux étaient sérieuses. Elle téléphonait tous les soirs, ce qui faisait sourciller sa mère. Le sexe était bon, toujours meilleur la deuxième fois après que Michelle s'était un peu calmée, mais par moments il s'ennuyait, se sentait suffoquer.

Mme Ch'en, songeait-t-il, ne serait certainement pas aussi frénétique que sa copine. Patience, patience, entendait-il presque répéter la voix professorale, l'attirant sur son corps resplendissant, parfumé, mature. Il le ferait doucement, s'empêcherait de trop pousser, et se retiendrait le plus longtemps possible. Il l'imaginait; ce serait parfait comme un ton de voix. Il croyait déjà entendre les battements de son cœur. Sa jambe à elle autour de son dos alors qu'il la pénétrerait, qu'il se fraierait un chemin à travers les lèvres magnifiques qu'il aurait envie de lécher comme il lèche celles de sa copine, des lèvres entourées de la toison la plus douce, des lèvres frémissantes, gonflées, humides, frémissantes – un mot de son poème en chinois – ses lèvres les plus intimes,

frémissantes, alors qu'il plongerait doucement et avec assurance dans le corps réceptif et superbe de Mme Ch'en.

Il éjacula sur son poing replié avec un grognement, savoura la chaleur qui se répandait sur ses doigts et s'immobilisa un moment pour reprendre son souffle, avant de frissonner comme si la soudaine absence de Mme Ch'en l'avait plongé dans l'eau froide. Il sortit du lit et retourna se doucher. Dans le miroir il vit luire doucement son corps ferme tandis qu'il se séchait avec lenteur; il brossa ses cheveux luxuriants et passa sa langue sur ses lèvres au tracé parfait.

Plus tard, dans la chambre d'un ami et entièrement vêtus, Michelle et lui s'embrassaient depuis une demi-heure, mais il ne cessait de penser à Mme Ch'en et aussi à Mme Saint-Denis tout en mordillant le lobe d'oreille de sa blonde. Jean-Guy, dont les parents étaient en vacances en Floride, lui avait promis de ne pas revenir avant onze heures, l'heure du départ. La seule chose qu'il voyait, en fermant les yeux, c'était la robe de soie de Mme Ch'en épousant le bas de son dos. Et au lieu de l'exciter, la douce vision refroidissait ses ardeurs. Plus Michelle insistait, plus l'indifférence se répandait en lui comme une infection. Il en vint à souhaiter que Jean-Guy fasse irruption dans la chambre et prenne sa place; il savait que son ami en a envie.

« Qu'est-ce qu'y a? Tu m'aimes plus? »

Il répondit par un baiser et imagina immédiatement les lèvres de Mme Saint-Denis sur les siennes, délicieusement surpris par l'image de ses cheveux roux épars sur sa poitrine. Il caressa les petits seins de Michelle jusqu'à ce qu'elle envahisse sa bouche avec sa langue et qu'il soit pris de nausées. Il la repoussa, juste au moment où Jean-Guy entrait dans la chambre complètement saoul; ce dernier tenta de toucher Michelle et elle se mit dans une telle colère que Wangqi sauta sur l'occasion de dire qu'ils feraient mieux de rentrer, qu'il commençait de toute façon à se faire tard. Dans le métro, Michelle le bouda comme un enfant, ce qui l'emmerda au plus haut point. Il était forcé d'admettre qu'elle n'était qu'une enfant et qu'elle était en plus dénuée d'intérêt, alors il garda ses yeux pour lui et se mit à imaginer Mme Ch'en et Mme Saint-Denis en train de l'appeler à elles, les deux en même temps. Il tenta d'atténuer la déception de Michelle en l'embrassant férocement sur le perron juste avant que Mme n'ouvre la porte.

Le dimanche après-midi, son père lui fit parvenir un message par l'intermédiaire de sa mère : « Ton père veut te parler dans la bibliothèque. » Cette fois il remarqua des larmes dans les yeux noirs de sa mère. « Ne l'offense pas, je t'en prie », murmura-t-elle. Il fallait toujours cogner à la

porte avant de rentrer. Son père passait la plupart de ses soirées enfermé dans la bibliothèque à travailler. C'est là qu'il discutait affaires avec ses clients, pour la plupart des entrepreneurs de Hong Kong à la recherche de bonnes occasions au Canada, et il en émergeait toujours à 23 h précises pour se préparer pour la nuit. À ce moment-là Wangqi l'entendait souvent s'arrêter devant la porte de sa chambre et lui, installé à l'ordinateur, cessait d'envoyer des messages à ses amis ou quittait précipitamment les sites interdits qu'il étaient en train d'explorer, de peur que son père n'entre, ne voit tout, ne le sermonne.

« Entre. »

Bien entendu, son père était assis dans son fauteuil en cuir rouge vin clouté de cuivre, en train de lire un journal chinois. Wangqi se tint là à attendre que son père daigne remarquer sa présence. Ses yeux parcoururent la pièce, qui croulait sous le poids des encyclopédies et des livres d'histoire ou de philosophie qu'il n'avait lui-même jamais ouverts, puisqu'il trouvait toutes ses informations sur Internet, en un seul clic. Les moniteurs des deux ordinateurs de son père clignotaient sur l'immense bureau, noir et laqué, qu'il avait fait importer directement de Shanghai.

« Tu vois encore la Blanche? »

Son père le dévisagea, ses lunettes sans montures reflétant la lueur de la lampe. C'était une question qu'il posait pour la forme; Wangqi se mit à rougir, mal préparé à se défendre contre les objections de son père même s'il avait toujours su qu'elles allaient, qu'elles devaient, venir un jour.

« Il faut que tu arrêtes. »

« Mais Père... »

« Ne t'entête pas. Nous avons déjà discuté de ton attitude. Il est temps d'en finir. Sache que si tu revois la blanche, il ne te sera plus permis de vivre ici, dans la maison de ton père. C'est elle ou ta famille. Il te reste un an avant l'université et tes notes en souffrent. Si tu continues tu perdras toutes tes chances d'obtenir une bourse. Tu dois te consacrer à tes études, c'est tout ce qui importe. Ne fais pas honte à ta famille. Tu peux y aller à présent. »

Le samedi suivant, à l'école chinoise, il se concentrait sur sa calligraphie et sa prononciation, se permettant juste à l'occasion d'être distrait par la robe noire et dorée de Mme Ch'en, qui bruissait comme un souffle dans son oreille et lui envoyait des frissons jusque dans l'entrejambe. Elle le

félicita pour son travail. Il ignorait depuis quelques jours les appels de Michelle. Ce matin-là, Mme Ch'en était arrivée à l'école en taxi; peut-être que les choses n'allaient pas bien chez elle. Pourquoi son mari ne l'avait-il pas reconduite, comme d'habitude? Son cellulaire vibra dans sa poche. Il y jeta un coup d'œil pour constater que c'était encore Michelle. Il rappela pendant la pause, et entendit la voix de Mme Saint-Denis.

« Je suis désolé, Madame, je croyais que Michelle répondrait. »

« Aucun problème, Willy, j'ai répondu seulement parce que Michelle attends un appel. Elle est dans la douche, là. »

Un samedi après-midi, dans la douche? Elle attendait probablement son appel.

« Comment tu vas, Willy? »

« Ça va bien, Mme Saint-Denis, et vous? »

Il aimait le son de son nom occidental, lorsqu'il était prononcé par une Québécoise.

« Pas mal du tout, on s'ennuie de toi, *mon cher*. On t'a pas vu de la semaine. J'ai dit à Michelle, c'est dommage, il est tellement charmant, Willy, et tellement courtois, n'importe quelle fille serait chanceuse de l'avoir. »

Il se détourna des étudiants en train de flâner dans la cour pour faire face au mur de l'école, comme pour empêcher que l'on surprenne sa conversation en français, comme si la politique de l'école interdisait l'usage d'une langue qui ne soit pas le chinois.

« Ben...Merci. »

« J'aimerais ça te revoir, Willy. »

« Ah oui? »

« Michelle sort tantôt, elle va passer la fin de semaine avec des amis, et mon mari est en-dehors de la ville. *Pauvre moi*, je vais me retrouver toute seule. Tu pourrais venir souper! Je cuisine bien, tu vas voir. Juste nous deux. Personne est obligé de le savoir. Écoute, va falloir que je raccroche parce que Michelle attend son appel, là... Tu peux m'appeler sur mon cell, Willy. T'as un stylo? »

« J'ai une excellente mémoire, Mme Saint-Denis. Je ne sais pas si je peux venir souper mais je vous promets d'appeler. »

Elle lui donna le numéro, qu'il retint avec ardeur. Après une brève pause destinée à reprendre le contrôle de ses nerfs, il se joignit à la file des autres élèves pour rentrer dans le bâtiment et suivre la fin du cours. Se rappelant de la façon dont Mme Saint-Denis avait caressé son bras, Wangqi hésita avec plus ou moins de conviction à accepter son invitation. C'est une *femme*, elle. Il

n'aurait probablement pas à négliger ses études pour une femme mariée; il ne l'amènerait pas au cinéma. Des rendez-vous secrets, ce serait faisable. Personne ne serait au courant. Au beau milieu du cours, consacré aux règles d'écriture en pinyin, il croisa le regard de Mme Ch'en qui l'observait et se met à rougir. *Les femmes mariées*; cette unique pensée suffisait à le détourner de sa syntaxe.

Après l'école, il se doucha et parfuma son corps qui brillait dans le miroir. Son père était en voyage d'affaires à Vancouver. Ce qu'il ne savait pas ne lui ferait pas de mal. Enchantée par la note parfaite que lui avait accordée Mme Ch'en pour son exercice, sa mère ne s'opposa pas à ce qu'il sorte. Il ne verrait pas Michelle, promit-il. Attendant le métro, un bouquet de fleurs à la main, il rêva de posséder sa propre Jaguar. Son beau visage fut reflété par les vitres du wagon; du feu tourbillonnait dans son corps.

La mère de Michelle lui ouvrit la porte. Le temps d'un instant, Wangqi la confondit avec Mme Ch'en; c'est sa robe chinoise rouge au col Mao, aux motifs de dragons et de fleurs dorées, et si ajustée qu'elle rendait visible le relief de son soutien-gorge. Elle tendit la main vers son bras. Avec un sourire triomphal il lui offrit le bouquet d'œillets et de marguerites acheté au marché du coin, et enjamba le seuil de la porte.

## **2.7 - Le langage du corps**

Andrew Szymanski

Jesse rencontra Jordan pendant une soirée chez Sid, soirée que ce dernier avait organisée surtout pour se sentir aimé. Sid n'avait pas vraiment d'opinion ni sur Jesse ni sur Jordan mais les avait invités quand même, dans l'espoir qu'ils l'appréciaient, eux. Sid ne pensait jamais à Jesse ni à Jordan mais leur avait quand même transféré l'invitation courriel, et Jesse comme Jordan s'étaient pointés, ce qui démontrait probablement que Jesse et Jordan, pour leur part, aimaient bien Sid, songea Sid.

Jesse et Jordan avaient entamé une discussion dans le salon autour d'une table à café qui leur arrivait à peu près à la hauteur des genoux et elle, c'est à dire leur conversation embryonnaire, débuta alors qu'ils se tenaient de part et d'autre de cette table, et Jesse hésitait quant à savoir s'il devait la contourner afin de s'assurer que cette table qui lui arrivait aux genoux ne freinerait pas une conversation plus, disons, intime, puisqu'elle occupait pas mal d'espace entre eux, mais Jesse hésitait puisqu'il faudrait vraiment du front pour contourner la table tout en poursuivant la conversation qui, selon lui (quoiqu'il n'était jamais très certain de ces choses-là), se déroulait fort bien et semblait en voie d'atteindre un niveau d'intimité qui pourrait se trouver compromis par cette table qui occupait pas mal d'espace entre eux. Jesse ne voulait pas contrarier Jordan, qui à ce moment précis faisait de gros efforts pour se composer un air intéressé, et elle l'était (intéressée), mais il ne suffisait pas d'être intéressée, *il faut que cet intérêt paraisse sur mon visage*, pensa Jordan, et le seul miroir grâce auquel Jordan aurait pu au besoin rectifier son air intéressé était en diagonale d'elle et y jeter un œil nécessiterait par le fait même une interruption de la conversation, provoquant ainsi exactement le contraire de l'effet recherché, soit celui d'un intérêt visible.

Jesse remarqua alors que Jordan ne le regardait pas directement dans les yeux, que Jordan fixait en fait un point situé juste entre et légèrement au-dessus de ses yeux, et Jesse se demanda s'il y avait quelque chose d'inhabituel sur son front, de la sueur par exemple, mais il n'y avait aucun miroir que Jesse pouvait consulter sans se trahir alors il décida de prendre sur lui et de simplement s'en mordre les doigts, quoique pas littéralement, bien sûr, car la dernière chose que Jesse souhaitait était d'avoir l'air nerveux. Jordan ruminait en elle-même des pensées acerbes, maudissant son inaptitude à maintenir un contact visuel, surtout là maintenant avec Jesse, que Jordan aurait ardemment voulu pouvoir regarder dans les yeux, mais Jordan étant timide, et tout, elle en était incapable et continuait de fixer benoîtement le point situé juste au-dessus des yeux de

Jesse, un truc qu'elle avait appris pour faciliter la prise de parole en public et qu'à ce moment-là elle regrettait amèrement.

« Oui, c'est aussi ce que je pense », lança Jesse, espérant gagner son affection.

« Contente d'entendre ça », répondit Jordan, rayonnante, tentant désespérément d'avoir l'air sincère, puisqu'elle l'était.

Jesse posa son regard sur Jordan, qui le dévisageait toujours un peu indirectement, comme pour essayer de, enfin, traverser les yeux de Jordan afin d'atteindre son esprit et dire sans prononcer, enfin, lui faire comprendre, *Tu me plais, Jordan, sincèrement, mais est-ce que je te plais, moi?* essayant donc juste comme ça de projeter un air de désir mêlé d'interrogation, et Jordan songea que Jesse avait peut-être besoin d'aller aux toilettes, puisque son visage ne cessait de se contorsionner, lui faisant parvenir toutes sortes de signaux contradictoires. Jordan, un peu désorientée, se dit alors qu'elle avait peut-être piégé Jesse dans cette conversation; Jesse, qui pourrait très bien vouloir, non, avoir besoin d'aller à la salle de bains mais était trop gêné pour le dire; ou, pire encore, Jesse se sentait peut-être simplement embusqué et arborait cette expression pour lui faire comprendre *J'ai besoin d'aller à la salle de bains* alors que son seul et unique souhait était de s'éloigner enfin de Jordan, et Jordan eut l'impression que Jesse venait de lui arracher le cœur et était en train d'y planter les dents.

« Est-ce que t'as besoin d'aller aux toilettes? » demanda-t-elle.

« Euh...non », répondit Jesse, se demandant si Jordan insinuait par là qu'elle devait aller à la salle de bains, comme parfois, se dit-il, les gens posent une question seulement pour camoufler ce qu'ils veulent/ont besoin de faire, comme lorsque qu'un *Tu vas manger le reste de ton sandwich?* signifie en réalité *J'ai envie de manger le reste de ton sandwich*, alors Jesse soupçonna que Jordan avait probablement besoin d'utiliser la salle de bains.

« Et toi, t'as besoin d'aller aux toilettes? »

« Euh, hein? Euh, non », dit Jordan, un peu perplexe, et elle se demanda *Est-ce que j'étais en train de tenir mes parties sans m'en rendre compte? Peut-être que mes jambes sont légèrement tournées vers l'intérieur au niveau du genou? Est-ce que je sens l'urine?* et Jordan dut se retenir pour ne pas renifler ses aisselles en quête d'une odeur d'ammoniacque, mais elle pouvait voir, du coin de l'œil, pendant qu'elle fixait le front de Jesse, que lui la regardait, et donc elle n'en fit rien, et Jordan se dit qu'il était probablement temps que l'un d'entre eux redémarre la conversation.

Jesse et Jordan se tenaient toujours de part et d'autre d'une table à café qui leur arrivait à peu près à la hauteur des genoux, dévisageant bêtement le front ou les yeux de l'autre, plissant les yeux à l'occasion pour tenter de mieux se lire l'un l'autre, et, parce qu'ils avaient tous deux pris part à cette inquisition du regard, leur conversation s'était un peu calmée, ce qui contribuait à donner l'impression, du moins aux yeux d'un observateur extérieur, que Jesse et Jordan s'apprêtaient, par exemple, à sortir d'un geste vif des revolvers de leur étui.

Jesse, ressentant douloureusement le poids de chaque moment de silence, se tenait là bêtement, et il lui apparut que Jordan ne cessait d'ouvrir la bouche comme pour dire quelque chose mais s'interrompait chaque fois, et Jesse se dit que cette inaptitude à formuler ses mots indiquait probablement que Jordan avait l'intention de lui annoncer quelque chose de pénible, du genre *Je crois qu'on devrait se mêler aux autres, puisque pour le moment tu monopolises mon temps et tu m'empêches d'apprendre à connaître tous ces autres gens qui, tous autant qu'ils sont, et chacun à sa manière, ont l'air plus intéressants que toi*, et Jordan se dit que la contemplation silencieuse où semblait plongé Jesse devait être sa façon à lui, délicate, de tenter de mettre fin à la conversation, et elle ne put s'empêcher de demander :

« Il y a quelque chose que tu voulais dire? »

Jesse se demanda encore une fois si Jordan projetait ainsi son propre désir de dire quelque chose en lui demandant à *lui* s'il voulait parler, mais Jesse se rappela qu'il avait déjà répété après elle sa question sur la salle de bains et qu'il ne pouvait pas de nouveau répéter la question qu'elle venait de poser, quoique c'était tentant.

« Pas vraiment...Beau party, hein? » dit Jesse, songeant immédiatement que Jordan pourrait aisément mal interpréter ce commentaire, non à cause d'un défaut dans la manière dont elle-même filtrait, ou moulait, l'information (système sophistiqué en périphérie duquel des commentaires bovins comme celui qu'il venait d'émettre se dissolvaient simplement en gouttelettes de pures *intentions*); Jesse savait que Jordan savait qu'il n'était pas réellement en train de parler de la soirée même s'il parlait de la soirée, alors elle en viendrait inévitablement à la conclusion que Jesse était a) en train de la draguer grossièrement, ou b) l'individu le plus pathétique et le plus socialement inapte avec lequel elle ait jamais engagé de conversation au cours d'une soirée.

« Oui. J'ai trouvé ça vraiment cool de recevoir l'invitation. L'hôte ne me connaît pas si bien que ça, en plus. »

« Non, moi non plus », fit Jesse avec un petit rire, et Jordan fut heureuse que Jesse, lui non plus, ne connaisse pas très bien Sid, parce qu'elle le trouvait plutôt rongeur, c'est-à-dire, fuyant et peu sincère, et Jesse pensait de lui à peu près la même chose, et Jesse et Jordan avait décidé de venir à la soirée parce qu'ils étaient tous deux, individuellement et respectivement, plutôt seuls au fond, malgré que leurs mères respectives leur eussent dit, à chacun, qu'ils étaient des gens incroyablement uniques et absolument adorables, et que Jesse comme Jordan, au plus profond de son cœur, souhaitait plus que tout croire que sa mère était capable d'un jugement sûr.

Jesse se sentit soudainement très près de Jordan puisque ni l'un ni l'autre ne connaissaient bien Sid, surtout que dans son propre cas il ne connaissait à peu près personne (ce qui, à son insu, était vrai aussi de Jordan), et que la conversation qu'ils entretenaient, pour être bien franc, était la plus engageante et la plus excitante que Jesse eut partagée depuis des lustres. Jordan songea que Jesse était le genre de personne qu'elle aimerait vraiment apprendre à connaître, il avait l'air d'être si parfaitement *lui-même*, et Jordan était divisée entre un désir haletant pour Jesse et le désir plus diffus d'être *comme* Jesse, dans toute sa lui-mêmitude. Jordan se dit que Jesse devait entretenir infiniment plus de conversations avec le sexe opposé qu'elle, parce qu'il était tellement *posé*, c'est-à-dire tellement à l'aise et tellement lui-même, tandis que de son côté à elle des sentiments qui échappaient à la moindre description ne cessaient de parcourir son sang et ses os, si bien qu'ils semblaient vouloir faire éclater la surface même de sa peau.

Jordan, saisie du désir urgent de se redonner contenance, au sens propre comme au figuré, avait besoin d'être seule à la salle de bains un moment, là où elle serait à même de reprendre contenance au sens figuré, en domptant et en rassemblant ses énergies éparses pour les orienter toutes dans le même but afin d'être capable de, enfin, wow, Jesse, ce qu'elle sentait n'avoir pas encore été en mesure de faire, ayant été jusque-là à la fois partout et nulle part, ainsi que mener à bien sa reprise de contenance au sens littéral, à savoir accentuer les traits les plus désirables de son visage avec quelques retouches de maquillage ici et/ou là (traits désirables que Jordan, songeait Jesse, possédait à foison).

« Excuse-moi », dit Jordan. « Il faut que j'aille au petit coin. »

« Bien sûr. Vas-y », répondit Jesse.

Jordan se rendit donc aux toilettes, et Jesse se demanda ce qui avait bien pu lui passer par la tête lorsqu'il avait répondu « Vas-y », comme pour laisser entendre que Jordan avait besoin de sa

permission expresse pour aller à la salle de bains, et Jesse trouva que ce qu'il avait dit était profondément stupide, alors il se servit un verre et se laissa tomber sur le coussin en coin du canapé, s'enfonçant/mijotant dans sa propre stupidité et sa propre inaptitude. Entretemps, devant le miroir, Jordan accentuait d'un mouvement de pinceau expert ses pommettes hautes et courbait ses beaux longs cils qui faisaient beaucoup d'envieuses en pensant à cette phrase atroce qu'elle avait employée, le « petit coin », et s'imagina que Jesse aurait probablement fui la soirée au moment où elle émergerait de la salle de bains, et songea que le fait de s'être retirée pile lorsque tout était si palpitant/naturel/parfait était un symptôme manifeste de son éparpillement mental. Elle avait l'impression de gâcher systématiquement ce genre de moments, comme si, lorsqu'elle savait qu'il n'y avait qu'une chose à dire ou à faire pour créer un *moment* dans sa vie, c'est à dire le vivre de tout son être, et tout en sachant pleinement ce qui devrait être accompli dans une situation donnée pour créer l'un de ces *moments*, comme dans un livre, disons, Jordan finissait tout de même, immanquablement, par dire ou par faire exactement ce qu'il ne fallait pas.

Jesse gardait anxieusement un œil sur le couloir au bout duquel Jordan avait disparu, de manière peut-être permanente, puisqu'il y avait peut-être là une fenêtre par laquelle Jordan, avec son corps tout mince, s'était précipitée pour ne plus jamais avoir à croiser son pitoyable regard. Jordan se déplaça dans le couloir avec l'impression de se mouvoir sur la pointe des pieds, s'immobilisa juste avant de voir la table à café qui lui arrivait à peu près aux genoux dans le salon afin de pouvoir vraiment se composer avant de reprendre avec Jesse, espérait-elle leur sublime/parfaite conversation, souhaitant aussi ardemment qu'il se tienne encore debout, seul, là où elle l'avait laissé.

Tournant le coin, Jordan ne vit pas Jesse debout, et son cœur explosa, non, *implosa*, réduit à une fraction de sa taille, comme si elle avait vu un chien se faire écraser par un pickup ou un homme maigre traîner un corpulent dans un pousse-pousse à travers des rues trop étroites. Quelques instants plus tard, ou quelques années, pensa Jordan, elle aperçut Jesse assis seul sur un coin du sofa, et à ce moment-là son cœur, qui avait implosé, explosa de nouveau pour atteindre une taille qui, semblait-il, était encore légèrement supérieure à ce qu'elle était avant que Jordan se pointe à cette soirée et discute avec Jesse pour la toute première fois.

Jesse vit Jordan s'approcher au moment même où Jordan vit Jesse assis, et l'engorgement de leurs cœurs était parfaitement tangible, *palpable*, aux yeux de n'importe qui dans leur périphérie. Jordan se demanda pourquoi Jesse s'était assis (peut-être pour éviter qu'elle le voie lorsqu'elle

reviendrait) et ne voulait pas aller s'asseoir immédiatement près de lui, bien qu'il se serait agi d'un geste chargé de suggestivité et d'audace. Jesse vit Jordan décrire une sorte de cercle, un peu comme, se dit-il, un aimant chargé négativement réagirait à un autre aimant chargé négativement, alors qu'en fait, comme n'importe qui d'autre aurait pu le remarquer, son geste était plus près de celui du papillon de nuit attiré par la flamme, ou de l'araignée tournant autour d'une proie engluée dans sa toile; il était évident aux yeux de n'importe qui que Jordan finirait par l'atteindre, mais pas aux yeux de Jesse.

Jordan s'approcha avec nonchalance (avec maladresse, selon elle), et s'assit sur le coussin au coin opposé du canapé, laissant entre eux le coussin du milieu vide et regardant droit devant elle, c'est à dire pas en direction de Jesse. Jesse lui jeta un regard, et sentit que Jordan, ayant laissé inoccupé le coussin du milieu, ne souhaitait plus entretenir de conversation avec lui mais s'était assise là soit par défaut, puisqu'il s'agissait de l'un des seuls sièges libres, soit par respect, reconnaissant ainsi le fait qu'ils avaient *jadis* entretenu une conversation et signalant par là qu'elle connaissait Jesse même si elle n'avait plus, à ce moment-là, envie de lui parler.

*Pourquoi il ne dit rien?* se demanda Jordan, se sentant parfaitement idiote de s'être remaquillée et d'avoir repris contenance dans la salle de bains uniquement pour Jesse. *Il me trouve dégueulasse*, songea-t-elle, et elle resta là, trop triste pour soulever ses membres et donc beaucoup trop pour se tenir à l'accoudoir et se lever et partir, alors elle resta là assise pendant un temps qui parut à Jordan plus long que l'entièreté de sa vie d'avant qu'elle ne s'assoie sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle entende la voix de Jesse :

« Hey. » C'était vraiment mais vraiment une voix de caramel.

« Oh...hey », dit Jordan avec chaleur, avec suffisamment de chaleur, espérait-elle.

Jesse et Jordan reprirent donc leur conversation palpitante/magnifique/parfaite, et le groupe de plus en plus restreint de fêtards ne leur prêtait aucune attention, mais Jesse et Jordan étaient de plus en plus conscients du fait qu'ils devraient bientôt partir, mais aucun d'entre eux n'osa bouger le moindre muscle, mis à part le minimum requis pour faire bouger leur bouche, pour cligner des yeux, pour sourire. *Il faudra que ça se termine*, se dit sombrement Jordan, et Jesse, qui ressentait un peu plus le passage inexorable du temps chaque fois que quelqu'un quittait la soirée, songea tristement *Ça ne pourra pas durer toujours*.

« Eh bien... », dit Jesse, puisqu'il s'agissait désormais d'une soirée trop intime pour que Jesse soit à l'aise de s'y trouver encore, puisqu'il n'aimait ni même ne connaissait particulièrement leur hôte.

« J'imagine qu'on devrait y aller », dit Jordan, souhaitant au même moment avoir pu simplement dire *Ne partons jamais; on n'aura qu'à ignorer notre hôte-fouine et à vivre ici*.

Jesse et Jordan prirent leur manteau sur le grand portemanteau raide, souhaitèrent la bonne nuit à Sid, chacun promettant de l'appeler et chacun sans le penser vraiment, puis ils marchèrent dans la nuit fraîche jusqu'au trottoir et se tinrent là, en silence, observant la lune et les étoiles, faisant tous deux semblant d'être trop absorbés pour héler l'un des taxis vides qui passaient dans la rue, se disant tous les deux que c'était maintenant, ça tirait à sa fin.

« Laisse-moi te trouver un taxi », dit Jesse.

Jesse se dit qu'il serait chevaleresque de sa part de héler un taxi pour Jordan, et il s'avança d'un pas dans la rue, tendit la main qu'il utilisait pour héler, et héla un taxi libre. Le taxi s'approcha, et Jesse et Jordan se fixèrent avec désir, incapables de reconnaître le désir sur le visage de l'autre, et ils se tinrent timidement la main en se faisant face, la main droite de Jesse avec la gauche de Jordan et la droite de Jordan avec la gauche de Jesse, liées comme des aimants polarisés de façon opposée, puis Jesse se pencha, n'en revenant pas de n'être même pas parvenu à étouffer son impulsion, et il déposa un baiser sur la joue de Jordan.

« Bonne nuit », dit Jesse.

« J'ai été vraiment heureuse de te rencontrer », dit Jordan, montant dans le taxi, s'en allant vivre à jamais dans un monde magnifique et harmonieux auquel Jesse n'aurait jamais accès.

« Moi aussi », dit Jesse, lançant ses mots par l'entrebâillement de la porte du taxi juste avant qu'elle ne se referme, et Jesse regarda le taxi s'éloigner dans la nuit avant d'entamer la marche qui le mènerait chez lui.

Jesse se rendit chez lui en assez peu de temps et se glissa dans son lit, maudissant son incapacité, sa maladresse, sa réserve. Jesse revit dans sa tête le diaporama de ses gaffes : chaque moment d'inaptitude sociale, d'impotence et d'incompétence, jusqu'à ce que ses souvenirs fassent rejaillir dans son esprit le visage parfait de Jordan, qui éclipsa tout le reste. Jordan entretemps était arrivée chez elle et se versa un verre d'eau avant de se mettre au lit, pensant à Jesse. *Je lui ai même pas demandé son numéro de téléphone, ni son nom de famille*, pensa Jordan, se reprochant sa bêtise et sa malheureuse timidité.

Jordan allongée en silence pense à Jesse, à quel point il est lui-même et beau et sincère, et chacun d'entre eux, inconscient maintenant et pour toujours de ce que l'autre fait/pense, se caresse en pensant à l'autre, et leurs mains œuvrent, leurs mollets se crispent, leurs orteils se pointent, leur peau brûle, leur cœur résonne.

## **2.8 - Les poissons volants**

Ian Ferrier

Alors on dit que le blues est le chant de la persécution et du deuil, qu'il traduit l'expérience d'être Noir et impuissant en Amérique.

Et tout ça est absolument vrai, alors je me demande pourquoi je me sens aussi interpellé par le blues. Je suis un homme blanc, et pendant mon enfance j'avais droit à autant de sandwiches que je voulais.

Impossible, en plus, de dire de moi que je suis particulièrement sensible. Je laisse ce titre à des gens plus qualifiés, comme la cousine de ma femme, Alannah, qui vient tout juste de tirer à bout portant sur son quatrième mari. Je précise, elle n'a pas tiré sur les quatre; il s'avère que c'est seulement sur le dernier, Leon, qu'elle a fait feu.

Elle lui a dit, « Tu ne m'aimes plus! », et il a commis l'erreur de ne pas lever les yeux du match de baseball ou de peu importe ce qu'il était en train de regarder; une minute plus tard elle avait tiré depuis derrière le Lazy Boy, et la balle s'était logée profondément dans l'arrière-train de Leon.

On pourrait avancer qu'il s'agit d'une blessure comique, et, si on compare à toutes les autres parties du corps où il est possible de recevoir une balle, ça l'est peut-être. Mais quand Leon s'est levé, blessé et sanglant, il n'a pas vu le côté humoristique de la situation. Elle, elle n'avait pas l'air coupable, pas le moins du monde, et il a souvent affirmé par la suite être convaincu que la seule raison pour laquelle elle n'a pas tiré de nouveau, c'est qu'il saignait abondamment sur son beau tapis.

À la défense d'Alannah, elle ne se préoccupait pas uniquement du tapis, et en voyant qu'il était impossible d'étancher le flot de sang elle s'est même mise à paniquer, suppliant l'opérateur du 9-1-1 de dépêcher une ambulance. C'est l'opérateur qui a eu l'idée d'ajouter à cette commande un supplément de deux ou trois voitures de police, même si, comme elle le raconte à qui veut l'entendre, tout ça n'était finalement qu'un bête accident.

Tandis que les deux ambulanciers tentaient de faire descendre l'énorme carcasse de Leon du deuxième étage sans faire éclater son postérieur troué sur les marches, il remplissait la cage d'escaliers de ses cris.

« Faut la faire enfermer c't'une esti de folle dangereuse oh mon dieu elle m'a tiré dessus! Je vais mourir! Quittez-la pas des yeux! »

Ce n'est pas vraiment ce qu'il voulait dire, évidemment.

Enfin, il le pensait un peu. À ce moment-là, s'entend. Mais, peu importe à quel point il avait été choqué, outré, il finit par comprendre qu'elle lui avait tiré dessus par amour. Mais il voulut malgré tout lui signifier, sans la moindre ambiguïté, qu'il ne tolérerait plus jamais de manifestation sentimentale impliquant une arme à feu.

Parce qu'au moment des faits, loin de ressentir la moindre contrition, Alannah n'en finissait plus de se sentir accomplie. Tellement de versions différentes de son histoire s'offraient à elle. Devait-elle s'en vouloir à mort d'avoir tiré et quasiment tué l'homme qu'elle aime, en train de saigner à blanc à l'Hôpital général? Ou devait-elle plutôt se sentir frustrée qu'il se soit montré à ce point insensible à ses émotions qu'elle en ait atteint un sommet de désespoir et de douleur suffisant pour lui tirer dessus, probablement dans son intérêt à lui?

Moi, je n'ai jamais vécu de manque d'amour assez profond pour avoir envie de tirer sur la personne que j'aime. Je suppose qu'aux yeux de plusieurs ça m'enlève toute sensibilité artistique. « Tu n'es simplement pas un artiste », disent-ils. « Tu ne *ressens* pas les choses assez profondément. » Je signale qu'à cette époque Alannah, la cousine de ma femme, semblait *ressentir* les choses pour trois, sans que cela ne fasse d'elle une sorte de Michel-Ange.

Mais je *ressens* le blues, ça ne fait aucun doute. Parce que voici l'amalgame dont on parle ici, et il est particulièrement efficace en ce qu'il satisfait en nous trois formes de désirs très différents : le désir d'originalité, le besoin de contrôle, et l'envie de libération émotionnelle.

Le besoin de contrôle tend à nous apporter un grand réconfort. Tout simplement parce qu'il nous fait sentir que

- dans cet univers incompréhensiblement vaste, au sein duquel des électrons sont arrachés de leurs étoiles à neutrons qui sont alors condensées en un magma de matière si dense qu'une seule cuillerée à thé en aurait le même poids que la Terre;
- en ce lieu où je serais incapable de définir précisément pourquoi je suis né ou quand je mourrai;
- dans ce panorama apparemment aléatoire de violence et d'oppression;
- malgré mon incapacité totale à prévoir ou à contrôler quoi que ce soit, même ma propre humeur;

il subsiste au moins une certitude, et c'est que quelque part dans le blues de Muddy Waters il atteindra ce cinquième accord en sol et me ramènera exactement là où je dois être.

Je ne sais pas tout à fait comment, mais je sais qu'il y arrivera. En cela je suis bercé par la conviction qu'il s'échappera de l'accord principal des clés dans lesquelles il joue d'habitude, pour mieux y retourner.

C'est quelque chose de particulièrement puissant; il vous suffira de demander à n'importe lequel de mes enfants. Mon plus vieux, Michael, a deux ans et demi maintenant, et l'univers pour lui peut être très imprévisible. L'expérience parfois se déforme complètement, et il ne sait plus s'il dort où s'il est éveillé, ni où se trouvent ses parents, ni ce qui se passe ou pourquoi. Ce sont toutes des choses terrifiantes, surtout lorsqu'on y ajoute les humeurs imprévisibles de ses parents (enfin, de son père surtout) : tout est mis en place pour que le prévisible paraisse le plus désirable des états.

Pour parer à ces offensives répétées de l'imprévu, nous accomplissons certains gestes avec un sens de l'ordre, du rituel. Par exemple, depuis que sa sœur est née, c'est moi qui le mets au lit; invariablement, il embrasse sa mère, puis je le porte dans le couloir pour m'arrêter au seuil de la porte de sa chambre, où le mobile en bois de poissons tropicaux multicolores tourne doucement, et du front nous donnons des coups aux poissons jusqu'à ce qu'ils virevoltent follement dans tous les sens, et pour nous dire au revoir nous tournons nos fronts l'un vers l'autre comme si c'est l'autre que nous allons heurter, et nous nous immobilisons lorsque nos fronts se touchent tout juste, sa tempe droite contre ma gauche alors que je l'emmène près de la fenêtre.

Une fois à la fenêtre nous souhaitons la bonne nuit aux oiseaux invisibles qui habitent la ruelle, qui dorment cachés derrière les briques érodées, sur les balcons ou sous les éclats disparates des toitures. Lorsque la nuit est claire nous souhaitons aussi la bonne nuit à l'immense projecteur de la Place Ville Marie. Et aussi au toit illuminé et scintillant de la Place de la Cathédrale, juste à côté.

Ce sont des certitudes que nous possédons tous les deux et qui nous bercent aussi sûrement que le fait un bon morceau de blues. Tout comme ce sens du rituel est toujours vivant, les chansons de blues sont capables d'intenses transformations d'une occasion à l'autre, voire d'un couplet au suivant.

Le blues n'est pas simplement né du vide...

C'est vrai aussi de nos gestes. Vous pourriez vous demander, « Pourquoi ces gens donnent-ils des coups de front aux poissons? » La réponse est, bien sûr, qu'au commencement nous ne leur donnions pas de coups.

Nous avons commencé par dire bonne nuit aux oiseaux absents, et une nuit Michael a simplement ajouté le rituel des poissons.

C'est lui qui, le premier, a remué les poissons de la main une fois alors que nous passions près d'eux. Et il trouva que cela était bon, ce qui fait qu'il remua les poissons ensuite plusieurs, plusieurs nuits.

Plus tard, prenant conscience du pouvoir qu'il avait sur les poissons, il devint plus violent envers eux et privilégia dès lors une baffe désordonnée qui les envoyait promener si haut qu'elle entortillait irréparablement leurs ficelles de nylon.

À tel point d'ailleurs que je me surpris à me dire qu'il ne devrait pas cogner les poissons avec une telle vigueur. Mais il est vrai qu'après avoir, un jour, anéanti un poisson d'un coup puissant, il est difficile de s'en tenir à des tapotements plus dociles sans éprouver un vif sentiment de manque.

Et c'est dans ce contexte que Michael en est arrivé à la brillante alternative de taper les poissons du front, ce qui lui procure toute l'ivresse de voir les poissons s'agiter à quelques centimètres de son visage tout en diminuant grandement le risque d'entremêler leurs ficelles.

Et moi, bien sûr, en un étrange renversement de l'apprentissage de l'enfant observant ses aînés, je l'imité, et maintenant moi aussi je donne des coups aux poissons.

Récemment d'autres aspects du monde se sont mis à changer. Par exemple, par ces nuits où la lune est visible depuis notre fenêtre, nous l'incluons dans notre salutation à l'univers; nous commentons sa taille et sa forme et la relation qu'elle entretient avec les nuages dans le vaste ciel.

Il n'y a qu'un croissant de lune ce soir. Elle n'est pas de toutes les représentations, mais lorsqu'elle fait apparition, elle a tendance à voler la vedette. C'est comme la complainte lancinante de Little Walter, dans les premiers morceaux de Muddy Waters, ce chant tordu, sauvage, trop humain, duquel il est presque impossible de détourner son attention une fois qu'on l'a remarqué.

Little Walter ne rivalise pas vraiment avec l'orchestre, et il n'a même jamais atteint de grands sommets pendant sa collaboration avec Muddy, mais une fois qu'on l'a entendu jouer, le reste du morceau, qui pourtant semblait adéquat et même beau avant que n'arrive la harpe, ne peut plus se poursuivre seul, et doit se conclure le plus rapidement possible.

Mon existence, elle aussi, était parfaitement adéquate avant que Michael et sa sœur ne viennent au monde. Mais je dois avouer que jamais auparavant l'idée ne me serait venue de donner des

coups aux poissons avec mon front. Et il paraît maintenant difficile de croire que le peu que j'avais avant me semblait suffisant pour que je l'appelle ma vie.

## **2.9 - Chez l'arabe**

Mireille Silcoff

Le dispatcher de chez Atlas répondait toujours exactement de la même façon, comme si je n'appelais pas deux fois par semaine, la même voix, la même adresse, pour demander exactement la même chose :

« J'aurais besoin d'une voiture avec la meilleure suspension, la plus neuve. J'ai subi une blessure très sérieuse à la tête. »

« Une voiture avec une bonne suspension. Dix minutes. Merci. »

C'était de la politesse, en un sens. Les chauffeurs d'Atlas, eux, faisaient moins de façons. Ils me connaissaient tous de vue, d'avant. J'étais la femme qui portait de longs foulards et avait toujours les cheveux encore humides, la journaliste qui portait des talons, qui téléphonait presque chaque soir d'un cul-de-sac de l'ouest, une rue de Montréal si petite que les chauffeurs non-initiés débattaient fréquemment de son existence avec le dispatcher. Je me rendais toujours en direction du centre-ville, où j'allais le plus souvent rejoindre Antoine pour un souper ou un lancement. La voiture d'Atlas klaxonnait toujours une fois arrivée exactement devant la maison, dont la devanture contrastait avec les autres petites demeures rangées de l'avenue Bourgeois; brique blanche avec des volets noirs, géraniums écarlates dans des boîtes aux fenêtres pendant l'été, remplacés par des conifères miniatures l'hiver; une sorte de dandysme édouardien en faisait une maison que l'on tendait à remarquer.

J'en sortais avec des écouteurs aux oreilles, indiquais rapidement la destination au chauffeur, et espérais en silence que tout se passe bien. Lorsque ça se passait bien, ça se passait à merveille; le taxi filait vers l'est en traversant le mont Royal, le grand lustre du ciel tout au-dessus avec, en-dessous, la ville de velours et ses gratte-ciel en applique. Parfois la ville et la musique et la boule disco argentée de la lune se superposaient en un crescendo si exaltant que j'avais l'impression de vivre dans l'une des publicités les plus hauts de gamme d'Antoine, et c'est là (habituellement sur le chemin de la Côte-des-Neiges) que ça se produisait, si ça devait se produire : « Maudits nids-de-poule! C'est quoi cette ville! » Je ne disais rien et espérais que le chauffeur, confiné au microcosme colérique de son siège avant, s'en sortirait tout seul. Parfois mon silence se retournait contre moi et il finissait par faire jouer sa propre musique, comme de l'acide qui aurait giclé sur la pellicule de mon film intérieur. C'était toujours de la musique arabe. Je présumais que tous les chauffeurs de chez Atlas étaient libanais. Je présumais que tous les Arabes de Montréal étaient libanais.

Ils n'ont plus entendu parler de moi pendant toute une année; puis, l'hiver dernier, je leur suis revenue. Toujours à dix heures, les lundis et les jeudis, portant un manteau de toile vert élimé avec un col en velours côtelé et un capuchon de taille appréciable, un manteau qui me descendait jusqu'aux genoux, qui me servait pendant les fins de semaine à la campagne lorsque je me portais bien et qui, désormais, me donnait l'impression d'être une écolière obligée de porter des vêtements munis de boutons-pression et de voyager en bus scolaire. J'utilisais une canne à trépied pour me déplacer et amenais toujours avec moi un coussin à l'effigie de l'ourson Paddington, un objet oublié chez nous par l'enfant d'un ami et qui possédait la taille et la densité parfaites pour subvenir à mes nouveaux besoins automoteurs. Je me couchais sur le ventre sur le siège arrière, le nez enfoui dans le bedon tendu de Paddington. « J'ai subi une blessure neurologique très sérieuse, expliquais-je (à ce stade, la voix étouffée, j'employais toujours *neurologique*, le terme le plus menaçant de mon répertoire), alors s'il vous plaît, faites très attention aux nids-de-poule ».

La ville se transformait dès lors en champ de mines, même pour le plus serein des chauffeurs. Les paquets de nerfs abandonnaient après un seul parcours. Au bout d'un certain temps, ce fut le même qui se présenta à chaque fois. Je jetai un coup d'œil à la pièce d'identité plastifiée exposée dans l'espace feutré entre les fenêtres latérales de la voiture : Mohammed Zandi. « C'est quoi, votre blessure? » demanda Mohammed, et je répondis, « Une sorte d'entorse cervicale », un mensonge beaucoup plus simple que de lui expliquer que la peau autour de ma colonne vertébrale avait soudainement décidé de se transformer en fromage suisse, que mes multiples opérations n'avaient servi qu'à en faire grossir les trous, que mon liquide rachidien s'échapperait jusqu'à épuisement des stocks, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre coussin autour de mon cerveau, jusqu'à ce que mon cerveau mou cogne contre les parois trop dures de ma boîte crânienne sans le moindre amortisseur. Chaque balade en voiture semblait un prélude à l'anévrisme.

Mohammed me conduisait jusque chez un acupuncteur chinois qui tentait de préserver des gouttelettes de mon liquide rachidien à l'aide de toutes petites aiguilles d'argent. Mohammed conduisait une grosse Mercedes blanche aux sièges en cuir marron, une voiture de sportif. Il avait aussi élaboré une méthode. Il descendait l'avenue Bourgeois en gardant le côté gauche de la route, évitant adroitement ce qu'il appelait les « montagnes russes » du côté droit; ensuite, il s'engageait sur l'avenue des Frères, feux clignotants plein phare, roulant à dix kilomètres heure, tout à fait imperméable à la symphonie de klaxons anti-mohammediens qui retentissait dans la

rue. « On s'en fout! » clamait-il, hochant la tête et saluant les klaxonneurs avec allégresse. La rue nous menait bientôt à l'avenue Girodet, une rue que la Ville avait tout récemment repavée et que nous pouvions emprunter tout du long, aussi lisse qu'une promenade en tapis volant, une artère du paradis.

Au bout de quelques semaines, Mohammed se mit à demander par quel moyen je rentrais chez moi. « Je peux vous attendre », disait-il, désignant de la main la clinique de l'acupuncteur. « Même une heure, je peux attendre. Pas de problème. »

Mais c'était ma mère qui se chargeait du chemin du retour. Ainsi, deux fois par semaine, je devais subir la torture de sa Hyundai Sonata 1990, à peu près aussi coussinée qu'un piège à ours moyenâgeux, au volant de laquelle ma très nerveuse mère ne pouvait s'empêcher d'expectorer des jurons hébreux chaque fois que nous faisons la rencontre d'une entaille dans l'asphalte. « Pardon, pardon, *mamaleh*, j'y peux rien! », beuglait-elle, ayant le réflexe d'accélérer au lieu de ralentir. Même le marbre noir de l'avenue Girodet semblait déchiqueté par le tacot métallique de ma mère, avec son intérieur de plastique rigide et son filigrane de rouille émoussée et son pare-choc orné d'autocollants de Tel Aviv et son parfum de culpabilité, si dense que je le sentais peser contre mes paupières.

Ma mère résolut de prendre sa retraite juste après mes dernières chirurgies. Elle avait été le genre d'agente de voyage capable de mener un passager de l'aéroport Dorval au Ben Gurion International via Varsovie via Francfort via Charles de Gaulle pour moins cher que n'importe quel site Internet. Elle a pris sa retraite pour s'occuper de moi. Je lui avais pourtant dit de ne pas le faire. Avec son agence de publicité, Antoine était en train de tourner une nouvelle série de pubs de bière, et celles-là payaient grassement; de plus, l'époque où je travaillais comme rédactrice m'avait permis d'accumuler assez d'argent pour pouvoir me débrouiller. La femme de ménage qui venait une fois par semaine, Mathilde, avait accepté de passer tous les jours : elle préparait mon dîner, changeait mes pansements, et faisait le souper lorsqu'Antoine rentrait à la maison. Tout était prévu. J'avais choisi de ne pas avoir d'infirmière. Et, surtout, j'avais choisi de ne pas avoir ma mère, spécialiste en expressions suraigües de douloureuse empathie, pour infirmière. Pas besoin de miroir, merci beaucoup.

Je dis à Mohammed qu'il serait formidable qu'il me reconduise sur le chemin du retour. Lorsque je fis part à ma mère de cet arrangement, elle répondit « Oooooo-kaayyyy », de cette voix chantante qui signalait qu'elle allait pleurer juste après avoir raccroché pour ensuite téléphoner à sa sœur à Haïfa, histoire de se plaindre qu'elle avait après tout pris sa retraite pour moi, et que j'étais si distante, et lui raconter comment elle s'était imaginée que nous pourrions regarder la télé ensemble bien installées dans le lit, et, *aië!*, qu'elle avait à présent la pire des migraines parce que je n'avais aucune idée, moi, de ce que c'était que d'avoir une fille si malade, de la douleur que cela pouvait lui causer. Et que si j'en avais la moindre idée, je serais plus aimable.

Mohammed adorait la façade de la maison de l'avenue Bourgeois. Il la commentait souvent en me déposant : la brique d'un blanc immaculé, les petits conifères dans les boîtes suspendues aux fenêtres. « Mais c'est les rideaux que je préfère, de tout », avait-il dit. « C'est bien pour nous, les chauffeurs de taxi, on peut les regarder pendant qu'on attend ». J'étais contente qu'il les ait remarqués, les stores de notre salon.

Il y avait trois fenêtres ornées de vitraux, que pendant un temps nous avions laissées dénudées. Le salon présentait un décor assez éclectique choisi par Antoine et moi et nous aimions le montrer, même aux passants. Tout a commencé lorsqu'Antoine avait déniché une collection d'affiches de galeries d'art que sa mère avait rassemblée, lorsqu'elle était adolescente; Matisse, Picabia, Calder, une sorte de coffre aux trésors; nous les avons toutes fait encadrer de laqué rouge brillant. Vint ensuite un divan du dix-huitième couvert de velours rouge cerise, si large que l'antiquaire le décréta « idéal pour un harem ». L'un des murs était entièrement recouvert d'étagères pleines de livres, et une échelle de pompier victorienne en laiton brillant servait à atteindre les plus hautes. C'était une pièce de rêve pour lecteurs avides, et ses multiples clins d'œil se poursuivaient jusqu'au cabinet de toilette, juste à côté, dont la tapisserie semblait un collage de gros titres de tabloïd relatant les scandales sulfureux de l'Angleterre des années 60 : *L'aspirant premier ministre pris la main dans le sac!*

J'avais trouvé cette tapisserie dans une minuscule boutique d'antiquités de la rue Notre-Dame. Elle était tenue par une dame frêle qui avait la peau la plus transparente que j'aie jamais vue et un goût extraordinaire en matière de papiers et de tissus vintages. Antoine, qui au début détestait la

tapisserie, avait fini par changer d'avis après un usage prolongé du cabinet de toilette. « Il y a de ces situations », lui avais-je dit, « où il n'est pas mauvais d'avoir quelque chose à regarder. »

« Ce que ça me dit, cette tapisserie, c'est que nos enfants vont être fuckés! » beuglait-il avec son gros accent en me pressant contre le sofa rouge, défaisant mes jeans, la bouche sur mon cou. Ce serait Béatrice pour une fille, Maxime pour un garçon, et après que nous eûmes emménagé sur Bourgeois, ils avaient le don de débarquer à l'improviste dans nos conversations; sans qu'on s'y attende, il y avait un bébé qui attendait là au beau milieu d'une phrase.

Le tissu pour les stores du salon provenait de la même boutique. La propriétaire se souvenait de moi. « C'est vous qui avez acheté la tapisserie anglaise sexy », m'avait-elle dit, se tapotant la tempe d'un doigt squelettique. « Je m'en souviens. Alors, aujourd'hui, c'est pour une chambre de bébé? » « Pas encore », avais-je répondu en souriant, pensant aux étourdissements qui avaient commencé à me prendre, aux maux de tête, au besoin pressant de faire des siestes l'après-midi. Ça n'était pas impossible. « J'aimerais quand même trouver quelque chose de chouette aujourd'hui », dis-je à la dame. « Quelque chose d'un peu rigolo. »

Elle me l'avait déniché sous une pile de rouleaux qui semblait plus lourde qu'elle. « Textile original du début du siècle », avait-elle annoncé, les boutons de manchette de son cardigan frémissant alors qu'elle déroulait le matériau poussiéreux sur sa table de coupe.

« Ce tissu devrait vous faire voir la ville d'un autre œil. » C'était une blague irrésistible; le textile était couvert d'un imprimé représentant la carte de Montréal. « The City of Montreal Corporation, 1890 », lut-elle sur un coin du morceau de tissu. « Regardez toutes les rues qui n'existaient pas encore. » Elle me suggéra alors de faire faire des stores romains, de ceux qui se replient en tirant une ficelle, plutôt que des rideaux. « Lorsqu'ils seront dépliés, dit-elle, vous verrez parfaitement le motif de la carte. »

En sortant de l'hôpital après ma dernière série d'opérations, je me suis demandée si mon commentaire sur les tapisseries n'avait pas finalement eu quelque chose de prémonitoire. *Il est de ces situations où il n'est pas mauvais d'avoir quelque chose à regarder.* Les infirmiers m'ont ramenée en chaise roulante depuis le bloc opératoire, des sarraus à la verticale poussant de la matière molle enrobée de couvertures et de morphine. Sur la rue jaune éclairée en grand par la lumière du jour, des piétons grandioses flânaient, jonglant avec leur cellulaire et leur café à emporter, talents qu'ils n'estimaient sans doute pas à leur juste valeur. Sur le trottoir, le personnel

médical rappelait à ma famille qu'il serait bon qu'on m'installe un lit ajustable à la maison « pour faciliter la prise des repas ». Ce lit électrique devrait être placé au rez-de-chaussée. Près d'une fenêtre, ce serait chouette. « Elle peut tenter de marcher pour se rendre aux toilettes », avait dit une infirmière. « Mais en général elle devra être allongé, pour le cerveau. Son taux de fluide sera plus élevé le matin et au plus bas le soir. »

On acheta mon Bed-o-Matik chez Nuits Magiques, et à la livraison Antoine fut saisi d'un rire franc devant l'hideux lit de grand-mère télécommandé. « Prochain achat, ça devrait être une de ces baignoires avec une porte », gloussa-t-il. C'était bien Antoine, ce genre d'humour. « Tu sais, comme celles qu'on voit dans tes émissions de Larry King. » Comme ça, d'un coup, des émissions gériatriques américaines qui ne passaient même plus à la télévision étaient soudainement devenues « miennes ». Mais Antoine n'était pas prêt à cela, moi transformée en limace muette et emmitouflée, mes nuits irradiées par la douleur, et son ancien mode de vie disparaissant en flashes devant ses yeux.

Il savait malgré tout exactement où mettre le lit. Il avait remonté les loquets des roues de bronze qui supportaient le divan cerise et l'avait remisé au fond du salon. Le livreur reçut la consigne d'installer le Bed-o-Matik le long du mur de façade, avec ses trois fenêtres et ses rideaux à l'effigie de Montréal qui donnaient sur Bourgeois. Le long radiateur rectangulaire sous les fenêtres me servit dès lors de table de chevet chauffante. Antoine y avait mis de beaux carnets de note tout frais au papier européen bien lisse, ainsi qu'une vieille édition de *Guerre et paix*, une brique orange en format livre de poche posée là comme une plaisanterie de longue date – *eh, c'est le moment ou jamais de lire Guerre et paix* – et une nouvelle taquinerie – *enfin, si t'es capable de le soulever*. « De beaux livres », avait expliqué Antoine, « pour éviter que ton cerveau ramollisse ».

J'étais incapable de digérer ne serait-ce qu'une page de texte; je gardais les rideaux fermés pour pouvoir les regarder, à la place. Je pouvais estimer, à travers eux, la position du soleil. Lorsque les rayons filtraient à travers le domaine Molson, réchauffant la partie ventrale de mon corset, Mathilde me servait mon dîner. Lorsqu'ils éclairaient l'angle de l'avenue des Pins et de la rue Saint-Denis, c'était l'heure d'une boisson chaude et d'un changement de pansements. Et lorsqu'ils dépassaient Papineau, tout à l'est de la ville, avec le ruban bleu du Saint-Laurent au sud, arrivaient les vagues rugissantes de l'intolérable douleur, la sensation indescriptible de mon

cerveau en train de se noyer, sans la moindre eau. La position allongée ne t'est plus d'aucun secours, prends tes pilules, ma petite, ne joue pas les martyrs.

J'adorais ma carte-fenêtre. Je m'étais liée d'amitié avec ses lignes anciennes, comme un enfant qui, fermant un œil après l'autre sous ses draps colorés, adopte les stalactites miniatures de son plafond de stuc ou les visages des nœuds de ses panneaux de bois. J'ai même demandé à Antoine, une fois, de tourner le Bed-o-Matik pour que j'aie une meilleure vue de la troisième fenêtre, là où le tissu du rideau présentait la veine épaisse et bleue du Saint-Laurent. « Alors t'as fini avec Bellefontaine? » m'avait-il demandé.

Je faisais face directement à Bellefontaine lorsque je reposais mon menton sur mon épaule, la tête tournée vers la première fenêtre. En 1890, date de la cartographie, cette immense superficie appartenait aux Sulpiciens. Une seule route, l'avenue des Frères, menait à la verte étendue des catholiques, depuis les forêts et les fermes jusqu'à l'Ouest. J'étais fasciné par cette destination singulière de l'avenue des Frères. Aucune autre rue n'y prenait racine; ni Girodet, ni Bourgeois. J'imaginai des pas lents, pieux, de sages files indiennes, des garçons de ferme et de robustes fils de bûcherons suivant le sentier. Chaque soir, lorsqu'Antoine m'amenait mes comprimés, alors que la douleur repliait déjà mes intérieurs sur eux-mêmes, je ne pouvais m'empêcher de demander, « Antoine, quand est-ce que je pourrai aller à Bellefontaine? »

La persistance de cette question surprenait Antoine. Bellefontaine n'avait rien d'une destination romantique; située à un pâté de maisons de chez nous, elle avait été l'objet de substantielles querelles civiques. En effet, les Sœurs Grises avait depuis longtemps élu domicile sur l'ancienne terre des Sulpiciens, et leur couvent suivait son lent déclin. Bellefontaine était un domaine assez vaste pour contenir sa propre forêt, ce qui représentait sans nul doute trop d'entretien pour les neuf sœurs encore actives; malgré tout, elles défendaient leur territoire avec une détermination farouche. Les sœurs refusaient d'en vendre la moindre parcelle à la ville ou à la commission scolaire désespérée, et elles en interdisaient l'accès. Une haute clôture de fer hérissée de pointes protégeait Bellefontaine, des kilomètres de flèches de fer dressées ponctués d'écriteaux « Propriété privée » peints à la main. La clôture se prolongeait jusqu'à la rue Bourgeois; il y avait là un trou, deux barres manquantes, comme pour inviter à l'intrusion.

Avant de tomber malade, j'aimais y promener l'énergique épagneul de ma mère lorsque le temps se réchauffait ou que l'article sur lequel je travaillais refusait de prendre forme. Le chien dessinait

des arabesques dans l'herbe haute, et je suivais des yeux le tracé des jardins où devaient s'élever des haies, quelque 150 ans plus tôt. Il reniflait les abords de la forêt tandis que j'observais, assise sous un cèdre, les murs de pierre de la maison mère, le vieux séminaire avec, à l'ouest, son grand hall qu'éclairaient des fenêtres palladiennes, et qui devait se languir de l'écho des pas. J'apercevais parfois une sœur, seule. Je lui souriais chaleureusement en lui faisant signe de la main. Une intruse coupable d'un tas de péchés capitaux ne se serait jamais montrée si amicale. *Je vous prie, partagez avec moi votre immense terre inhabitée.* La sœur m'accordait habituellement un sourire en retour, un bref sourire approbateur, à travers la vitre haute de deux mètres. *Toi, d'accord, mais ne va pas à en parler à tout le quartier.* Alors nous avions un accord.

Antoine, quand est-ce que je pourrai y aller? Les premières fois, il répondit : « Bientôt ». Ensuite, « Dans un an ». Puis, « Un jour ». Et tandis que le prolongement de l'automne se muait en hiver, je décidai qu'il valait mieux commencer à ouvrir les rideaux.

Mohammed comprenait mon besoin de stricte régularité. Peu importe la quantité de neige tombée, il n'était jamais en retard. Lorsqu'un nouveau nid-de-poule impossible à contourner faisait son apparition sur l'avenue des Frères, il m'en avertissait d'avance. Et lorsqu'il revenait me déposer chez moi, il attendait dans la voiture jusqu'à ce que j'aie atteint le vestibule et que je lui envoie la main par la fenêtre de la porte d'entrée. Il me faisait signe à son tour, et c'est seulement à ce moment-là qu'il repartait, exécutant un *U-turn* des plus gracieux pour sortir du cul-de-sac.

Un jour, vers la fin du mois de janvier, il ne retourna pas d'où il était venu mais continua tout droit; il m'apparut que ça n'était pas la première fois. Que faisait Mohammed à l'extrémité nord de la rue Bourgeois? Je me penchai paresseusement sur cette petite énigme. Il n'y avait pas grand-chose entre la fin de la rangée de maisons et les clôtures du couvent. Du côté est se trouvait un charmant bloc appartement avec un minuscule magasin à la devanture toute en fenêtres. Une famille du Moyen-Orient possédait ce magasin sans nom. Antoine, qui n'avait jamais été le roi du *politically correct*, surnommait l'endroit « Chez l'arabe ». Il trouvait ça très Euro. « À Paris, ils disent tous qu'ils vont Chez l'arabe, même si le magasin du quartier n'est pas réellement tenu par un Arabe », avait-il un jour expliqué à ma mère. « En tout cas, eux, ils ne sont certainement pas Juifs », avait-elle répondu avant d'ajouter qu'aucun Juif n'aurait été assez bête pour ouvrir un magasin au fond d'un cul-de-sac. « Après quarante ans au Québec », dit Antoine, la main en

porte-voix autour de sa bouche de p'tit vite, « ta mère a encore du sable dans ses souliers ». Ma mère se contenta d'acquiescer.

Il y avait un parc en face de Chez l'arabe, de l'autre côté de la rue. Je le voyais depuis ma fenêtre, un petit square avec quelques bancs, presque un prolongement de Bellefontaine hors de son enceinte. Je ne voyais jamais Mohammed y flâner, ni revenir à sa voiture avec des sacs de provisions. Pourtant, sa voiture finissait toujours par quitter la rue Bourgeois après une bonne demi-heure. J'en déduisis qu'il devait rendre visite à quelqu'un dans le bloc appartement. Peut-être une proche, quelqu'un de malade. Quelqu'un à qui il préparerait un thé à la menthe sucré, servi dans un petit verre avec une serviette de papier pliée en dessous.

Mohammed trouva très amusant que je me sois penchée sur ce mystère. Chez l'arabe s'était tout simplement, cet hiver-là, muni d'un comptoir à repas chaud. « Les meilleurs plats de toute la ville », avait-il dit. « C'est la femme qui prépare. Le préféré de tous les chauffeurs d'Atlas Taxi. » À midi, les propriétaires de l'endroit sortaient quelques chaises pliantes. « C'est la nourriture de chez nous », poursuivit Mohammed. « Du ragoût d'agneau, du poulet au céleri, du riz au safran... » L'épouse du proprio conservait parfois le relief croustillant du fond de la casserole de riz, exprès pour Mohammed. « Comme un biscuit de riz! » déclara-t-il, et je répliquai, me laissant gagner par son enthousiasme gastronomique, que tout ça avait l'air délicieux, et très peu semblable à la nourriture libanaise qu'offraient la plupart des comptoirs pour emporter, soit des pitas remplis de poulet effiloché et gras. »

Nous étions arrêtés au feu de circulation, et le rougeoiement diffus qui traversait les couches de buées et les échardes blanches du givre nous parvenaient d'un ciel bas, grimaçant. La météo était si traîtresse que Mathilde avait déniché un vieux bâton de ski mauve au sous-sol afin qu'il remplace temporairement ma canne à trépied. Le cuir de la voiture couina alors que Mohammed regardait par-dessus son épaule afin de mieux me voir. « C'est pas de la nourriture libanaise », dit-il, comprenant que je me trompais aussi quant à sa nationalité à lui. Il me regardait : moi sur le siège arrière, une petite fille avec son coussin-ourson et sa drôle de canne. « C'est perse. Les propriétaires sont des Persans. Comme tous les chauffeurs d'Atlas – tous arrivés au Canada dans les années 1980. Grosse immigration. »

Les quelques pas séparant la voiture de Mohammed de la clinique d'acupuncture avaient suffi à me couvrir de blanc. « Vous pleine neige », constata mon acupunctrice chinoise tandis qu'elle

m'aidait à retirer mes vêtements. Elle inséra les aiguilles, orienta une lampe chauffante sur mon ventre et quitta la pièce. Et la pièce devint aride. Des Persans, des Persans, songeais-je, avalant sèchement. Qui sont les Persans? Les ennemis des Juifs, dans l'histoire de Pourim. Le berceau de la culture du Moyen-Orient antique. Envahi par les Arabes. Quand? Sais pas. Où? Pas l'Irak – on aurait plus souvent entendu le mot « Persans » à la télé. Pas en Arabie Saoudite, ni en Syrie. Je me souvenais d'une voisine avec une poussette, le jour où nous avons acheté la maison. *Le magasin du coin est vraiment bien, familial* – la femme à la poussette disait que le magasin était tenu par un couple assez âgé – *ils ont des noix de cajous géantes, super bonnes* – leur fille avait été une journaliste connue – *ils ont aussi des pitas immenses, là, gros comme votre table!* – elle avait été mise en prison à l'âge de vingt-cinq ans – *ils l'ont accusée d'être une hérétique ou une ennemie de la nation, quelque chose comme ça* – elle était morte en prison d'avoir fait la grève de la faim – *atroce! Sa pauvre mère, imaginez un peu.* L'Iran. Mon dieu, quand étais-je devenue si dissipée? Bien sûr que c'était l'Iran.

Mes balades en voiture avec Mohammed prirent fin abruptement. L'acupunctrice m'indiqua qu'il était temps que je prenne une pause d'aiguilles. Sans cette sortie, les jours de la semaine commencèrent à se fondre les uns dans les autres, formant une vaste glu de temps qui passe. Je distinguais plus aisément les fins de semaine, que j'exécrais. Mathilde avait congé et Antoine ne se montrait pas exactement à la hauteur. Il s'enfermait dans la salle de télévision du premier étage et, plus tard, se rendait à des soirées – « *Petite, tu sais où sont mes boutons de manchette?* » « *Est-ce que mon foulard fait trop féminin?* » - et me laissait seule avec une bonne réserve d'antidouleurs. Il se réveilla à trois heures trente un dimanche, alors que les toits étaient déjà baignés de soleil. J'avais passé la journée à regarder par la fenêtre, à manger les biscuits d'une boîte laissée sur mon radiateur. « *T'as passé ta journée à regarder dehors* », avait-il dit, émergeant enfin, vêtu d'un peignoir ouvert. Il avait dit ça comme si mon autre option, celle que j'avais volontairement choisi de délaissier, était de sortir en robe rouge, danser le flamenco. « *Fuck, j'ai vraiment la gueule de bois* », avait-il dit en se massant le front. Il ne portait pas de sous-vêtements. J'avais oublié de quoi il avait l'air lorsqu'il était nu, toute cette broussaille. Quand nous passions ensemble des dimanches matins langoureux au lit, je l'appelais *mon gros nounours*. « *Fuck, j'ai besoin d'un café. Tu penses que Mathilde s'est rappelé d'acheter du lait bio?* »

Mathilde s'était en effet mise à oublier toutes sortes de choses. Sa mère, à Québec, avait dû être hospitalisée. Bientôt sa mère, à Québec, eut besoin de soins à domicile. Et peu de temps après, comme de fait, Mathilde déménagea à Québec. Antoine me laissa le soin de la remplacer. Il s'inquiétait beaucoup pour nos soupers. Antoine était le genre d'homme qui avait besoin d'un bon repas chaud, assorti d'une entrée ou d'un dessert, avec un vin qui s'accordait au plat. Selon lui, ce n'était pas trop demander. Mais j'étais incapable de trouver une nouvelle aide, plus précisément quelqu'un capable de faire la choucroute comme l'aimait Antoine et qui savait exactement quel Brouilly choisir.

Ainsi, Antoine nous commandait des plats chaque soir, et les trouvait systématiquement dégueulasses. Il déposait une boîte de bœuf gélatineux en sauce aux haricots noirs sur mon plateau pour ensuite faire semblant de ne pas m'entendre lorsque j'annonçais avoir terminé. « J'écoute une émission pour le travail », prétextait-il, se décidant finalement à venir m'aider en roulant les yeux à la manière d'un ado contraint par ses parents de sortir les poubelles. Il avait développé la manie presque obsessionnelle de regarder des documentaires animaliers en haute définition, en lien avec le thème artistico-darwinien qu'il voulait mettre au point pour sa série de pubs de bière. « Les tigres régnaient sur la jungle, la sanguinaire loi du plus fort! » m'expliquait-il, donnant des coups de griffe en l'air. « Raarrrr! ». Antoine ne conservait jamais les restes de nos plats commandés. Allez savoir pourquoi, les mets chinois vieux de vingt-quatre heures tendaient à heurter sa sensibilité.

Je me redressai dans mon lit un matin à onze heures et demi pour me mettre à compter. Huit maisons en rangées. Quelqu'un dans le magasin apercevrait certainement ma canne et m'ouvrirait la porte, faisant retentir la clochette. Je serais prête, un billet de dix dollars à la main.

*À vos marques, prêts...* Je me trouvai incapable d'enfiler mes bas. Fuck les bas. Incapable aussi de trouver un soutien-gorge. Fuck le soutien-gorge. J'avais à peu près douze minutes avant que mon cerveau ne heurte mon os occipital; peu m'importait alors mon soutien mammaire. Un gros chandail par-dessus le corset, fermeture éclair remontée, parfait. Manteau d'écolière à capuchon, clic, clic, c'est fait. Couvre-chef le plus près sur le portemanteau, muni d'un pompon, ça ferait l'affaire. Un pantalon de jogging enfilé sur mes mollets intouchés par le rasoir depuis des mois, merveilleux, merveilleux. *Mesdames et messieurs, bonsoir, elle est partie.* Gauche, droite,

continue, première porte, deuxième porte, troisième – rien ne sert de courir, il faut partir à point – inspire, expire, ça va, tu t’en sors – *elle semble prendre de la vitesse, mesdames et messieurs...*

Les pertes de mémoire à court terme sont assez fréquentes lorsqu’on n’a plus de suspension cérébrale. J’aimerais m’imaginer qu’après une si longue période de privation sensorielle, je suis entrée dans le magasin pour me retrouver submergée de luxuriance, emportée dans le tournoiement d’un mandala de bonbons de mastic et de voiles multicolores. Mais je ne me souviens de rien. Je n’ai aucun souvenir d’avoir commandé au comptoir des repas chaud, ni d’avoir déposé mon billet de dix dollars froissé sur le petit plat destiné à recueillir de la monnaie. Je me rappelle, en revanche, les chauffeurs de taxi. Je crois avoir coupé la file pour passer ma commande.

Je me suis réveillée sur le dos, dans mon Bed-o-Matik, des espadrilles trempées enserrant mes orteils qui viraient au mauve. Une boîte en styromousse séparée en sections, le genre muni d’un couvercle qui s’ouvre à la moindre secousse, était posée en équilibre sur mon ventre, bercée par mon souffle. Je dus courber le cou pour y jeter un œil. À l’intérieur, il y avait du ragoût d’agneau sur du riz au safran, ainsi que la galette du fond du pot de riz, si convoitée, qu’on avait décollée pour moi. Des couverts de plastique étaient roulés dans une serviette en papier trop mince et scotché sur la boîte. Lorsque j’eus terminé de manger, je refermai la boîte avec ce qui restait de papier adhésif, soulevai ma tête de quelques centimètres pour pouvoir viser, et jetai le tout en direction de la poubelle. Panier. Wou-hou. Je reposai ma tête, songeant que c’était le meilleur repas auquel j’avais eu droit depuis un bon moment, mais qu’il était hors de question que je retente ce périple de dingue.

Le jour suivant, comme je sortais du salon avec pour mission d’extraire des fèves au lard d’une boîte de conserve, la sonnette se fit entendre. Je reconnus la boîte de styromousse avant de reconnaître la femme qui la tenait. Elle garda les yeux baissés. Je portais un t-shirt arborant *Israel, Just Do It!*, un sympathique jersey de sport de contrefaçon acheté au Carmel Market de Tel Aviv en 1990. On distinguait dans l’air frais l’odeur des crottes de chien, comme une odeur de promesse, le parfum du dégel. « Je peux vous apporter votre dîner » dit-elle. « Tous les jours, midi, si vous voulez. Vous pouvez me faire part de vos préférences. » Elle leva le regard pour guetter ma réaction; pour ce qu’elle en savait, je pouvais être muette, en plus d’être confinée chez moi et d’être fière supporter des infractions des droits de la personne. *Just Do It!*

« Je vous paierai, évidemment », dis-je.

« Oui, bien sûr. À la fin de la semaine, c'est parfait », répondit-elle avec légèreté, tournant le dos pour partir. Sous son manteau Loden vert forêt, elle portait un tailleur jupe beige impeccable, le genre de tenue que les bonnes sœurs réserveraient pour un jour de congé, mais ses cheveux courts n'étaient pas recouverts d'un voile. « Merci », lançai-je en rougissant d'une honte aux résonnances étrangement juives : la Générosité incarnée se présentait à ma porte sous la forme de cette dame et moi, je parlais cash.

Les dîners de Samira prirent une grande importance. Antoine, occupé à partager son temps entre l'expression de sa mélancolie et la préparation de ses soirées mondaines, ne me posait pas de questions sur mes repas, alors je ne lui disais rien. J'aimais avoir un secret rien qu'à moi. Tous les jours, à midi, j'observais la démarche rapide et mesurée de Samira qui semblait fuir quelque chose, avec élégance. Les stores étaient repliés, mais les lattes du bas formaient une ville miniature, qui surplombait le bleu du ciel, à l'extérieur. Samira traversait le Saint-Laurent à la nage, coupait à travers les gares de triage du CP, et trouait la frontière de Verdun pour atteindre ma porte. Samira devait avoir cinq ans de plus que ma mère. Elle avait étudié la médecine à Téhéran, dans les années 1960. Mon « entorse cervicale » ne paraissait pas la convaincre, mais elle ne posait jamais davantage de questions.

Après quelques semaines, j'offris plus d'argent à Samira. « Pour ce trajet que vous faites tous les jours. »

« Arrêtez un peu », dit-elle, replaçant le billet plié sur mon plateau-repas d'un geste de ses longs doigts calmes. « Je ne suis qu'à quelques portes. Ça me prend une minute. » C'était un mardi. Elle m'avait apporté du jus de cerise pour accompagner le riz et la viande. Le jus était contenu dans un de ces petits sacs raides et brillants qu'il fallait percer avec une paille mince au bout pointu, en angle. « J'adore le jus de cerise », dis-je en me léchant les lèvres, comme un enfant qui fait le mignon dans une pub à la télé. « D'accord », répondit-elle avant de sortir en traversant Verdun et les gares de triage du CP, puis croisant ma mère qui remontait Bourgeois en pantalon moulant, inébranlable, son tapis de yoga sous le bras. Les pas de ma mère étaient réverbérés à travers toute la maison comme les secousses d'une course de chevaux.

« Ça vient d'où, ce dîner? » demanda-t-elle.

« Du magasin du coin de la rue. »

« Tu sais qu'ils ont de la bouffe israélienne, là-bas – du *labneh* et du *zatar*. »

« C'est de la nourriture persane. »

« Du *labneh*, c'est israélien. »

« Non, ça vient du Moyen-Orient, point. Et les Israéliens en mangeant parce qu'ils vivent au Moyen-Orient. »

« J'ai mangé du *labneh* toute ma jeunesse. »

« Ben oui. Et si l'État juif avait décidé d'ouvrir boutique en Suisse, t'aurais mangé des aïelles toute ta jeunesse. »

« Comment Antoine appelle ça, ce magasin? Chez l'arabe? »

« Ils sont pas arabes, ils sont persans. Les Persans ne sont pas des Arabes. »

« Tu sais que c'était un peuple vraiment cultivé, avant, les Persans. Enfin, ça ne compte plus de nos jours... Tu as fini de manger? »

« Oui. »

« Donne-moi ça, je vais le finir, » a dit ma mère. « C'était vraiment difficile au yoga aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir une migraine qui menace. Mais quand même, le yoga fait tellement de bien aux muscles... Aux muscles *intérieurs*, tu vois? » Elle m'apprit qu'elle avait un autre cours les jeudis. « C'est seulement à quelques coins de rues d'ici. C'est une Israélienne qui donne des cours dans son sous-sol. » Un grain de riz fut éjecté de sa bouche et tomba sur le plancher de bois. Je ne pus m'empêcher de le fixer. « Je peux venir après », dit-elle. « Je t'apporterai ton dîner. »

« Ça va, ils me l'apportent. »

« Qui? Les Persans? »

« Les Persans. »

« Dis-leur qu'ils n'ont pas besoin de se déranger ce jeudi. Je vais aller le chercher. Est-ce que je leur donne de l'argent ou tu les paies d'avance? »

À l'âge de dix-sept ans, j'avais pour la première fois invité mon petit ami à la maison. À l'époque, il m'était possible d'en avoir dix nouveaux par an, mais Tim devait avoir quelque chose de spécial, car c'était le seul que j'avais décidé de présenter à ma mère. Tim s'était présenté comme « à moitié Iranien »; peut-être que s'il avait employé le terme « à moitié Persan », ma mère n'aurait pas levé les yeux de son Nescafé au lait le lendemain matin, les yeux encore bouffis par le sommeil, en disant d'une voix de reportage météo :

« C'est dans leur sang, *mamaleh*. »

« De qui? »

« Des gens comme Tim. »

« Quoi ça? »

« La haine. »

Et c'était *elle* qui allait récupérer mon poulet au safran. Ma mère qui croyait que le *labneh* était une invention juive. Je l'imaginai en pantalons de yoga dans le magasin, étalant sa nationalité devant tous les chauffeurs d'Atlas, en un geste dérisoire d'autodéfense. *C'est dans leur sang./Quoi ça?/La haine*. Elle entrerait dans le magasin en n'ayant en tête que l'Iran. L'Iran qui voulait réduire Israël en poussière. J'essayais de lui envoyer un message par voie télépathique. *Ils sont partis de là-bas*. Leur fille est morte emprisonnée par des fondamentalistes. Jamais ils n'avaient porté des hijabs *Just Do It!* en colonie de vacances pour kamikaze. Ils étaient issus du berceau de la culture, au Moyen-Orient.

Il fallait que j'empêche ma mère de se rendre au magasin. Je me mis à manipuler en vain les commandes de mon lit. Je tapotais le côté du radiateur encore et encore, comme si je donnais le signal à une flotte miniature d'avions de guerre anti-maternels. Avec dépit, j'envoyai valser ma pantoufle d'un geste du pied; elle vola à travers la pièce pour finir sa course sous le divan rouge cerise. Excellent. Non contente de piquer une crise à propos de la livraison de mon dîner, j'aurais aussi froid à un seul pied. Elle compliquait tellement les choses.

Je mangeai en silence sous le regard de ma mère. Elle m'avait apporté un nectar de mangue trop épais au lieu du jus de cerise avec la petite paille pointue. Je lui dis que j'étais trop fatiguée pour discuter; elle partit peu de temps après.

Samira ne vint pas le jour suivant. Je passai une heure à guetter, par ma fenêtre, le tailleur beige portant la boîte blanche. Je voyais marcher les passants, se baladant avec leurs cafés et leurs cellulaires sous la haute voûte des nuages; jamais ils ne levaient les yeux vers les blancheurs incroyables qui se massaient les unes contres les autres, se séparaient, formant et effaçant des trouées de ciel bleu, la nature qui ne se reposait jamais. Je saisis mon cellulaire. L'opératrice du 411 me répondit qu'il n'existait pas de numéro en service pour un magasin sur l'avenue Bourgeois. « Êtes-vous certaine de l'adresse? » demanda-t-elle. Je composai le numéro de ma mère.

Maman, j'ai rien pour dîner.

« J'ai de la soupe d'orge et des bagels avec du fromage », dit-elle. « J'arrive dans dix minutes. »

Lorsque j'eus fini de manger, ma mère me débarrassa de mon plateau-repas. Mon regard se posa sur son petit derrière en forme de cœur tandis qu'elle marchait vers la cuisine. Si je m'en sors, pensais-je, c'est à ça que le mien ressemblera, un jour.

« Tu sais, elle ignorait que t'avais une mère », lança-t-elle depuis la cuisine, remuant des trucs.

« La femme de Chez l'arabe. Elle m'a dit qu'elle ignorait mon existence. » Je ne répondis rien.

Ma mère m'apporta un thé, un sachet de menthe flottant dans un verre avec une serviette en papier autour.

« Est-ce que tu leur as dit, au magasin, qu'on venait d'Israël? »

« Je leur ai dit que je venais aussi du Moyen-Orient », répondit-elle.

« Et? »

« Et ils voulaient savoir d'où, alors j'ai bien sûr j'ai dit d'Israël. »

Samira ne vint plus. Ma mère m'apportait mes repas, des plats qu'elle avait préparés, des *kugels* et des *bourekas*. Je voyais les formations en V des oiseaux à travers les percées cotonneuses des nuages, qui illuminaient le parc près de Bellefontaine. Je voyais des gens se promener, leurs cafés à la main. Je voyais des femmes avec des poussettes. Un jour je vis Samira assise sur l'un des bancs du parc, auréolée d'orange vif par le soleil déclinant. Je vis Samira envoyer chaleureusement la main; je vis ma mère lui rendre son geste; je vis deux femmes qui avaient conclu un pacte.

## **2.10 - Speed Dating**

Joshua Levy

Lorsque je suis arrivé ici, madame, je croyais que la croix au sommet de la montagne représentait la lettre *t*, vous voyez, parce que j'arrivais de Boisbriand, après mon exode de la famille juive ultra-orthodoxe à laquelle je dois chaque centimètre de ma peau; je me suis précipité au sommet de la montagne pour voir quelles autres lettres on y avait planté, et en chemin ma barbe est devenue blanche et humide, me faisant paraître bien plus vieux que mon âge, ce qui m'a grandement frustré, alors j'ai serré les poings et les ai enfouis dans mon épais manteau de fourrure noire – noire comme mon cœur – ce qui m'a prodigué la chaleur et le courage nécessaires pour poursuivre mon ascension, mais une fois parvenu au sommet je me suis bien aperçu qu'il n'y avait pas d'autres lettres illuminées, pas même la lettre *e*, laquelle est pourtant, selon mon ancien professeur de langue, la lettre la plus fréquemment utilisée en anglais, bien plus qu'aucune autre, et puisque j'étais le meilleur élève de la classe il est bien naturel que je sache ce genre de choses, mais vous savez, madame, ç'aurait aussi pu être un *t* français, vous voyez ce que je veux dire, et je ne parlais pas encore assez le français pour commander ne serait-ce qu'une poutine, et à l'époque je ne savais même pas ce qu'était de la poutine, évidemment, mais il a recommencé à faire froid alors je suis descendu de la montagne pour atterrir dans un café sur Laurier, c'est le nom d'une rue, mon *tsitsit* tout enrobé de givre, et je devais avoir l'air apeuré parce que deux hommes d'environ mon âge m'ont invité à les rejoindre à leur table, et j'ai accepté, et il s'est alors avéré que l'un d'entre eux cherchait un colocataire pour occuper une chambre qu'il avait en trop, munie d'un lit *queen* qui grinçait un peu – mais il ne grince pas vraiment si vous savez exactement où vous allonger, vous allez voir, et mieux encore, ils étudiaient les religions à McGill et nous nous sommes emballés en discutant tous les trois, alors ils m'ont offert mon tout premier repas non cachère, je n'en suis pas mort, et je leur ai dit que ma femme m'avait annoncé, Yitzhak je crois que je suis enceinte, mais je n'étais pas amoureux de ma femme, qui sentait l'oignon et était toujours triste, et c'est ainsi que je suis arrivé ce soir-là à Montréal, en plein hiver, avec ma vie qui recommençait à zéro et l'écho des paroles de ma mère dans la tête, Tu es un bon fils, et je suis devenu alors le colocataire de l'un des deux hommes, qui s'appelait Ben, et il habitait très près du café, nous vivions aussi avec un chat grassex qui aimait qu'on le gratte juste derrière les oreilles, et j'allais me promener près du port, et avec le fleuve Saint-Laurent qui dansait près de mes pieds mon imagination prenait son envol, tous ces bateaux, tous ces oiseaux, vous voyez, et davantage de ciel bleu au-dessus de ma tête que je n'en avais jamais vu en un seul endroit, jusqu'à ce qu'un jour une femme m'interpelle dans une ruelle,

J'adore ton look, tiens, c'est ma carte, tu m'appelleras, mon beau, et nos doigts se sont frôlés, et c'était la première fois depuis l'enfance que je touchais une femme qui n'était pas de ma famille – excepté mon épouse – et je lui ai téléphoné le lendemain à 14 h 01, je me rappelle précisément de l'heure, et elle m'a déniché un emploi comme figurant sur des plateaux de cinéma et de télévision, mais seulement à la condition que je conserve ma barbe et mes vêtements traditionnels, et que j'améliore mon anglais afin de pouvoir comprendre les directives et les signaux de l'équipe de tournage, « Mais essaie quand même de pas perdre ton accent, il est adorable », c'est ce qu'elle a dit, alors enroulant nerveusement mon *tsitsit* autour de mon doigt j'ai accepté, et être figurant était plutôt facile, et j'étais doué, et j'ai acheté un cellulaire pour que l'on puisse me rejoindre et je téléphonais à des inconnus au hasard pendant Shabbat, Bonjour, c'est merveilleux de pouvoir faire ça, pas vrai?, j'ai arrêté de le faire parce que les gens avaient tendance à se fâcher lorsque je les appelais et de toute façon j'aimais mieux louer des films de mafiosi avec Ben et ses amis, chaque mardi et mercredi soir, et il m'arrivait encore de visiter le *t* sur la montagne mais à présent il me faisait penser à une lettre qui aurait été rejetée de la colline d'Hollywood, et Ben et moi commandions des mets chinois et un jour j'en suis venu à reconnaître la livreuse chinoise et elle me reconnaissait elle aussi, les quelques phrases que nous échangeons sur le pas de la porte sont devenues les moments forts de mes soirées, Il fait beau dehors ce soir?, je brossais ma barbe et me lavais les dents avant son arrivée, et Ben a commencé à dire qu'il me fallait une petite amie, alors je me suis mis à raccompagner Apolena chez elle le soir après nos leçons d'anglais, un soir elle m'a invité à l'intérieur et nous nous sommes assis sur son fauteuil orange avec seulement un petit oreiller entre nous, et enfin j'ai rassemblé assez de courage pour passer les doigts sur sa joue et attirer son visage contre le mien, elle sentait le savon et, enfin, j'ai beau être un gentilhomme je suis sûr que vous vous imaginez bien ce qui s'est passé ensuite, madame, et le jour suivant je me sentais atrocement seul, les étreintes de ma mère me manquaient et le sale caractère de mon père aussi, et en entortillant mon *tsitsit* j'ai remonté ma rue à pied, me suis rendu au sommet de la montagne, en direction du *t* géant dont Ben m'avait depuis longtemps fait comprendre qu'il s'agissait d'une croix – mais lorsqu'il neige le mont Royal ressemble à mon père, le dos voûté, son *tallis* blanc sur les épaules – et j'ai compris que me manquait aussi le fait d'avoir une épouse qui m'écoutait me plaindre, avec laquelle partager des secrets que se diraient seulement nos corps, mais vous êtes bien plus jolie, hé nous venons tout juste de jeter un coup d'œil à nos montres exactement en même temps, c'est bon signe, je me

rends compte que je ne vous ai pas laissé le temps de parler, mais je vois que vous avez de bonnes hanches, faites pour enfanter, et j'espère que vous cocherez le « oui » à côté de mon nom, Yitzhak, comme je le fais à côté du vôtre.

## **2.11 - Rouge**

Katrina Best

Alors je traverse la rue à l'intersection la plus achalandée du centre-ville et il fait tellement chaud que j'ai peur que mes semelles artisanales se mettent à fondre, alors je marche à tout petits pas rapides sur l'asphalte luisante, le torse aussi raide que celui d'un danseur irlandais. Je traverse les vagues de chaleur et l'autre côté de la rue n'est plus qu'à quelques foulées lorsque je vois un minuscule éclat de rouge se détacher de la personne devant moi. L'éclat rebondit une fois et roule un peu avant de s'immobiliser directement dans ma trajectoire. Instinctivement, je me penche pour le ramasser; je crois d'abord qu'il s'agit d'un bijou, mais je me retiens juste avant de le saisir. C'est un faux ongle, rouge flamme, un petit ovale incandescent sur fond de noir d'encre.

Je me demande si je devrais en aviser la propriétaire, qui ne s'est pas encore aperçue d'avoir perdu son bien. Elle s'éloigne en déambulant perchée sur des talons platine de trois pouces de haut qui semblent s'enfoncer dans la surface spongieuse de la rue, y demeurant ventousés un instant avant qu'elle les extirpe.

Sa silhouette en forme d'avocat est à peine couverte par des lambeaux de vêtements : une sorte de bustier et un jean élimé, coupé au ciseau. La chair exposée du bas de son dos, aussi lisse qu'une olive tout juste sortie de l'huile, témoigne d'une certaine hardiesse, presque de l'impudence, avec son renflement dodu et ses trois tatouages, dont un qui m'adresse un doigt d'honneur. Et déjà elle disparaît, absorbée par les mirages tremblants de la chaleur.

Je constate alors que je suis restée immobile trop longtemps et que les feux de circulation ont changé. Un chauffeur fait bruir son moteur avec agacement. J'ai envie de balancer un coup de pied dans ses phares mais je ne sais que trop bien qu'il ne faut pas se froter à la rage au volant, alors je m'éloigne pendant que cet abruti désaxé propulse sa voiture; il m'épargne de justesse mais aplatit le faux ongle rouge.

Ça a été toute une journée jusqu'à présent et il n'est même pas midi. Elle a mal commencé, et bien trop tôt, quand ma sœur Lou – diminutif de « lunatique » - est entrée par effraction dans mon appartement. Elle est littéralement entrée par effraction, vous voyez, même si elle possède sa propre clé. Elle a fait éclater un carreau et passé la main à travers pour ouvrir la porte, clamant qu'elle avait perdu sa clé et qu'elle était inquiète. À quel sujet exactement, ça, elle n'a jamais été capable de me le dire. En revanche, elle est parvenue à m'expliquer qu'elle avait tenté de me joindre à plusieurs reprises, même si nous nous sommes parlé il y a de ça moins de vingt-quatre heures. Bien sûr, ça n'est pas la première fois que ça arrive, et ça n'est probablement pas la

dernière. De toute façon, si réellement elle a tenté de m'appeler, et c'est tout un *si*, je n'aurais pas entendu la sonnerie du téléphone parce que je dormais avec des bouchons pour les oreilles. Je suis obligée d'en porter parce que le centre-ville est plus bruyant que jamais en ce moment, et durant l'été je dois laisser les fenêtres ouvertes, sinon j'aurais des coups de chaleur. Elle le sait, ça. Enfin – elle a dit qu'elle en était venue à toutes sortes de conclusions tragiques, qu'elle s'est précipitée chez moi et a commencé à cogner et à sonner à la porte, ce que je n'aurais pas pu entendre non plus en raison des bouchons si, je dis bel et bien *si*, elle a effectivement cogné et sonné avant d'entrer par effraction. Elle est de plus en plus déphasée ces derniers temps, la folle; j'ai l'impression qu'il serait temps de réajuster sa médication. Elle ne l'a pas eu facile, par contre, avec son mari qui s'est poussé juste comme ça, sans prévenir (quoiqu'on puisse le comprendre). Enfin, elle a de la chance de ne pas s'être ouvert le poignet en fracassant la vitre, à moins bien sûr que ça n'ait été son but. Elle a toujours été complètement tarée. Je lui ai dit que c'était à elle de payer pour remplacer la vitre, et évidemment elle n'a pas pu protester. Ensuite j'ai promis de lui faire faire un autre double de ma clé. Même si elle va probablement le perdre encore. Perdre deux choses, en fait, la clé et la tête. Il faut en rire, vraiment, sinon il ne reste qu'à pleurer, c'est ce que Maman disait. Et c'est vrai.

Alors c'est ce que je m'en vais faire – *encore* un double de clé pour ma sœur. Je l'ai laissée à l'appartement pour qu'elle puisse ouvrir au gars qui vient réparer la vitre, même si je n'aime pas trop l'idée de la laisser seule. Je me disais que ça prendrait seulement une dizaine de minutes pour faire faire le double, quinze maximum, puisqu'il y a un petit magasin au coin de ma rue, tenu par un vieux qui fabrique des clés et répare les chaussures. Il vend aussi des sacs pas chers. Mais lorsque je m'y suis rendue ce matin, le magasin était condamné. Alors maintenant je dois me débrouiller pour trouver un autre endroit, et le plus vite possible, histoire de pouvoir rentrer avant que Lou fasse d'autres conneries.

Je dîne dans un food court souterrain; la climatisation est agréable, bien plus que mon assiette de fallafels réchauffés. J'en suis aux dernières gorgées de mon Orange Crush quand un éclat de glace, aspiré dans ma paille, se loge solidement au fond de ma gorge. J'étouffe en silence, essoufflée et pantelante, pensant que la glace va probablement fondre. Peut-être ma gorge n'est-elle pas assez chaude? Est-il possible que quelqu'un meurt ainsi, en plein jour, au beau milieu d'un centre commercial bondé dépourvu de lumière naturelle? Je n'ai pas fait de testament, mais encore, je n'ai que des dettes à léguer et je serais ravie que ma sœur en hérite. Et puis il y a mon

chat Tommy; je devrais lui trouver un gardien plus fiable. Ce qui m'embête le plus, c'est l'idée que Lou puisse fouiner dans mes affaires. Tandis que je maudis mon éternelle tendance à accumuler et à procrastiner, l'éclat de glace se déloge enfin; je tousse, le liquide, et peut enfin respirer normalement, puis je remarque une vieille dame en train de m'observer. Je lui envoie un geste rassurant de la main.

« Ça va », je lui dis. Je constate aussi qu'il faut que j'aille à la toilette.

Un panneau jaune indique que les toilettes des femmes sont en train d'être nettoyées. En lisant l'avertissement, je pose le pied sur une section glissante du plancher et vlan!, et me voilà directement dans la cabine pour handicapés, dépassant de ce fait toute la queue de femmes impatientes. Ce qui semble un heureux hasard, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il y a déjà quelqu'un d'assis sur le siège surélevé. Je tente d'intégrer cette information alors que j'atterris dans son fauteuil roulant, face la première. Je ne sais pas trop quoi dire.

« Salut », je dis. « Ça va? »

« Il y a quelqu'un », dit-elle, ce qui semble assez superflu.

« J'ai glissé sur le plancher », j'explique. « La porte était déverrouillée. » Je tente de ne pas prendre un ton accusateur, puisqu'il n'a pas encore été établi avec certitude que la serrure fonctionne. Je remarque ses jambes atrophiées qui pendent, inutiles. Je regarde les miennes, certainement pas dignes d'un top model mais fonctionnelles au moins et, gagnée par l'empathie, je ressens soudainement le besoin de me récrier contre le manque d'accessibilité pour handicapés dans la ville.

« Montréal est nulle côté accès pour handicapés, non? » je dis. « J'ai remarqué qu'il y a plusieurs intersections où le trottoir n'est même pas incliné. C'est scandaleux! » Elle ne répond pas, mais enfin, qui ne dit mot consent. Elle est probablement aussi un peu timide. J'étais timide, avant, mais j'ai appris mener la conversation pour mettre les gens à l'aise. On m'a fait le compliment plusieurs fois dans ma vie. Il y en a qui préfèrent laisser les silences gênants gâcher la journée de tout le monde; j'en ai même déjà rencontré qui les provoquent exprès. Moi, je fais tout le contraire. Elle me dévisage, comme si elle attendait que je dise autre chose d'intéressant.

« C'est beaucoup mieux à Vancouver », je lui dis. « Il y a des rampes partout, et des oiseaux sifflent pour les sourds à chaque passage piéton. Le gazouillis dure aussi longtemps que le signal de traverse, et quand ça cesse de clignoter, le sifflement s'arrête. Et les différents bruits d'oiseaux

t'indiquent où tu te trouves dans la ville, puisque chaque intersection a un son unique. C'est toute une innovation, non? »

« Il y a des sifflements d'oiseaux pour les sourds? » demande-t-elle, et je crois déceler dans sa voix un brin de sarcasme, ce qui est la forme d'humour la plus basse qui soit (c'est connu). Mais dans son cas c'est probablement un mécanisme de défense, la pauvre.

« Oh oui, vous avez raison. C'est quoi, déjà? On dit malentendant? »

« Les oiseaux sifflent pour des gens qui *n'entendent pas*? J'imagine que vous vouliez plutôt dire pour les aveugles? »

« Oh, bien vu! Mais je crois qu'on est supposé dire 'malvoyants'? Ou 'à visibilité réduite'? Enfin. C'est génial là-bas. »

Son silence me met un peu mal à l'aise, mais je suis déterminée à ne pas me laisser vexer. On a tous notre croix à porter.

« Sérieusement, il y a des rampes partout à Vancouver. C'est vraiment super. »

Elle ouvre finalement la bouche pour répondre.

« Alors pourquoi tu crisses pas le camp à Vancouver ? »

Je m'apprête à lui expliquer pourquoi je crisse pas le camp à Vancouver, mais quelque chose dans ses yeux m'indique qu'elle s'en moque un peu au fond. J'ai de l'instinct. Alors je décide simplement de faire fi de ses maladresses sociales et de m'en aller. Tandis que j'émerge, je teste la serrure, qui est trop raide pour que je puisse la faire glisser. (Et j'ai les doigts très forts. Je me suis trouvée une seule fois devant un pot que j'étais incapable d'ouvrir. Même en portant ma paire de gants de caoutchouc la plus épaisse, impossible. Des petits cornichons à l'aneth. J'ai finalement dû me résoudre à le fracasser sur le sol et à utiliser un des morceaux de verre brisé pour récupérer les cornichons, histoire de ne pas salir inutilement une fourchette.)

J'essaie de nouveau mais la serrure ne bouge pas. Décidément, elle est défectueuse. J'adresse à la dame un dernier sourire qu'elle ne me renvoie pas. Il y a des gens comme ça, c'est tout. C'est dommage pour eux – souriez au monde et il vous le rendra, c'est ce qu'on dit. Ce n'est pas tout à fait faux. Mais il n'est pas faux non plus que certaines personnes sont si décidées à être misérables qu'ils ne souriraient pas même si une poupée géante se mettait debout et les invitait à danser.

J'essaie de fermer la porte de la cabine, mais elle se rouvre tout de suite. Je songe un instant à la tenir fermée pour elle jusqu'à ce qu'elle soit prête à sortir, mais j'ai vraiment besoin de faire pipi. Alors je laisse la porte comme ça et je vais me joindre à la file.

C'est enfin mon tour. Une fois dans la cabine de toilettes, j'enlève délicatement mes lunettes de soleil avec prescription et les dépose sur le plat du distributeur à papier hygiénique. J'ai oublié de le faire trop de fois et elles glissent alors devant mes yeux, obstruant ma vision, ou pire, elles tombent directement dans mes sous-vêtements qui, agissant comme un trampoline, les font rebondir sur le plancher dégoûtant, voire sur le plancher dégoûtant de la cabine d'à côté. L'une de mes plus grandes forces, mises à part mes aptitudes sociales, est la rapidité avec laquelle j'apprends de mes erreurs.

En sortant de la cabine, je suis quasiment renversée par deux enfants apparemment aussi pressés d'utiliser la toilette que je l'étais il y a quelques instants. Frère et sœur, un garçon rondlet de cinq ou six ans et une fillette qui en a peut-être neuf; elle a des jambes en bâtonnets, un petit ventre rond et une poitrine menue et porte une minijupe à paillettes avec un chandail serré et une veste courte en denim avec le mot *Angel* dans le dos, en rose, piqueté de faux diamants.

« Hey, attention, les petits », je dis. Je leur fais des reproches, mais ils savent que ça n'est pas sérieux car je les accompagne d'un petit rire affectueux. Je suis douée avec les enfants, surtout les plus vieux – c'est vrai que les bébés ont tendance à pleurer quand je les prends dans mes bras. Mais c'est probablement parce qu'ils ne sont pas encore habitués à ce que l'on sonde leur âme.

Dès que j'entends coulisser la serrure je me souviens d'avoir laissé mes lunettes de soleil sur le distributeur à papier. J'ai pourtant l'impression qu'elles sont encore sur ma tête, mais lorsque j'y passe ma main, je ne sens que des cheveux. Je jette tout de même un coup d'œil dans le miroir pour tenter d'apercevoir mes verres teintés. Pas de chance; en revanche, je constate que mes repousses grises sont de retour. On dirait que quelqu'un a tracé une large ligne de peinture grise en suivant ma séparation, mais bien sûr c'est une métaphore. J'ai l'air d'une mouffette, ou de cette femme cruelle dans le cartoon avec tous les chiens tachetés. Je me rappelle avoir aimé ce film et j'aime plutôt les mouffettes, mais je n'ai pas tellement envie de leur ressembler. Si je devais ressembler à un animal, j'opterais pour la girafe. Je plonge les mains dans mes poches au cas où j'y aurais rangé mes lunettes sans m'en rendre compte, mais évidemment elles sont vides.

La mère des enfants porte des leggings délavés et un haut rayé à l'horizontale qui dévoile ses épaules aigues. Elle est inclinée contre la porte de la cabine, conversant avec sa progéniture qui

se relaie pour utiliser la toilette. Je regarde son reflet dans le miroir tandis que je lave et que je rince mes mains trois fois de suite. Je continue de l'observer en utilisant le séchoir hygiénique « no touch », qui ne revient à la vie qu'après que je lui ai administré quatre solides coups de poings mouillés.

Les enfants restent longtemps dans la cabine. La mère cesse de leur parler et se met à hurler.

« D'accord! Encore deux minutes. Jacob, t'as levé le siège? »

« Oui, Maman. »

« Gabrielle-Ange, lève le siège pour ton frère! »

« Je l'ai déjà fait! On a presque fini. »

« Encore une minute! Sinon je commence à compter, là. C'est-tu clair? *Un...deux...* »

« Oui Maman. On a presque fini. »

Enfin on entend le bruit de la chasse, la porte s'ouvre et ils en sortent, en train de rigoler et de se chamailler. Je retourne à la charge avant que la prochaine personne en file ne puisse s'y rendre (heureusement c'est une vieille, toute fripée et crochue et super lente), et je tends la main vers mes lunettes mais elles ne sont plus sur le distributeur. J'inspecte le sol, je jette un coup d'œil sur le sol des autres cabines et, finalement, dans la cuvette elle-même. Rien. Avec l'impression d'être dans une scène de film, je m'éjecte de la cabine au moment où les petits cleptomanes et leur junkie de mère s'appêtent à quitter les toilettes.

« Excusez-moi! Excusez-moi, Madame... » Elle se retourne, l'expression dure, l'air de s'en foutre. Ses petits monstres se courent après, non loin.

« Oui? »

« Vos enfants ont pris mes lunettes de soleil. »

« Quoi? »

« Dans les toilettes. La cabine. J'ai laissé mes lunettes de soleil sur le distributeur à papier. »

« Pis? »

« C'était juste avant qu'ils y entrent. J'étais là juste avant eux. Je suis retournée à l'intérieur juste après qu'ils sortent, j'ai regardé partout. Il n'y a qu'eux qui auraient pu... »

« Vous êtes en train d'accuser mes enfants de vous avoir volée? »

« Oui. C'est la seule explication. À moins qu'il y ait un magicien dans le coin. »

« Ah ben, ça doit être ça alors, non? »

« Non, il est bien plus probable que ce soit vos enfants qui les aient prises. »

« Ok, ben peut-être que c'est vous la magicienne, et que vous avez transformé vos lunettes en lapins blancs qui ont disparu. »

« Non, je ne suis pas magicienne », dis-je, ce qui est vrai en quelque sorte.

« Ok, allez donc chier. Jacob, Gabrielle-Ange, on y va! » Et sur ce, elle les entraîne avec elle. Je les regarde s'éloigner, incrédule. Je ne suis pas quelqu'un qu'on choque aisément, mais cette mère au langage immonde y est parvenue! Je me demande si je ne devrais pas lui jeter un sort, mais je ne sais pas comment faire, même si l'on me dit souvent que j'ai l'air capable de ce genre de choses (je me dis secrètement qu'au fond, oui, peut-être que je le suis). Je possède un jeu de cartes de tarot que je mélange parfois; j'en tire quelques-unes et je les regarde, pour me détendre. Elles sont très jolies.

Dans le bus pour rentrer à la maison, je manque de peu de m'asseoir sur une petite personne, qui, semble-t-il, est légèrement schizophrène – il dit qu'il revient de chez le médecin, qu'il a enfin obtenu un diagnostic clair et qu'il a besoin d'en parler. Il s'appelle Wayne. J'ai envie de l'écouter; c'est la moindre des choses, d'autant plus qu'il a un adorable accent britannique et qu'il est très articulé. J'étais folle de l'accent britannique avant, mais j'ai été refroidie quand j'ai passé l'après-midi avec un briquetier de Portsmouth qui était si ennuyeux que je me suis endormie.

Wayne dit qu'il vient du nord-est de Londres, d'un endroit nommé Barking. Et il n'est pas ennuyeux. Il est très gentil, quoiqu'amer par rapport à plusieurs choses, principalement le fait que sa petite copine se soit sauvée avec son meilleur ami, lui aussi de petite taille. Il est déprimé et il a besoin de compagnie; c'est compréhensible. Il me propose de venir prendre un verre avec lui au bar de son quartier.

« C'est sympa comme pub, le *Rose and Crown* », dit-il. « Presque comme chez nous, mais avec du *lager*, du pool et des bretzels au lieu du *ale*, du billard et des crisps. Remarquez, ils ont la bière en fût, mais ils servent ça, quoi, glacé, avec presque pas de mousse, et résultat, ça vaut rien. Je croyais pouvoir m'y habituer, mais y a des trucs comme ça qui te restent. Mais ça va; une pinte de lager, ça le fait, surtout par cette chaleur. Ce serait meilleur avec des *pork scratchings*, c'est pour sûr, mais encore une fois impossible d'en trouver ici. Et pour le lunch, c'est pas encore tout à fait ça non plus, mais ils font de leur mieux. Pas de *ploughman's*, c'est une pitié. Beaucoup de bonnes tartes, par contre, surtout mardi, pour quelque raison, et un jeu de dards, et juste assez de bagarres pour rendre les choses intéressantes, alors c'est à peu près pareil, n'est-ce pas? »

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parle, mais je suis souvent passée devant le *Rose and Crown* et me suis toujours demandée de quoi avait l'air l'intérieur. Je suis heureuse d'écouter Wayne entre les seize arrêts de mon trajet d'autobus, mais je décline l'invitation à aller prendre un verre. Je ne veux pas lui donner de faux espoirs, pauvre petit homme. Je regarde par la fenêtre alors qu'il continue de babiller, et je sais qu'il raconte ses anecdotes cocasses à mon décolleté. Ça, c'est un truc à mon sujet qui est proprement incroyable. Je suis heureuse d'avoir porté mon soutien-gorge pigeonnant et un col bas aujourd'hui – un de mes propres designs, fait à partir d'un simple t-shirt gris. J'ai toujours été créative, et assez douée avec des ciseaux. Ma mère m'appelait parfois « Debbie Débrouillarde », ce qui est plutôt étrange considérant que je me prénomme Maureen. En revanche il est assez commun chez les familles de sorciers d'avoir un nom donné, connu de tous, et un nom secret, afin qu'il soit plus difficile pour leurs ennemis de jeter des malédictions à leurs enfants.

Et d'un coup je vois la mère au langage vulgaire et ses enfants marcher le long de la rue.

« Hey! » je m'écriis, frappant du poing contre la vitre.

« Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe? » demande Wayne.

« Quelqu'un avec qui j'ai des affaires à régler », j'explique. « Il faut que j'y aille. Chauffeur, arrêtez le bus! »

Je me lève et je manque de tomber de nouveau, alors que le bus négocie un tournant trop rapide. Le chauffeur est du genre trop consciencieux et refuse d'immobiliser l'autobus avant le prochain arrêt officiel. Il fait semblant de ne pas me remarquer, mais je vois son visage de misérable dans le rétroviseur et je lui montre mon majeur dressé tandis que je m'éjecte du bus avant de piquer une course en direction de cette terrible mère et de ses deux fielleux gamins.

« Hey! Hey, ma'am! Madame! Hey! Attendez! *Attention!* »

Elle se retourne et nos yeux se croisent, ou du moins ce serait le cas si elle ne portait pas des lunettes de soleil de designer haut de gamme avec des verres polarisés et une prescription pour l'astigmatisme dans l'œil gauche, ce qui fait que je ne peux voir les siens. En revanche, je vois ses jambes, qui commencent à se mouvoir plus vite, plus vite, et ses bras aussi, qui pressent ses enfants, les encouragent à courir. Ses mains s'agitent aussi – chacune d'entre elles agrippe un des petits et l'entraîne à sa suite. Je les pourchasse, mais après quelques pâtés de maison à tenter de sprinter dans mes espadrilles turquoise usées, je me rends bien compte que c'est peine perdue. Je m'arrête et, à la place, profère une courte et silencieuse incantation. Je me sens beaucoup mieux

après, et je souris, juste pour moi. Peut-être, après tout, que je possède le don. Elle et sa progéniture pillarde vont regretter de m'avoir volé mes lunettes de soleil, je le sens.

Je devrais rentrer chez moi mais je me dis que cette journée ne peut vraiment pas être pire, et peut-être a-t-elle le potentiel de s'améliorer un peu à l'authentique pub anglais *The Rose and Crown*. Je ne saurais dire si c'est la vraie expérience ou pas, car je ne suis jamais allée au Royaume-Uni. Je ne suis jamais allée à l'étranger, en fait, à moins que l'on ne compte l'Île-du-Prince-Édouard, et franchement, je ne la compte plus.

Wayne est très heureux de me voir et m'offre un peu de sa Guinness, qu'il dit avoir commandée parce qu'il a oublié de dîner. Il demande des ustensiles et porte le liquide à sa bouche comme si c'était de la soupe. Je commande une pinte de blanche, servie avec une tranche de citron. J'offre le fruit à Wayne, en guise de dessert rafraîchissant. Il en suce la pulpe avec gratitude, en me faisant comme un clin d'œil.

Il se révèle être tout un personnage, très vif d'esprit, surtout après quelques verres. Et il sait beaucoup de choses. Wow. Apparemment, il gagne toujours à *Trivial Pursuit*, et il était censé faire apparition dans la version anglaise de *Who Wants to Be a Millionaire?* Il a gagné toutes les étapes au téléphone, mais les producteurs ont eu peur d'inclure une personne de petite taille dans l'émission. Ils lui auraient servi une de ces excuses, disant que les coussins sur lesquels il aurait pu s'asseoir n'étaient pas permis sur le plateau en raison des risques d'incendie.

« Je croyais que je me faisais avoir au début », dit-il. « Et j'ai vu que c'était pas de la blague, et j'allais les poursuivre, mais j'ai eu la flemme. Tu parles d'une mauvaise chance. »

« Je suis désolée », dis-je en réaction à son expression de tristesse. Je n'arrive toujours pas à comprendre le plus gros de ce qu'il dit.

« C'est la même chose pour *Pop Idol's* », dit-il. « Maintenant, je suis trop vieux, bien sûr, mais même si j'avais auditionné plus jeune, ça m'aurait mené nulle part. Peu importe le pays, les finalistes sont toujours...de taille normale. Parfois c'est même plus que la taille normale; parfois ils sont taille double. Mais jamais, jamais des demi-portions. »

Je n'y ai jamais pensé avant, mais il a raison, le p'tit vite. Ensuite Wayne devient de plus en plus fascinant. Il se demande pourquoi les employés des sandwicheries mettent des gants en plastique pour faire les sandwiches, pour ensuite les garder pendant qu'ils manipulent la monnaie.

« Et tout le monde sait que c'est dégueulasse, d'où l'expression 'l'argent sale' », dit-il. « Elle est où, l'hygiène? » demande-t-il, et je suis bien obligée de lui dire que je n'en sais rien.

Mon tabouret au bar n'a pas de rembourrage et j'ai perdu toute sensation dans l'arrière-train, alors je propose que nous nous relocalisions à une table près du mur de brique. Je le regarde parler et gesticuler avec le mur en arrière-plan, et c'est comme avoir mon propre petit *stand-up* comic (bien qu'il soit assis), et bien sûr même s'il était debout on pourrait penser qu'il est assis, de loin. Il se demande aussi pourquoi les futures mariées laissent pousser leurs cheveux avant leurs noces.

« Elles passent des mois à les faire pousser, et quand arrive le jour J, pouf! Elles les coiffent! »

« Sérieux? »

« Ouais, alors ça donne quoi? Ça leur fait des oreilles décollées et elles râlent en voyant les photos. Et les douces promises essaient de blâmer le pauvre photographe. » Alors il s'avère que Wayne a déjà été assistant d'un photographe pour des mariages, et une bonne partie de son travail consistait à faire signer aux mariés un formulaire d'acceptation de leurs défauts physiques.

Il est tellement observateur que je suis fascinée, quand je ne suis pas en train de rire aux larmes. Il est hilarant et perceptif à la fois. Wayne se demande pourquoi les gens ont du mal à se souvenir de dire « personne de petite taille » au lieu de « nain ». Il explique qu'il y a de réelles différences entre ces catégories qu'aucune personne de taille normale ne peut pleinement comprendre.

« Il y a environ deux cents différentes sortes de nanisme », explique-t-il. « Et la mienne est la deux-cent-et-unième. » Il déplore le déclin des monstres de foire, dit-il, parce que les gars comme lui pouvaient gagner décemment leur vie en travaillant dans le showbiz, avant. Il a déjà travaillé comme figurant pour des tournages, et dit qu'il y a quelques années il a participé à une fête de lancer du nain tenue par un millionnaire sur une île privée, sur un lac à la campagne. Apparemment, Wayne a été manipulé par trop de célébrités pour pouvoir les nommer toutes. On ne l'a échappé qu'une seule fois. Une femme, prénom : Céline, et c'est tout ce qu'il veut me dire. Il m'en faudrait encore un peu pour deviner, mais il se contente de sourire en disant, « Ça reste entre nous ».

« Continue », je dis. « Elle était belle? »

« Un visage de merlan », répond-il. « Beau corps, par contre. Et on se doute pas qu'elle a des doigts comme des tétons de cochon. Ça m'a fait un mal de chien, mais tu veux y faire quoi? Elle était vraiment désolée. Elle s'est excusée avec un beau bonus. Les bleus ont disparus après quelques semaines, alors j'étais pas à plaindre. »

Il dit que ce genre de boulot est assez rare depuis que le marché a dégringolé, mais il a encore suffisamment de contacts et de bons plans pour en dénicher quelques-uns et offrir ses services lors de partys de vedettes.

« Je suis comme la dame d'Hollywood avec tous ses contacts listés », me dit-il. « Je devrais entreposer mon carnet d'adresses dans un coffre-fort à la banque. Il contient des numéros pour lesquels les gens feraient des folies – même le portable de Tom. » Je présume d'abord qu'il s'agit de ce dingo de Tom Cruise, mais ensuite je me rappelle Tom Hanks. Et, bien sûr, Tom Pouce.

« Assez petit, mais je l'entretiens », dit Wayne. Je suis sûre qu'il parle de son appartement, mais je décline son invitation puisque j'ai d'autres engagements.

« Je suis désolée », dis-je. « Je ne peux pas rentrer avec toi. J'ai déjà rendez-vous ce soir. » Il parvient assez habilement à dissimuler sa déception, mais il est probablement habitué au rejet, pauvre petit bonhomme. Je lui demande son numéro, et je promets de l'appeler si mon rendez-vous tombe à l'eau. Il a l'air reconnaissant que je lui offre au moins cette lueur d'espoir. Et je ne mens pas. J'ai réellement un rendez-vous dans quelques heures, un *blind date*, même si je ne suis pas réellement malvoyante, pas que je sache.

Je constate, une fois arrivée à la maison, que la porte est entrouverte. Il n'y a personne; seulement mon chat. Il y a encore de la nourriture dans son bol, comme si un ange gardien était à l'œuvre. Puis je me souviens de ce qui s'est passé ce matin. La vitre semble avoir été réparée et Lou m'a laissé un mot, qui n'est même pas lisible. Elle a laissé une bouteille de pilules près de la note. Je la secoue – presque pleine, heureusement. Alors la maudite folle n'a pas essayé de s'éradiquer de cette façon-là. Pas cette fois-ci en tout cas. Je me souviens d'elle, ce matin, en train de hurler, hurler quelque chose au sujet de ces pilules alors que j'étais déjà à moitié dehors. Elle qui secoue la bouteille en me courant après, *shuk shuk shuk*. Et d'un coup je me rappelle la clé – celle dont j'ai oublié de faire faire un double. Enfin, ce n'est pas vraiment comme si j'avais oublié. Je n'ai juste pas encore trouvé d'endroit pour le faire. Je trouverai peut-être ce soir un endroit ouvert tard.

Je me rends à la salle de bains et, en me regardant dans le miroir, je me demande si j'ai le temps de faire quelque chose pour camoufler les racines de mes cheveux. Je songe à porter un chapeau, mais les chapeaux tendent à me faire suer abondamment. Je ne possède pas de teinture à cheveux; en revanche, je possède un vieux tube de vernis à chaussures qui est assez près de ma couleur

naturelle. Il s'étend bien, c'en est étonnant (je prends soin de ne pas en mettre trop épais) et le vernis ajoute du lustre, comme on peut s'y attendre, en plus d'ajuster la couleur. Je suis très satisfaite du résultat.

Il me reste à choisir ma tenue. Je porte déjà mon pantalon préféré à carreaux bleus, bruns et roses; plus de pli au milieu, mais il est encore tendance. Je me souviens de l'effet que mon haut a produit sur Wayne, un peu plus tôt, alors je le garde aussi. Je décide d'y ajouter des accessoires, et je choisis un joli ruban jaune que j'ai trouvé au parc, suspendu aux branches d'un arbuste. C'est joli, une fois attaché en boucle dans mes cheveux sombres et brillants. Il en reste une longueur suffisante pour le faire passer aussi autour de mon cou. Je suis jolie; j'ai l'air printanière, avec mes espadrilles turquoises et tout. J'espère qu'il ne se mettra pas à pleuvoir.

Je ne possède qu'un seul élément de maquillage, un rouge à lèvres à la teinte intense. Une maquilleuse professionnelle nommée Mary Kay m'a un jour confirmé qu'un seul cosmétique suffit – le tout est de savoir l'utiliser. Je mets d'abord du rouge à lèvres sur mes joues à la manière d'un fard afin de mettre en valeur mes pommettes hautes, puis j'en applique un peu juste sous mes sourcils en tapotant; puis j'en mets beaucoup sur mes lèvres. J'embrasse le dos de ma main, et y voir la marque de ma propre bouche m'excite un peu. Je glousse doucement en me regardant dans le miroir. J'aime ce que je vois.

Je trouve un dollar par terre, en route vers le parc. La journée semble vraiment en voie de s'améliorer. Je m'arrête au dépanneur du coin pour acheter un gratteur. Je n'ai évidemment plus de pièce, puisque je viens d'utiliser ma monnaie pour acheter le billet, alors c'est avec les ongles que je gratte les petits carrés argentés. Je n'en reviens pas de voir apparaître trois petits animaux, ce qui, selon la légende que l'on peut lire tout en bas du billet, signifie que j'ai gagné deux dollars. Je revérifie trois fois, pour être bien sûre, puis je le remets au jeune caissier.

« J'ai gagné deux dollars », je lui dis. Ce ne sont pas tous les jeunes qui savent lire de nos jours.

« Ouais, mais ça compte pas », répond-il. « Vous avez gratté tous les carrés, pas juste trois. Et vous avez gratté les zones où c'était écrit de *ne pas* gratter sous peine d'annuler le billet. Regardez. »

« Évidemment que je les ai tous grattés », je dis. « Voyons! Tout le monde fait ça! » Il est tout à fait impossible, une fois que l'on a commencé à gratter, de résister à la tentation d'enlever jusqu'à la dernière parcelle de gris argenté. Il faut ensuite souffler sur les petits résidus jusqu'à ce

qu'ils disparaissent complètement. Je commence à me demander si ce jeune homme n'est pas un peu lent, ou alors complètement con. Mieux vaut manœuvrer prudemment.

« J'ai gagné, et j'aimerais avoir mes deux dollars, s'il vous plaît », je dis lentement et poliment. Il ne me répond pas mais se penche et tend la main sous le comptoir; quelques secondes plus tard, deux immenses Chinois m'escortent hors du magasin. Ils me laissent choir sur le trottoir en me disant de ne plus mettre les pieds dans leur établissement – comme si j'allais le refaire. Quand les Asiatiques sont-ils devenus si costauds? J'aurais dû savoir qu'une journée comme aujourd'hui n'avait pas vraiment le potentiel de devenir agréable.

J'arrive au parc et Maggie, ma voisine d'en-dessous, est déjà là à nourrir les pigeons. On dirait qu'elle leur donne des gaufres congelées, la drôle de dame.

« C'est quoi ça, Maggie, des gaufres congelées? » je lui lance. « Qu'est-ce que tu fous? »

« Ils adorent les Eggos », répond-elle.

« Moi aussi j'aime ça, les Eggos! » crie l'un des gars de la maison de transition située juste de l'autre côté de la rue. Il est un peu poilu mais en assez bonne forme. Je me demande si c'est avec lui que j'ai rendez-vous, mais considérant la journée que j'ai eue jusqu'à présent, c'est peu probable. Quelqu'un a laissé un bagel sur mon banc. Il est encore assez moelleux pour être déchiqueté, alors je me joins à Maggie pour nourrir les oiseaux. Un écureuil noir avec la moitié de la queue en moins sort d'une poubelle et vient me supplier d'en avoir un morceau. Je lui en jette un; il le prend avec ses mignonnes pattes et se met à mordiller délicatement les graines de sésame. J'ai toujours aimé la nature. Elle m'apaise, je ne saurais dire pourquoi, et il est facile de parler avec les animaux. Même les rats et les coquerelles ne me dérangent pas, quoiqu'il est rare qu'ils restent le temps de toute une conversation.

L'homme avec qui j'ai rendez-vous ne se pointe jamais. Je reste quand même assise là jusqu'à ce qu'il fasse très noir. Une bande de gars discutent en se passant une bouteille un peu plus loin, près de la statue. Normalement, je me joindrais à eux, mais le manque de respect de mon rendez-vous galant me frustre, bien qu'il soit possible qu'il ait eu un empêchement comme une maladie ou un décès, quelque chose du genre. Il est également possible que je me sois trompée de jour. Étrangement, tandis que je suis assise là, je me rends compte que je m'en fiche. Je n'arrête pas de penser à Wayne. Je sors son numéro de ma poche et me dirige vers la cabine téléphonique. J'appelle l'opératrice pour lui dire que mon vingt-cinq sous est resté coincé dans la fente, après

quoi je lui transmets le numéro de Wayne pour qu'elle l'appelle. Elle me dit que le numéro ne fonctionne pas.

« C'est impossible », je dis. « Essayez encore. » Elle réessaie trois fois.

« Le numéro n'est pas en service », répète-t-elle. « Je suis désolée, Madame. » L'appel s'interrompt. Je comprends enfin qu'elle a fait exprès de se tromper en composant le numéro car elle ne croyait pas tout à fait à mon histoire de monnaie coincée. Elle était peut-être même en train de m'observer par l'entremise d'une caméra cachée. Tandis que je raccroche, je tends un majeur bien senti dans sa direction en lui tirant la langue avec un grand bruit mouillé, juste au cas où il y a ait également un micro. Je décide d'aller voir si Wayne est encore au pub.

*Le Rose and Crown* est plus animé et plus occupé que tout à l'heure. J'aperçois finalement Wayne de l'autre côté du bar, à peine visible près d'une machine à sous. Je lui envoie un signe de la main et il disparaît. Le pauvre petit ne tient plus sur ses jambes; je m'en doutais. Pas littéralement, bien sûr, il peut encore se tenir debout et ses jambes, quoique courtes, fonctionnent encore, mais pas à pleine capacité. Je m'approche de lui et le redresse pour presser sa tête contre ma poitrine. Je le tiens bien serré; ce câlin fait un bien fou. Il émet des bruits étouffés, mais je n'arrive pas à distinguer des mots, alors je le retire de mon décolleté. Il lève la tête vers moi en clignant des yeux.

« Eh oui, Wayne, c'est moi. C'est Mo », je dis. « Je suis revenue pour te voir, trésor. »

« La vache! Qu'est-ce qui est arrivé à ton visage? »

« Une de mes bottes secrètes », je réponds avec un clin d'œil. J'adore draguer. Je m'accroupis un peu pour être à sa hauteur.

« *Flipping Nora!* » s'exclame-t-il. « Et c'est quoi, ça, sur ta tête? »

« T'aimes? » je demande, avec un nouveau clin d'œil. Il se penche pour sentir, et sa réaction est démesurée.

« Qu'est-ce que c'est? » dit-il, en fronçant le nez de manière adorable.

« Une fille ne dévoile jamais ses secrets beauté », je dis. Je suis faussement timide, et il adore ça.

« *Fuck me* », dit Wayne. « J'ai besoin d'une autre bière. »

« Moi aussi », je dis. « Chez toi ou chez moi? »

« Quoi? » dit-il. « Oh! Ne le prends pas mal, darling, mais je couche d'habitude avec des petites personnes comme moi. Ou des rousses, à l'occasion. Merci pour l'offre, par contre. J'apprécie. »

Je suis très flattée qu'il m'appelle « darling ». Il regarde de nouveau mes cheveux à la repousse retouchée; il ne semble pas pouvoir en détourner les yeux alors je secoue doucement la tête, sachant que le reflet des lumières ajoutera de la brillance à mes cheveux, espérant qu'ils seront suffisamment étincelants pour l'hypnotiser un peu.

« Je croyais que tu étais un peu gelée, plus tôt, » dit-il. « Mais maintenant je comprends que c'est la défonce totale. »

« Merci », dis-je en lui décochant mon sourire le plus sexy.

Je comprends tout à fait son désir de rester parmi les siens. En plus, si je me fie à la manière dont il parle, il est évident que Wayne est un vrai petit gentilhomme. Il n'est pas vraiment en train d'être fermé d'esprit – il a sa fierté, et nous savons tous les deux que je suis hors de sa ligue. Ou, du moins, hors de sa zone de confort – il n'est pas habitué aux femmes de mon envergure.

Je trouve un verre vide et le remplis de bière rousse prélevée d'un pichet abandonné. Je reste encore un bon moment, mais je décide d'y aller lorsque j'entends le *last call*. Il y a comme une fraîcheur dans l'air, et même si le ciel est encore sombre je sens approcher le matin, humide. J'ai envie de sortir mes cartes de tarot à mon retour chez moi; je les trouve tellement apaisantes. Je suis douée pour les mélanger et les disposer, et un de ces jours j'espère pouvoir les utiliser pour faire de l'argent, si toutefois je peux surmonter mon aversion pour la Mort et le Pendu.

Je m'arrête à une intersection importante. Je lève les yeux vers l'ombre imposante du mont Royal, je regarde la croix illuminée au sommet. Pour la première fois depuis des années j'ai envie de prier, mais j'ai oublié comment faire, comme j'ai oublié comment pleurer. D'un coup mon cuir chevelu se met à démanger et à chauffer comme si on y avait mis le feu. Je me souviens vaguement que je suis allergique au cirage à chaussures. Je tends la main pour gratter la zone irritée lorsque mes doigts se referment sur quelque chose à l'arrière de ma tête. Ce sont mes lunettes de soleil, réapparition miraculeuse! J'ai peine à y croire. Je les mets, juste pour m'assurer qu'elles sont bel et bien là.

Même s'il fait nuit, ma vision s'améliore instantanément. La croix du Mont brille de tous ses feux et les lumières ne sont plus blanches, mais multicolores, comme des lumières féériques. Dans le lointain, le chant lancinant d'une sirène de voiture. D'un coup il y a un crissement de freins et une voiture se gare près de moi. Une femme en sort. Elle ressemble un peu à ma mère et elle crie mon nom. Je me mets à courir, mais elle me saisit et tente de m'enfoncer quelque chose dans la

gorge avant de faire passer le tout de force avec de l'eau. Criss de folle! Je recrache l'eau et la capsule rose toute ramollie.

« C'est quoi ton osti de problème?? » je crie.

« Il faut que tu les prennes, Maureen », dit-elle. « Ça fait des heures que t'aurais dû. T'étais où? Tout le monde se faisait un sang d'encre. »

Puis je comprends. C'est exactement comme quand j'étais petite et que j'ai reçu du cirage à chaussures sur le bras et quand des plaques rouges sont apparues Maman m'a amenée voir le médecin, s'est occupé de tout. Elle me donne l'antidote.

« C'est l'antidote? Pour le cirage? »

« Ça l'est si tu veux que ça le soit », répond-elle, ce qui n'a pas le moindre sens.

« Ça veut dire quoi, ça, criss? Évidemment que je veux que ça le soit. J'ai l'impression d'avoir la tête en feu.»

« Alors oui, c'est ça », dit-elle en me tendant deux pilules roses et une bouteille d'eau. « C'est l'antidote pour le cirage. Prends-en deux, tiens. »

Je m'empare des deux pilules et les avale avec une gorgée d'eau.

« As-tu fait faire le double de clé? » demande-t-elle.

« Pas encore. Comment tu sais ça? »

« Laisse-moi te reconduire à la maison », dit-elle. « Il est vraiment tard. »

« Ça n'est pas une super idée, Maman », je dis. « Tu fais de la cécité nocturne, tu te rappelles? »

« C'est Lou », dit-elle, mais elle se trompe. Il n'y a que nous deux ici. Je crois qu'elle commence peut-être à perdre la raison, au même rythme que la vue.

Et soudain je remarque le feu de circulation vert, rond, de l'autre côté de l'intersection déserte. Et là, juste en dessous, le petit bonhomme blanc lumineux. Je pense à Wayne avec un sourire. J'arrête un instant, m'attendant à ce qu'il se mette à chanter comme un ange ou à raconter des blagues, mais il n'en fait rien. À la place, il se métamorphose en main orange qui m'interpelle, qui clignote à un rythme régulier. Je commence à marcher. À mi-chemin j'aperçois quelque chose sur la rue – non, pas vraiment *sur* la rue, mais *dans* la rue. Et je me rends compte que je suis de retour là où la journée a commencé. Et là, incrusté dans l'asphalte, se trouve le petit ovale rouge, la larme du Diable, dans l'attente du levant.

## Vers une littérature anglo-québécoise : approche traductologique

### **3. Portrait volontairement inachevé : la dynamique linguistique changeante de Montréal**

Il serait redondant et inutilement laborieux de relater ici les innombrables querelles sociales, économiques et politiques ayant mené, tout au long principalement du vingtième siècle, à l'établissement de la situation linguistique actuelle unique de Montréal. N'étant pas historienne, j'avais principalement à ma disposition les connaissances que m'ont permis d'acquérir des cours assez sommaires d'histoire du Québec suivis dans des institutions francophones, aux allégeances manifestes. La lecture d'ouvrages complets et remarquablement étayés sur le sujet, principalement *The Reconquest of Montreal* (1990) de Marc Levine et *Sorry, I don't Speak French* (2006) de Graham Fraser m'aura permis de revoir, en panorama et forte de nouvelles nuances, cette évolution historique complexe, dont je ne ferai qu'un assez bref résumé.

La longue époque où l'on considère Montréal comme l'un des centres économiques majeurs du Canada coïncide avec celle où une élite anglophone, minoritaire en termes démographiques, règne en maître sur des institutions bancaires et commerciales qui génèrent à elle seule une part importante de la viabilité économique du pays; la Banque de Montréal, l'université McGill et la brasserie Molson n'en sont que quelques exemples. À l'époque, la majorité francophone se compose surtout d'ouvriers et d'agriculteurs, classe dont l'humiliation et le sentiment d'infériorité, la conviction d'être « né pour un petit pain » ont largement marqué l'imaginaire de la reconquête. Après la Seconde Guerre mondiale, la forte émergence d'un sentiment nationaliste

fondé en grande partie sur la langue française et sa place légitime motive ce que l'on désignera plus tard comme la Révolution tranquille, ou révolution culturelle québécoise. On assiste en une période relativement courte à la montée du protectionnisme linguistique (avec entre autres l'adoption de plusieurs lois concernant l'affichage et, plus généralement, le statut du français en tant que langue officielle) et à l'édification d'un sentiment identitaire québécois, bien distinct du désormais vieilli « Canadien Français »; les deux composantes de cette appellation ne suffisent plus à circonscrire ce que l'on conçoit comme une nation symboliquement indépendante, possédant ses propres appareils gouvernementaux, ses propres institutions et sa propre culture. L'élection du Parti québécois et les deux référendums visant à proposer la scission de la province d'avec le reste du Canada mènent d'ailleurs à l'exode de centaines de milliers d'Anglophones dans les années 1980-1990, qui officiellement partent chercher ailleurs un contexte économique plus favorable; officieusement, ce départ en masse peut aussi être interprété comme une réponse radicale à un changement de climat politique dans une province où ils ne se sentent plus les « bienvenus ».

Cet état des choses aura bien sûr laissé une trace indélébile dans la mémoire collective : la perception selon laquelle une partie de la communauté francophone, depuis la réussite effleurée du bout des doigts des référendums souverainistes, paraît nourrir à l'endroit des Anglophones une méfiance et un ressentiment particuliers. On trouve en effet nombre d'articles alarmistes sur la situation du français au Québec, où l'on prouve à grands coups de statistiques que l'anglais gagne du terrain en ce qui concerne la langue parlée à la maison; les immigrants qui choisissent de faire leur vie principalement en anglais gagneraient en moyenne significativement plus que ceux qui choisissent la langue de la majorité; enfin, l'unilinguisme francophone serait en nette régression (Castonguay, 2008). De même, les commerçants sont à risque de fortes amendes s'ils ne

respectent pas les lois de l’affichage en français, et certaines hostilités éclatent inévitablement entre les individus, comme le démontre Graham Fraser, en relatant sa propre expérience en tant qu’étudiant en échange au Québec dans les années 70 : « I had the sense of being a foreigner in my own country, one I thought I knew and understood. One of the Quebec students seemed to hate the English, almost quivering with resentment » (2006 : 2). Depuis la Révolution tranquille et la prise d’importance politique du français, on perçoit chez certains francophones une méfiance envers celui qui passe toute sa vie à Montréal sans maîtriser le français, langue dans laquelle, en théorie, s’effectue la plupart des interactions et de l’affichage. On soupçonne dès lors chez l’« Anglo » l’appartenance à une communauté fermée qui possède ses propres modes de communication, ainsi qu’une provocation politique dans ce qui est vu comme une résistance à fonctionner dans la langue dominante. Ceux qui ont *fait le choix de rester* forment malgré tout une communauté singulière, dont Martha Radice a choisi d’explorer les motivations dans son ambitieuse enquête sociologique *Feeling Comfortable? The urban experience of Anglo-Montrealers* (2000), basée principalement sur des entrevues cordiales avec des Anglo-Montréalais « de vieille souche ». L’interrogation formulée dans le titre donne l’impression de convoquer, d’emblée, une réponse négative. Pourtant, le constat général est on ne peut plus clair : « Montréal est vue comme un excellent endroit où habiter, sinon le meilleur. Cette préférence est appuyée par des références à d’autres villes : que les gens aient beaucoup voyagé ou non, il leur semble peu probable qu’un autre endroit leur plaise autant que Montréal. » (2000 : 96). J’aurai l’occasion de traiter plus en détail cette aisance au sein des lieux urbains qui, selon les termes de Radice, est malgré tout en constant travail de renégociation.

Recenser l’évolution d’une telle situation linguistique est particulièrement complexe, surtout lorsqu’il s’agit d’essayer d’en dégager un « sentiment » généralisé. On peut concevoir, en

revanche, que les traductions au sein des cultures, particulièrement en ce qui concerne les cultures bilingues comme celle du Canada, sont des actes qui doivent sans arrêt composer avec les discours politiques et sociaux qui régissent les interactions entre les communautés et définissent les circonstances, la quantité et la réception des traductions d'une langue à l'autre. C'est dans cette optique qu'il convient de définir les bases historiques des deux perspectives opposées dont, en tant que bilingue, j'ai vaguement perçu les échos toute ma vie : les anglophones et les francophones montréalais (puisque cette distinction simpliste a perduré longtemps) sont tributaires de perceptions historiques extrêmement différentes. Comme l'explique Sherry Simon notamment dans *Traverser Montréal* (2008) et *Le trafic des langues* (1994), pour une nation francophone cherchant à bâtir sa culture, l'absorption d'œuvres anglophones par le biais de la traduction est vue avec circonspection; pour les anglophones qui ne se sentent pas tout à fait inclus dans le projet nationaliste, traduire à partir du français relève d'un intérêt presque ethnologique, motivé par une curiosité polie à l'endroit de leurs étranges voisins. Le choix de la langue est toujours politique au Québec, mais pas au même degré pour tout le monde; les anglophones, bien souvent, du fait de leur statut de minorité qui s'exprime paradoxalement dans la langue majoritaire du reste du pays, ne ressentent pas aussi pleinement « what the big deal is ».

### **3.2 Le nouveau Montréal : échapper aux binarismes**

Fort heureusement – on en arrive à ce consensus chez Fraser, Simon, Radice et bien d'autres – des voix émergentes repensent peu à peu cet état des choses depuis les années 2000. Les frontières linguistiques définies géographiquement par le boulevard Saint-Laurent et virtuellement par la classe sociale ne tiennent plus la route. Les mariages mixtes (tant au point de

vue linguistique que culturel) sont de plus en plus nombreux, les communautés culturelles qui ne sont à la base ni anglophones ni francophones se font de plus en plus visibles et colorent la ville à leur manière en évitant, pour la plupart, les pièges de la ghettoïsation. Fraser lui-même parle de l'intérêt que suscitent chez lui les tableaux vivants du centre-ville montréalais, où le multilinguisme se vit avec de plus en plus de désinvolture :

Now, downtown Montreal restaurants and bars are an example of what Camille Laurin meant when he talked about institutional unilingualism and individual bilingualism: the signs, posters, and menus are in French only, while the staff – and sometimes the clients – flip easily from one language to the other. (2006 : 135)

Fraser débute ce passage par « now », indiquant clairement qu'une évolution observable s'est produite, que les jeux de pouvoir ou les rapports entre les langues paraissent avoir atteint un nouveau stade. Dans le cadre d'une étude intitulée « La société plurilingue : utopie souhaitable ou domination acceptée? » (2000), Marinette Matthey et Jean-François de Pietro établissent une distinction importante entre diglossie et bilinguisme. La première dynamique suppose des apports et une distribution inégalitaire, une situation permanente de compétitivité et de conflit; la seconde, en revanche, est plutôt caractérisée par des rapports pacifiques et un enrichissement mutuel.

En combinant mes propres observations à celles de sociolinguistes et d'historiens s'étant penchés sur la situation unique du Québec et plus particulièrement de Montréal, sa métropole, je crois être en mesure d'affirmer que nous assistons, depuis quelques années déjà, à un glissement de paradigme. Il serait utopique d'affirmer que ces deux états, diglossie et bilinguisme, sont fondamentalement incompatibles, que l'un puisse entièrement effacer l'autre; j'avance plutôt qu'ils coexistent au sein d'une même société selon les institutions, les individus et de la ferveur

de leur sentiment nationaliste, la nature de leurs contacts avec ceux issus d'autres communautés, et j'en passe. Malgré tout, la détente généralisée des conflits houleux liés à la langue, le flot constant d'apport créatif provenant des autres provinces canadiennes et de l'immigration internationale, ainsi que l'intérêt croissant pour ces nouveaux modes d'expression permettent d'affirmer que le bilinguisme – le multilinguisme, dans ce cas-ci – est désormais envisagé comme le mode de contact le plus souhaitable entre les différentes composantes ethnolinguistiques de Montréal.

Ainsi, les observateurs de ce mouvement sont unanimes sur un point : c'est précisément cette nature hétérogène des interactions et la complexité de ces rapports, sources de dialogues, de tensions comme de fertilisation, qui fait de Montréal un lieu privilégié de création culturelle, une réputation qui a désormais entièrement remplacé son ancien pouvoir d'attraction en tant que centre névralgique de l'économie canadienne. L'ouverture qui caractérise ses manifestations urbaines aujourd'hui, qu'il s'agisse de festivals, d'expositions et de films, d'hommages rendus sous ces formes aux communautés juives, africaines, asiatiques et autochtones, entre autres, poussent de nombreux critiques à constater qu'on a bel et bien creusé des brèches salutaires dans la stricte définition de ce que c'était qu'une œuvre québécoise. Le respect manifeste voué au courant relativement récent de la littérature migrante en est un bon exemple : Dany Laferrière, Kim Thúy, Ying Chen, Sergio Kokis sont indubitablement considérés comme des auteurs québécois, dont les œuvres sont valorisées entre autres *en vertu* de cette nuance appliquée à des récits qui, s'ils ont lieu ici, prennent implicitement racine ailleurs. Il s'agit là d'une appropriation qui pourrait poser certains problèmes éthiques; ils me semblent toutefois évités en grande partie par la perspective d'accueil, non de dépossession, selon laquelle on analyse comme québécoises ces œuvres où l'adjectif « migrant » est un symbole subversif de fierté. Tous ces écrivains,

cependant, s'expriment en français, ce qui facilite d'autant leur intégration à l'institution littéraire québécoise. La question de la langue demeure primordiale; c'est ainsi que le statut de la littérature de langue anglaise pose de tout autres enjeux. Et c'est ici, il me semble, que les modalités de la traduction – comprise ici comme produit, mais aussi et surtout comme procédé, ou comme concept théorique – interviennent. Dans leur dossier intitulé « Zones de contact » (2005), Sherry Simon et Catherine Leclerc explorent cette notion d'une production créatrice anglophone qui prend une part active à la redéfinition de la littérature *québécoise*, tout court, et qui ne serait pas perçue comme faisant partie d'un corpus étranger, dont les préoccupations n'ont pas de lien avec celles de la majorité des Québécois.

Lianne Moyes croit qu'on peut parler d'écriture anglo-québécoise (anglo et québécoise) lorsque l'ancrage de cette écriture au Québec n'est pas uniquement territorial, mais que les écrivains se mettent à "laisser le contexte québécois travailler de lui-même la langue anglaise." Yan Hamel suggère que, dans la foulée de l'éclatement culturel généralisé qui caractérise notre époque, il s'agit moins de la soumettre à des critères prédéfinis ou de lui assigner une appartenance exclusive que d'envisager ses affinités avec le corpus francophone, tout en tenant compte de ses possibles différences [...]. (2005, p. 18-19)

C'est entre autres cette notion précise d'influence *mutuelle*, il me semble, qui prend forme dans le travail de la traduction. Grâce aux nouvelles acceptions du concept même de traduction introduites depuis les années 1990, ce que l'on connaît maintenant (en partie grâce à Susan Bassnett et André Lefevere) comme le « tournant culturel », il est possible de voir dans sa tentative même des *méthodes* concrètes d'exploration et de compréhension de l'Autre. L'adéquation systématique de langue et de culture est largement dépassée. Ainsi, des immigrants venus de partout réclament et, de plus en plus, obtiennent le droit de se considérer Montréalais, en superposant la diversité de leurs regards à ceux d'une société qui n'était, en théorie, que francophone et catholique. Ils ont la possibilité de « traduire » leurs origines en faisant usage du

langage du Québec, tout comme leur manière d'interpréter certains faits québécois est nécessairement pétrie des résonances de leur culture d'origine; ceci est particulièrement significatif dans le cas des enfants de personnes immigrées, nés au Canada, qui ont bien plus de chance de vivre de grandes transitions linguistiques en l'espace de seulement une ou deux générations, obligés de composer avec les possibles disparités entre leur culture d'origine et la réalité de leur province d'accueil<sup>1</sup>. Ainsi, les écrivains de langue anglaise qui font le choix d'ancrer leur création au Québec pourraient se voir accorder un statut semblable, en parallèle avec le droit de prendre une part active à cette grande conversation où interagissent de plus en plus d'interlocuteurs. De nombreuses motions sont effectuées en ce sens, et c'est dans cette foulée que j'inscrirais un projet comme le mien. Le naturel avec lequel s'est effectué le passage d'une langue à l'autre lors de la traduction des textes choisis a contribué à renforcer l'impression qu'il n'y avait aucune barrière « culturelle » à franchir, à faire tomber par la force; ceci ramène d'emblée à une restructuration de la notion même de traduction, pour la défaire de son rôle exclusif d'outil de transfert entre des cultures distinctes. Je reviendrai à ces considérations dans de la section consacrée à l'analyse littéraire des textes.

Les manifestations implicites, pas toujours textuelles, de la traduction vont plus loin. Ainsi, de jeunes anglophones peuvent « traduire » avec une justesse déconcertante l'expérience montréalaise dans une langue qui n'est pourtant pas la langue officielle, qui au contraire a longtemps été vue comme celle de l'opresseur. De plus en plus d'auteurs montréalais (dont, entre autres, Lori Saint-Martin et Melissa Bull) sont également traducteurs; il est permis de supposer que les influences, l'humour et les références propres aux autres langues avec lesquels

---

<sup>1</sup> Rappelons ici la citation de Salman Rushdie selon laquelle les immigrants sont des gens « traduits » : « The word 'translation' comes, etymologically, from the Latin for 'bearing across'. Having been born around the world, we are translated men. » (Rushdie, 1991 : 16)

ils entretiennent des contacts effectuent un travail de modelage qui s'inscrit plus ou moins profondément dans la voix créatrice de l'écrivain. Le français montréalais lui-même, quoiqu'il s'agisse d'une notion délicate pour certains, est le fruit d'une proximité et d'une hybridité claires avec l'anglais – comme toute langue, elle est intrinsèquement parsemée de faits de traduction. Charles Castonguay, chercheur et ancien professeur à l'Université d'Ottawa mentionné plus haut, déplore, dans un recueil d'articles intitulé *Avantage à l'anglais! Dynamique actuelle des langues au Québec* (2008), le recul statistique, lent mais constant, de la francophonie. Dans ce contexte, il est quasi comique de constater qu'il jonche son réquisitoire de termes comme « dompé » (p. 88) et « flusher » (p. 103), deux exemples des innombrables emprunts directs à l'anglais qui font toute la spécificité du parler canadien-français. Il est bon de se rappeler que le français et l'anglais coexistent, certes, mais *coopèrent* surtout au sein même du dialecte, de la langue d'usage, de la logique rhétorique. Et les principaux messagers de cette coopération sont les traducteurs, traditionnellement affectés à une position de l'entre-deux. Or, comme le souligne Maria Tymoczko (2003), la métaphore un peu surexploitée du « in-between » entraîne l'*a priori* problématique selon laquelle les cultures, ou les langues – peu importe ce que peuvent bien représenter les « deux » dans « entre-deux » - forment des entités monolithiques, avec des frontières bien définies. L'opposition de Tymoczko à cette figure stylistique permet d'envisager le traducteur comme toute personne aux conceptions et à l'imaginaire métissés, qui n'a pas besoin de faire de la traduction une profession pour en appliquer certaines notions dans sa vie de tous les jours. Ainsi, cette riche complexité des nouveaux modes traductionnels se cristallise en d'innombrables moments, qu'il s'agisse d'œuvres bilingues (on peut penser à la mise en scène en 2014 de *L'homme invisible/The Invisible man* de Patrice Desbiens ou aux longs métrages *Yes Sir! Madame...* (1994) et *Bon Cop, Bad Cop* (2006), dirigés respectivement par Robert Morin et Eric Canuel) ou de fictions littéraires empruntant leur titre à l'« autre » langue (notamment *Chez*

*l'Arabe* de Mireille Silcoff, dont j'ai traduit la première nouvelle dans le cadre de cette thèse, ou encore *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche et *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin). La prémisse même du projet que j'ai choisi d'entreprendre, soit la traduction par une montréalaise bilingue d'œuvres anglophones vers le français, s'inscrit donc directement dans cette mouvance, visant à participer à un « assouplissement linguistique » qui semble déjà bien entamé.

Enfin, c'est aussi culturellement que le Québec est un peuple « traduit ». L'un des lieux communs les plus répandus lorsqu'on parle de la culture québécoise tend à en faire un peuple d'Américains qui parlent français, ou des Français qui vivent à *l'américaine*, alliant *stand-up comedy* et gastronomie française, rues sagement quadrillées et franc-parler latin. « Les Québécois sont des Anglophones qui parlent français », chronique humoristique signée Pascal Henrard, écrivain-rédacteur pigiste d'origine belge déménagé à Montréal en 1988, le résume bien : « L'anglitude des Québécois est une attitude. Tout ça n'est pas une question de langue. C'est plutôt une question d'être, de culture, de perspective, d'état d'esprit, d'habitudes de consommation, d'humour, d'amour même. Et les états d'âme du *bill* 101 ne pourront rien y changer. » (Henrard 2012) Ainsi, ces nouvelles définitions de « peuple » traduit, de gens qui posent tous les jours sans le savoir des gestes de traduction – tels que le bilinguisme individuel opposé à l'unilinguisme institutionnel que rapportait plus tôt la citation de Graham Fraser – de langue métissée et d'œuvres aux affiliations culturelles surprenantes se trouvent au cœur même de ma position traductionnelle.

#### **4. Questions d'éthique?**

Deux ou plusieurs langues ne peuvent coexister en toute neutralité au sein d'une société donnée; voilà au moins un autre point sur lequel la plupart des sociolinguistes et des traductologues trouvent consensus. Là où il y a mise en présence de plusieurs idiomes intervient forcément la notion de jeux de pouvoir : Annie Brisset cite notamment les exemples de l'évangélisation des Philippines, étudiée par Rafael Vicente, les représentations collectives des Premières Nations dans les écrits des Amériques qu'analyse Eric Cheyfitz et la situation de domination coloniale imposée en Inde par l'empire britannique, explorée par Tejaswini Naranjana (Brisset, 2010). Dans ces trois exemples comme ailleurs, la traduction est l'un des premiers vecteurs de cette réaffirmation de la hiérarchie d'une langue sur une autre, une manière d'assimiler la culture dominée en lui prodiguant massivement des œuvres issues de la culture dominante, ou encore de se l'approprier en manipulant la traduction de ses textes pour les faire correspondre aux valeurs et aux perspectives de la culture détentrice du pouvoir. Aujourd'hui, il est même possible de s'éloigner du faisceau précis d'une société donnée pour braquer son regard, comme l'a fait Lawrence Venuti, sur un portrait global. Il pose ce constat au tout début de *Rethinking Translation – Discourse, Subjectivity, Ideology* (1992) :

When the target language is contemporary English, transparent discourse sustains the grossly unequal cultural exchanges between the English-language hegemonic nations, particularly the United States, and their others in Europe, Africa, Asia and the Americas. In the decades since World War II, many foreign publishers have routinely translated large numbers of the most varied English-language books, exploiting the global drift towards American political and economic hegemony, actively supporting the international expansion of American culture by circulating it in their own national cultures. (1992 : 5)

Le texte date de 1992; on peut donc imaginer de légers changements dans les statistiques qu'il présente par la suite. En revanche, l'hégémonie des grandes puissances anglophones étant demeurée relativement stable au cours des vingt dernières années, il est permis de supposer qu'un pourcentage impressionnant des traductions internationales s'effectuent encore en ayant l'anglais pour langue de départ, ce qui est le mode habituel d'une culture ayant établi sa domination; parvenue bien au-delà du besoin d'importer, elle n'a plus qu'à exporter sa langue et la fait même jaillir à des endroits inattendus, puisque réussir sur la scène internationale implique, bien souvent, d'écrire, de chanter ou de filmer en anglais.

En ce sens, mon choix de traduire les textes d'une *minorité* anglophone pose de drôles de questions éthiques. Les anglophones québécois sont minoritaires, précisons-le, au sein d'une minorité. Dans le cadre d'un numéro consacré aux « Anglos », le magazine montréalais *Urbania*, au contenu joyeusement loufoque, publie un article où figure une excellente analogie, signée Biz (2012) : « Si le Québec est une île dans l'Amérique anglophone, sa minorité anglophone est un lac dont la source souterraine est irriguée par l'océan. » Cette minorité semble en effet entièrement protégée du risque, contrairement à de nombreuses autres communautés montréalaises, de voir se diluer le sens de ses racines ou de perdre la maîtrise de sa propre langue; la domination de l'anglais dans le reste du Canada, et plus largement en Amérique du Nord, fournit une solide protection à cet égard. Les risques habituels inhérents à la traduction d'œuvres de la minorité, soit l'appropriation culturelle sauvage et l'aplanissement des différences au nom d'une homogénéité forcée, doivent ici être réévalués. Particulièrement consciente de cet aspect singulier de la traduction au sein de la culture québécoise/montréalaise et de ses enjeux uniques, Sherry Simon en définit deux tendances dans *Villes en traduction* (2013), qui valent d'ailleurs autant pour la traduction vers le français que vers l'anglais : la distanciation et le rapprochement,

qu'elle distingue essentiellement par leur visée. Il n'est plus question, comme dans les cas précités de traduction entre langues majoritaires et minoritaires, de s'appropriier l'Autre ou de l'assujettir; ici, on traduit pour souligner la différence et la singularité ou, au contraire, la proximité (des valeurs, des idées, des expériences, des motifs, etc.) entre les deux communautés linguistiques – nous le verrons d'ailleurs plus en détail dans la section consacrée à l'analyse des nouvelles et de leurs motifs. Simon fait valoir que, au cours des dernières décennies, de nombreuses traductions entre auteurs montréalais (vers le français comme vers l'anglais) ont été produites dans une optique de distanciation, chargées d'un respect manifeste mais aussi d'un « recul » assumé, à la fois froid et poli. Voici l'explication, fort éclairante, du fondement éthique de la *distanciation* : « Ce qui définit le mieux la distanciation, c'est le renvoi à l'origine, puisque les écrivains et les traducteurs sont présentés comme les représentants de leur nation ou de leur religion, forcés de se conformer à la “métaphysique de la communication” » (2013 : 208). C'est donc en « ethnologue » que l'on entreprend de traduire des œuvres; on choisit des représentants de « l'autre côté » en fonction des différences qu'on leur suppose, et non pour les inclure avec un certain naturel dans le lot de la production littéraire de la ville.

#### **4.1 L'hypothèse mise à mal**

Impossible de nier, en un sens, que c'est une visée à laquelle je participe; en faisant précisément le choix de traduire des textes de jeunes auteurs anglophones, je place déjà sur la somme de leurs œuvres certaines présuppositions. J'envisage qu'ils puissent me fournir une esthétique presque exotique de la *différence*, et que l'on fasse pour moi le portrait d'une partie de l'expérience urbaine à laquelle je n'ai personnellement jamais été confrontée; il s'agit en somme de présupposés de même nature que ceux que j'aurais pu apposer à des textes issus des minorités

plus visibles ou plus récemment établies au Québec. J'ai pourtant été témoin d'un renversement assez impressionnant des attentes, formulées explicitement ou pas, que je pouvais avoir avant même d'arrêter mon choix de nouvelles à traduire. J'avais pour timide hypothèse de réunir ainsi des *récits de la minorité* au sein desquels l'édification d'une identité à contrecourant, l'incertitude provoquée par la portée politique de la langue, et la constante renégociation de l'impression d'être chez soi dans une province où plane encore le spectre d'un ressentiment historique travailleraient les narrations en profondeur. À l'inverse, j'ai eu affaire à des récits qui m'étaient en un sens déjà extrêmement familiers – sans témoigner d'un esprit proprement francophone dans leur faction, ils étaient indubitablement *montréalais*, élaborant à mesure une cartographie reconnaissable de la ville, s'arrêtant aux mêmes points significatifs, relatant des expériences et des réflexions, des situations incongrues dans lesquelles se reflétait ma propre connaissance de la jeunesse de ma ville. À ma grande surprise, il n'était tout simplement *jamaïs* directement question d'un rapport problématique du français et de l'anglais dans les récits.

Difficile, dans un tel contexte, de résister à la tentation du rapprochement entre le rapport paisible au contexte linguistique démontré dans les nouvelles que j'ai choisies et l'ouverture mutuelle croissante des différentes communautés multilingues de Montréal qu'ont semblé remarquer à peu près tous les auteurs que j'ai consultés à ce propos. Mon hypothèse de base a été rapidement démentie, à l'instar de mon réflexe initial à la lecture du titre de l'ouvrage de Martha Radice, *Feeling Comfortable?* Je m'attendais, encore une fois, à un constat d'inconfort diffus mais généralisé. Or, selon les témoignages recueillis, les Montréalais anglophones qui vivent dans la métropole québécoise depuis leur naissance paraissent généralement percevoir la prédominance du français comme une richesse culturelle qu'ils ne retrouveraient pas nécessairement ailleurs; ceux qui ont choisi d'y déménager l'ont fait entre autres pour y laisser s'épanouir leur créativité,

au contact d'autres langues, d'autres modes de vie, d'autres forces créatrices mues par l'énergie que prodiguent ces tensions multiples. Dans *Villes en traduction* (2013), Sherry Simon synthétise cette transition avec une grande justesse :

L'imagination montréalaise a longtemps été dominée par le récit de la confrontation entre ses parties est et ouest, une histoire de tensions entre le français et l'anglais. Aujourd'hui, la ville devient de plus en plus polycentrique, et sa topographie linguistique se diversifie. Les trajectoires traductionnelles se diversifient en conséquence. (2013 : 188)

Le dernier sujet problématique, tel que je l'ai évoqué plus tôt, paraît donc réellement ce droit de créer de la littérature montréalaise en anglais. L'anecdote qui m'a servie d'introduction témoigne de ce dernier rempart : les jeunes communautés littéraires, étudiantes ou autres, ne sont pas forcément exposées à ce que celles « de l'autre côté » ont à offrir de plus vivant, de plus actuel. Il est rare que la mention « littérature québécoise » englobe, d'une manière ou d'une autre, des textes écrits en anglais, qui semblent former une catégorie à part. Un article tout récent, paru dans le quotidien montréalais *La Presse* en avril dernier et intitulé « Traductions d'auteurs anglophones : les découvreurs », relate une entrevue avec Mélanie Vincelette et Antoine Tanguay, deux éditeurs reconnus particulièrement actifs dans le domaine de la publication d'œuvres traduites de l'anglais vers le français; leur entreprise est qualifiée d'*exploratrice*, adjectif qui vient appuyer l'hypothèse selon laquelle la curiosité mutuelle entre les deux communautés linguistiques manque encore d'une certaine spontanéité. À la question de Josée Lapointe, journaliste : « Sont-ils [les auteurs anglophones] reconnus à leur juste valeur? », Antoine Tanguay offre la réponse suivante :

Ça fait 10 ans que je fais de la traduction et je commence à en ressentir les effets. Sans même poser de question politique, je demande : est-ce que la littérature québécoise ne s'écrit qu'en français? En ce moment, l'auteur québécois qui vend le plus à l'extérieur du Québec, ce n'est pas Larry Tremblay, c'est Neil Smith. Mais c'est difficile de le faire reconnaître. (Lapointe, 2016, paragr. 4)

Il s'agirait donc d'une question extrêmement actuelle, dont la quête de légitimité est loin d'avoir atteint son dénouement. Dans mon cas, traduire ces œuvres vers le français se veut une tentative de piquer la curiosité envers des textes d'aujourd'hui qui, s'ils n'ont pas encore passé l'universelle « épreuve du temps », ne peuvent que fournir un miroir, témoigner d'une complicité dans la création, démontrer une connaissance approfondie des mêmes espaces urbains et élargir la définition du paysage littéraire dans son ensemble. Je cours ce faisant le risque du *traduttore, traditore*, en dépouillant l'Anglophone montréalais de son altérité. J'examinerai dans la prochaine partie, consacrée à l'analyse littéraire proprement dite des textes, comment j'ai fait le pari d'exploiter les potentialités de ce risque.

## **5. Au cœur des récits**

### **5.1 Questions de langue : l'incommunicabilité**

Il arrive à de très rares occasions que les narrateurs des récits présentés dans cette thèse nomment explicitement la langue qu'ils parlent, ce qui place toujours le traducteur devant une sorte de dilemme logistique. J'ai choisi de faire en sorte que les personnages demeurent des anglophones: le narrateur dans ma traduction du « Surveillant » de Jon Paul Fiorentino, par exemple, félicite sa colocataire Sally au sujet de l'amélioration de son anglais, ce qu'autorise son statut d'étudiante étrangère. De même, le compliment ridiculement gauche qu'il lui adresse une phrase plus loin – à savoir que la manière dont elle s'exprime « ressemble beaucoup à de l'anglais normal » (NA, p. 12) - conserve entièrement sa charge humoristique de malaise, ce qui ne peut servir qu'à

renforcer l'aura de maladresse presque inquiétante du personnage du Surveillant. Dans « Doreen, Doreen » de Fawn Parker, la narratrice se précipite sur un passant pour lui demander s'il parle anglais, ce à quoi il répond de manière évasive, indifférent à sa détresse, que « ça ne [le] regarde pas » (NA, p. 21). Elle habite Beaconsfield, vit avec John Travolta et semble être originaire de Toronto, ce qui élabore un univers narratif aux résonances clairement anglophones — quoique cela importe peu dans cette nouvelle non linéaire, absurde, où abondent les actes de communication tronquée. En ce sens, ma traduction de ce passage, si elle introduit une dissonance entre la langue de la narration et celle du dialogue, ne représente finalement qu'un énième moment de décalage entre cette étrange protagoniste et les autres, sous la forme de cet appel à l'aide qui demeure sans réponse. D'autre part, les deux seuls personnages dont on apprend textuellement qu'ils parlent à la fois le français et l'anglais ont une troisième langue maternelle et sont issus de communautés culturelles relativement fermées : il s'agit, dans « Une table pour deux » de Kenneth Radu, de Wangqi, le jeune résidant du Quartier chinois que ses parents encouragent sans relâche à l'obéissance et à la recherche de perfection, ainsi que, dans « Speed Dating » de Joshua Levy, Yitzhak, Juif orthodoxe ayant fui Boisbriand. Pour ces derniers, apprendre les deux langues principales de la ville représente indéniablement une sorte d'échappatoire, et s'avère conditionnel à leurs possibilités de liberté; transposer la narration en français ne cause aucun bris dans la logique narrative.

Ainsi, si l'on observe aucune problématisation directe de la dynamique anglophone/francophone dans les dix nouvelles, il est possible en revanche de percevoir une reconnaissance peut-être plus subtile de la place prépondérante de la question linguistique dans la ville : c'est la difficulté marquée qu'éprouvent les personnages à communiquer, qui se manifeste d'une multitude de façons. D'abord différemment pour les deux personnages de « Une table pour deux » et de

« Speed Dating »; Wangqi, pris au piège entre les réalités enivrantes de sa « vraie vie », celle « hors des murs de la maison et de l'école » (NA, p. 42) et la rigueur et l'austérité du style d'existence imposé par ses parents dans le Quartier chinois, est incapable d'avoir une réelle conversation avec son père. D'abord métaphoriquement, du fait de sa peur de lui tenir tête; puis littéralement en raison de son mandarin boiteux, mâtiné de français et d'anglais. Pour Yitzhak, narrateur de « Speed Dating » élevé dans une famille ultra-orthodoxe, les interférences communicationnelles proviennent principalement de son ignorance du monde : incapable de déchiffrer la sémiotique la plus simple, il prend d'abord la croix du Mont-Royal pour un « T » géant. Il finit par bien se débrouiller dans son exploration de l'univers montréalais, seulement pour comprendre, au bout d'un moment, qu'il se sent malgré tout atrocement seul; c'est ce qui le pousse à s'inscrire à une soirée de speed-dating, le dénouement final qui donne son titre à la nouvelle et qui laisse entendre que ce monologue précipité, ponctué uniquement de virgules et de points-virgules, est le fruit d'un emballement maladroit, longtemps contenu chez quelqu'un qui n'a pas les mêmes bases communicationnelles que tous ceux qu'il rencontre. Dans « Le langage du corps » d'Andrew Szymanski, la totale inaptitude de Jesse et Jordan à interpréter adéquatement les rétroactions et les intentions de l'autre alors qu'ils se draguent pendant une soirée reflète encore ce lien difficile avec le langage. Dans « Chez l'arabe » de Mireille Silcoff, des représentants de différentes communautés linguistiques (et culturelles) se côtoient au quotidien, mais semblent parfois aux prises avec des obstacles communicationnels : Antoine, le conjoint francophone de la narratrice, paraît sourd aux complexités de son handicap; surtout, sa mère (juive) et toute la communauté persane représentée par le petit magasin/restaurant du coin de la rue paraissent à des années-lumière d'une compréhension mutuelle, celle-ci étant freinée par les vestiges historiques qui séparent les deux peuples du Moyen-Orient.

Ici, le concept d'altérité si cher à la traduction littéraire subit un déplacement intéressant : lorsque Montréal cesse d'être le lieu des tensions entre anglophones et francophones, ce sont des frictions créatrices d'un autre genre qui font surface à mesure que se multiplient les communautés immigrantes. Certains choix de traduction se sont imposés d'eux-mêmes dans le but de conserver le relief que l'original est parvenu à donner à ses différents personnages : ainsi, toujours dans « Chez l'arabe », la mère (qui s'exprime bien sûr en français dans la traduction) continue d'appeler sa fille *mamaleh*, « chérie », sans que la narratrice ne fournisse le moindre équivalent à l'usage du lecteur. J'ai aussi tenté de rendre au mieux les accents du chauffeur de taxi iranien et de l'acupunctrice chinoise, en m'inspirant de mes propres interactions montréalaises pour mettre en scène la teinte particulière de leur français parlé : « Même une heure, je peux attendre » / « C'est les rideaux que je préfère, de tout » (NA, pp. 67 et 68) pour Mohammed, et « Vous pleine neige » (NA, p. 73), traduction de l'anglais « You very snow », pour l'acupunctrice.

Pour « Rouge », nouvelle de Katrina Best, j'ai eu à faire des choix d'un autre ordre. Ici, c'est une narratrice aux prises avec de gros problèmes psychologiques qui est mise en scène; elle entreprend une sorte d'errance sans but dans le centre-ville montréalais et dans ses propres pensées, et on apprend à la toute fin que sa famille essaie de la retrouver pour lui administrer des médicaments sans lesquels elle devient incontrôlable. Dans cette nouvelle, sa principale interaction se fait avec un Britannique dont le parler argotique paraît caricatural par moments, même dans la version originale. J'abandonnai assez rapidement ma première piste, qui avait été d'en faire un Français multipliant les tirades en argot parisien : la distanciation narrative me paraissait trop importante, puisqu'il aurait également fallu changer le pub pour un bistro et l'*ale* pour du vin, pour ne nommer que ces modifications. Je me suis donc imaginée un Britannique aux phrases truffées de petites erreurs provenant de calques trop directs, telles que

« quelle mauvaise chance » ou « c'est une pitié » - à tel point d'ailleurs que Maureen, la narratrice, « n'a pas la moindre idée de ce dont il parle » (NA, p. 93).

Il a été primordial, au fil de la traduction, d'analyser avec le plus grand soin ce travail des idiosyncrasies présent à divers degrés dans chacune des nouvelles. Si aucune d'entre elles ne fait stylistiquement usage d'un langage « de la rue », elles ont chacune leur manière de malmener, de tordre un peu la langue pour la faire déroger, bien souvent, de sa fonction communicative : le récit au « tu » dans « Le Surveillant », l'humour grinçant que laisse transparaître la méticulosité descriptive dans « Succédané » de Mike Spry, ainsi que les répétitions inlassables et les phrases en queue de poisson dans « Le langage du corps » de Szymanski. De là, aussi, l'importance toute particulière accordée aux dialogues, bien qu'ils ne représentent qu'une faible proportion des récits : une mise à profit de mes propres observations en milieu urbain pour tenter d'imiter le français des personnages d'autres origines, par exemple, ou encore la transposition en français « montréalais » des dialogues des narrateurs, tout en évitant un ton *joualissant*. Ce sont donc particulièrement les jurons qui insufflent cette impression d'oralité aux phrases parlées : dans « Les poissons volants » de Ian Ferrier, « Lock the bitch up she's dangerous » devient « Faut la faire enfermer c't'une osti de folle dangereuse » (NA, p. 59); dans « Rouge », au plus fort de la crise de la narratrice, « What the fuck does that mean? » est traduit par « Ça veut dire quoi ça, criss? » (NA, p. 101). C'est tout particulièrement dans ce traitement de l'oralité que j'interviens en tant que *sujet traduisant* (Woodsworth, 1988) puisque je dois, afin de transmettre au texte le plus de naturel possible, me référer à ma propre manière de m'exprimer en français, aux conversations que j'entends autour de moi, aux tournures qui forment mon « paysage auditif ». Il est ici question d'appliquer la manière dont Meschonnic parle de rythme, soit « l'organisation et la démarche même du sens dans le discours, (...) l'organisation (de la prosodie à l'intonation) de

la subjectivité et de la spécificité d'un discours : son historicité » (1999 : 99), ceci afin d'ancrer de plain-pied mes traductions dans le courant d'extrême contemporain qu'est celui des textes originaux, au risque qu'elles soient rapidement considérées « datées ». De même, attentive à la manière dont le français et l'anglais coexistent au sein même du « dialecte » québécois, j'ai volontairement omis de traduire certains termes : « Tupperware », « party », « speed-dating », « dispatcher », « shower », sont laissés en anglais dans la version française, tout simplement parce que l'inverse aurait représenté un cas grossièrement évident de *surtraduction*, à laquelle les francophones québécois semblent particulièrement sensibles<sup>2</sup>. Ici, c'est le fait de traduire des œuvres qui me sont contemporaines, au sein d'une ville multilingue dont j'entends les voix depuis toujours, qui me permet de laisser proliférer cette coopération entre les deux langues, dans le but avoué d'en conserver le rythme, la signifiante.

## 5.2 Dynamiques de séduction

À la lecture des dix nouvelles s'impose une autre thématique principale : celle de la tension sexuelle, de la parade séductrice – ou plus justement la séduction ratée ou mal dirigée, qui souvent tombe à plat, qui finit par faire rire jaune, en des dénouements aussi attendrissants que désastreux. Le jeune Wangqi, dans « Une table pour deux », qui fantasme désespérément sur son enseignante de calligraphie et sur la mère de sa petite amie, usant des fragments épars de sa culture d'origine comme d'un moteur pour ses rêveries diurnes; le quadragénaire pathétique qui se fait une fierté démesurée de sa profession de surveillant d'examen et vit de la trame sonore des relations sexuelles de sa colocataire plus jeune, dans « Le Surveillant »; Ben, dans « Succédané »,

---

<sup>2</sup> En 1999, dans sa traduction de *Barney's Version* de Mordecai Richler, Bernard Cohen se rend coupable de quelques abus de traduction, notamment en troquant le surnom du légendaire Maurice « The Rocket » Richard pour « La Fusée »...Inutile de dire que cette traduction fut mal reçue par le lectorat québécois! (Delisle 2012)

qui est encore enlisé dans ses sentiments excessifs pour son ex-copine, qui est saisi de l'envie furieuse de faire l'amour à des objets inanimés dès qu'il communique avec elle, de près ou de loin : il est possible de voir dans ce traitement du thème de la sexualité une manifestation du *geist* urbain. Dans l'imaginaire collectif, Montréal, en sa qualité de métropole, est aujourd'hui perçue comme une ville aux mœurs plus « libres » que certaines autres villes anglo-canadiennes, tel que le remarque Martha Radice :

Historiquement, Montréal, comme toute métropole, a toujours *absorbé l'altérité de la province*. Elle accueille ceux et celles qui sont étiquetés comme différents de la majorité (que ce soit de par la sexualité, la dissidence politique ou religieuse, l'inclination artistique, la culture ou la langue), de la même manière qu'elle attire ceux et celles qui sont séduits par de tels exotismes. (...) au-delà de l'hétérogénéité urbaine normale, Montréal est perçue comme étant abondamment, excessivement et essentiellement diverse. (2000 : 105-106; je souligne.)

Dans la plupart des nouvelles, cette maladresse dans la séduction, liée à la difficulté de communiquer, est symptomatique d'un aspect particulier des personnages : ils représentent tous à divers degrés des positions de l'en-dehors, sont tous des *outsiders*, chacun à leur manière. Certains par nature, étant irrémédiablement étranges; d'autres parce qu'ils sont dans une position culturelle au sein de laquelle l'appropriation de la ville et de ses particularités reste encore un peu hors d'atteinte (dans « Occulte » de Teri Vlassopoulos, « Speed Dating », ou « Une table pour deux »), ou encore du fait de handicaps qui creusent un inévitable fossé entre eux et le reste du monde (dans « Rouge » ou « Chez l'arabe »). Dans le dernier chapitre de *Feeling Comfortable?* (2000), Radice élabore une conclusion générale : si la plupart des Anglo-Montréalais adorent leur ville et y restent pour des raisons concrètes (et non « par défaut »), la seule tache au tableau demeure la politique. La paix relative des dernières années pourrait s'avérer n'être qu'une accalmie temporaire, qui risque potentiellement d'être mise en péril par les discours de gouvernements à venir.

Je trouve primordial d'éviter le piège facile de la « minorité à plaindre »; malgré tout, on peut supposer que la position centrale qu'occupe le personnage du marginal dans les récits révèle quelque chose d'un sentiment commun, une mise en fiction de ce « chez-soi » sans cesse à renégocier. Il n'est sans doute pas anodin que les narrateurs démontrent un léger décalage, conscients peut-être d'être des bêtes étranges sur le radar de la langue dominante, un peu suspects du point de vue de la politique souverainiste en raison d'une association linguistique avec l'ancienne élite, au sein d'une culture qui s'est édifiée principalement en ayant la langue française pour base. On peut se figurer aussi ce sentiment d'aliénation subtile liée au fait de parcourir constamment des lieux géographiques dont les noms de rues, les panneaux, les commerces, les publicités sont familiers mais parlent une autre langue. De même, les moments de séduction maladroite paraissent liés à un « clash » culturel profondément enfoui, sont empreints d'un léger inconfort.

À la lumière de ces réflexions, la traduction de tels récits peut-elle comporter une part d'*infidélité* au propos qu'ils véhiculent de manière sous-jacente? Pourrait-il s'agir d'un cas classique de dépossession du sentiment de discordance qui constitue l'essence même de la « littérature de la minorité »? À mon avis, non, simplement parce que les francophones canadiens constituent eux aussi, dans le même sens, une minorité. Le choc ressenti par les unilingues qui s'aventurent hors de leur province, dans leur propre pays, pour constater qu'ils y sont étrangers, participe tout autant de cette position de l'en-dehors, du fait d'être perçus soit comme exotiques, soit comme des quérulents qui exigent à grands cris qu'on se plie à leur singularité linguistique. En ce sens – et il s'agit en quelque sorte d'un heureux hasard – cette impression d'être en retrait de la majorité revêt de nouvelles significations lorsque les histoires sont traduites en français, tout en conservant

son poids d'origine. Les incertitudes, les ambivalences, les rapports intenses mais problématiques à la sexualité et à la communication des nombreux personnages mis en scène dans les nouvelles peuvent s'inscrire, en outre, dans la veine des thématiques de plusieurs autres auteurs de la littérature québécoise contemporaine – Alexandre Soublière, Nelly Arcan, Simon Boulerice, Samuel Archibald et Alain Farah, pour ne nommer que ceux-là – établissant ainsi un véritable dialogue qui prend place au sein des espaces signifiants d'une ville où l'*étrangeté*, pour emprunter un concept bermanien, semble être le seul dénominateur commun.

### **5.3 Traduire l'humour**

Si chacune des nouvelles sélectionnées possède, bien entendu, un style narratif unique, elles sont malgré tout représentatives dans leur ensemble d'une tendance générale en « littérature anglo-québécoise » repérée par Mélanie Vincelette dans le cadre de l'entrevue mentionnée plus haut : l'humour, plus particulièrement l'humour noir et l'autodérision, y occupe une place prépondérante. Il s'agit d'une facette des récits intimement liée avec celles que je viens de dépeindre, soit la difficulté de communication et la position marginale. Puissant moteur narratif, l'humour présent dans chacun des récits permet d'allier une certaine légèreté à la finesse du portrait que l'on dresse des difficultés et des défis de la vie moderne des grandes villes, où se font fréquemment sentir la perte de repères et l'impuissance de son propre anonymat. Ce sont de brefs nœuds de signification dans les phrases qui, sous le couvert d'un certain sérieux de la part du narrateur, convoquent le rire dans des situations parfois cruelles, souvent absurdes. J'ai dû, dans l'exercice de ma traduction, faire preuve d'une attention toute particulière au détail afin de restituer la pleine potentialité de ces moments humoristiques. Ainsi, dans « Le Surveillant », nouvelle dont la narration colporte une complaisance sans fin du personnage principal envers lui-

même, ce dernier confesse sans la moindre honte qu'il prête une oreille plus qu'attentive aux rapports amoureux de sa colocataire avec d'autres hommes. Avec la phrase « when Sally has a gentleman caller over for a rousing session of sexual congress », Jon Paul Fiorentino donne à voir le côté voyeur, malsain, de son personnage principal, tout en conservant le ton guindé et le vocabulaire « scolaire » qui est le sien tout au long de la nouvelle. C'est ici, encore une fois, l'inaptitude sociale désolante du personnage qui est source de rire, ce que j'ai choisi de rendre par « lorsque Sally reçoit la visite d'un heureux élu qui se joint à elle pour une torride séance de débats sexuels » (NA, p. 10), introduisant par le fait même un jeu de mots entre *ébats* et *débats* que j'estime cadrer assez bien avec le style expressif du Surveillant. Dans « Succédané », l'étrange transe dans laquelle est plongé le personnage principal est caractérisée par des élans de désir sexuel incontrôlable envers des objets; aussi le décor environnant est-il décrit avec une précision presque hallucinée, où des phrases concises mais chargées servent à capter le maximum d'impressions – et c'est justement, à plusieurs égards, cette intensité excessive dans le regard qui fait ressortir l'humour garanti par la prémisse de la nouvelle. Une tirade semi-poétique par laquelle il fait l'éloge d'œufs brouillés qu'il convoite (« those pillowy eggs, those unfertilized, unrealized tasty breakfast delicacies ») est rendue avec la même ardeur : « ces œufs moelleux, merveilles d'avant la fertilisation, délices inachevés que l'on réserve aux brunchs! » (NA, p. 27). Parmi les multiples autres exemples que l'on pourrait sélectionner, mentionnons aussi ce passage extrait de « Rouge »; la narratrice, Maureen, va au pub retrouver Wayne, le Britannique dont elle a fait la rencontre dans l'autobus. Ses efforts pour se rendre plus attirante trahissent pleinement, à ce moment de la nouvelle, sa maladie mentale : elle a du cirage à chaussures dans les cheveux et du rouge à lèvres partout sur le visage. Wayne, déboussolé, lui dit en anglais: « I thought you were a bit puddled earlier (...) But now I can see you are completely puggled. » - ce à quoi la narratrice, comble du malaise, répond par un merci des plus sincères. Sans pouvoir rendre le jeu

des sonorités créées par le personnage, j'ai décidé de traduire cette phrase en usant du répertoire franco-qubécois des termes associés aux états seconds et à l'usage de drogues ou d'alcool: « Je croyais que tu étais un peu gelée, plus tôt. Mais maintenant je vois que c'est la défonce totale. » (NA, p. 100)

#### **5.4 Le cadre urbain : des lieux communs**

Les dix nouvelles traduites dans le cadre de ce projet ont été sélectionnées, rappelons-le, en fonction du fait qu'elles prennent explicitement Montréal pour décor. Les quartiers, les bâtiments, le relief urbain ancrent les récits dans des lieux connus : ces personnages étranges habitent parmi leurs concitoyens montréalais, effectuent des passages à travers la ville, contemplent le Mont-Royal ou la Place Ville-Marie, mangent leur premier repas non cachère dans un café de la rue Laurier, prennent une pause dans un restaurant de la ville souterraine, tentent de reconquérir leur ancienne amie de cœur dans le quartier du Mile-End, vivent des difficultés amoureuses complexes en banlieue, à Beaconsfield, sont distraits de leurs travaux scolaires par les bruits de la circulation automobile sur la rue de la Gauchetière, se promènent en taxi sur le chemin de la Côte-des-Neiges et parcourent les couloirs de l'Université Concordia, en plein centre-ville. Le motif de l'hiver en milieu urbain est en outre présent dans plusieurs des nouvelles, source de déprime saisonnière mais aussi, potentiellement, de rapprochement entre des gens esseulés; dans « Occulte », « Succédané », « Speed Dating » ou « Chez l'arabe », la grisaille et la neige des rues paraît venir souligner l'état d'âme des personnages, tout comme des promenades ou des décors agréables font partie intégrante des moments vécus avec sérénité. S'inscrivant dans l'esthétique très nord-américaine des récits des grandes villes, les textes littéraires issus de la littérature anglo-

québécoise font de l'interaction avec l'environnement urbain un thème signifiant, comme le soulignent Sherry Simon et Catherine Leclerc dans « Zones de contact » (2005) :

De ces contributions émerge une esquisse de la littérature anglo-québécoise dont quelques traits semblent récurrents. Ainsi, cette littérature semble d'abord montréalaise : tous les écrivains étudiés sont des Montréalais d'origine ou d'adoption, pour qui la ville est un thème de prédilection. Ce qui crée le terrain commun entre anglophones et francophones au Québec, c'est donc en grande partie l'expérience partagée de la ville de Montréal. Le quartier hétérogène du Mile-End, par exemple, est un terrain fertile pour Mary Soderstrom et Gail Scott, autant que pour Monique Proulx et Lise Tremblay. Plutôt que l'appartenance nationale, leur affiliation à la ville semble servir à ces auteures de zones de contact. (p. 28)

De la même façon, l'enquête de Martha Radice confirme que, faisant éclater les limites des quartiers autrefois associés aux anglophones ou aux francophones, l'espace où les Anglo-Montréalais se sentent les « bienvenus » ne cesse de croître. La cartographie ainsi élaborée à la lecture des nouvelles paraît englober la ville entière, les rendant d'autant plus accessibles à un lectorat francophone dont l'expérience directe des espaces urbains est à peu près semblable, qui comprend par le fait même que les lieux familiers inspirent des parcours et des sentiments semblables aux écrivains anglophones et à leurs personnages. Par ailleurs, les réflexions amorcées dans certains des récits font montre d'une sensibilité toute particulière, et prennent une part active à une conversation qui concerne le Québec tout entier, des préoccupations d'actualité qui sont traitées sans lourdeur ni morale. Par exemple, le personnage du jeune Wangqi, élevé dans le Quartier chinois par des parents qui voient d'un mauvais œil qu'il fréquente de jeunes « Blancs », résiste en son for intérieur à cette rigidité imposée; il utilise avec ses amis montréalais un prénom occidental, parle les deux langues officielles du Canada bien mieux que celle de sa famille et est envoûté par les possibilités et la diversité de la ville au-delà des limites de sa communauté, participant ainsi au vaste débat sur la dissonance parfois problématique que

peuvent vivre au quotidien les enfants nés de parents d'autres origines. La même réflexion se déploie dans « Speed Dating », où le choc culturel est encore plus important. Ici, le débat est orienté un peu différemment : la courageuse quête de liberté de Yitzhak, qui lui est bénéfique sous plusieurs aspects, s'accompagne tout de même d'un sentiment de profonde solitude, d'un déracinement total qu'il a lui-même provoqué et auquel il tentera de remédier un peu gauchement pendant une soirée-rencontre. On vient donc apporter une nuance : l'éclatement des frontières culturelles peut être souhaitable, mais il s'agit d'une mutation qui prend du temps, qui ne doit surtout pas être forcée, sans quoi il peut en résulter une perte de repères, l'arrachement à un chez-soi, sans accueil garanti ailleurs. Pour une ville aussi intrinsèquement diversifiée que Montréal où des débats liés aux prétendus « accommodements raisonnables » ont fait rage il y a quelques années encore, où l'on doit sans cesse repenser les modalités du *vivre-ensemble* et du respect de la spécificité de chacun, de tels questionnements résonnent d'une profonde pertinence, que ce soit dans les contextes francophone, anglophone ou multilingue.

Un autre aspect mis en relief à travers les nouvelles, présent comme en filigrane dans un nombre impressionnant d'œuvres québécoises, est celui de la laïcité, de la vitesse croissante à laquelle la jeunesse moderne s'éloigne de la religion. Il s'agit en outre d'un motif qui entremêle changement d'idéologie et géographie urbaine : surnommée (selon la légende) par Mark Twain « la ville aux cents clochers », Montréal est le lieu d'un imposant patrimoine architectural religieux auquel le rythme de la vie moderne enlève peu à peu sa signifiante; les églises se vident (leur survie dépendant plus de leur fiscalité avantageuse que des dons de leurs fidèles), à tel point que de nombreux édifices autrefois sacrés sont transformés en projets de copropriétés. Dans certaines des nouvelles, ces lieux de culte, dépouillés de leur dimension strictement catholique, demeurent cependant des « sanctuaires », dont l'ancienne fonction est remplacée par une spiritualité plus

personnelle, une recherche de paix et de réconfort au sein d'un monde frénétique : Yitzhak qui visite rituellement la croix du Mont-Royal, où la forme même de la montagne enneigée lui rappelle le dos voûté de son père portant le *tallis*; la narratrice aux racines juives de « Chez l'arabe » à qui le silence désert de Bellefontaine, le grand domaine des Sœurs Grises, inspire un recueillement empreint d'une certaine mélancolie; Maureen, personnage principale de « Rouge », qui pendant une crise de folie vit une sorte d'illumination nocturne en voyant la croix du Mont-Royal « briller de tous ses feux ». De même, les personnages d'« Occulte » et de « Les poissons volants » affirment explicitement rechercher dans un univers chaotique une certaine forme d'ordre, tout en étant pleinement conscients que rien de ce qui leur arrive n'a de *sens* prédéfini. Dans une ville et une province de moins en moins religieuses, l'exploration de ces questions par le biais d'une littérature issue de jeunes auteurs (qui, pour la plupart, ne sont pas tributaires du catholicisme francophone qui était autrefois au cœur de la vie des Québécois) revêt une importance toute particulière; la traduction de cette littérature, le fait de la rendre accessible et familière à une majorité de lecteurs, se veut un effort supplémentaire pour permettre l'épanouissement de ce corpus, pour l'inscrire dans le courant actuel des interrogations que suscitent des circonstances en constante évolution.

## 6. Conclusion

Le titre que j'ai choisi pour cette brève anthologie, « Nos autres », se veut à la fois un reflet de la diversité des textes, des sujets, des styles et des personnages qui y sont mis en scène, mais aussi de la réflexion théorique qui a accompagné son élaboration. Le fait d'étudier des œuvres de l'extrême-contemporain implique nécessairement d'effectuer un peu à tâtons ce qui peut s'apparenter à une « prise de pouls », l'observation d'un état général, un portrait pris sur le vif de ce qui n'est après tout que l'un des échelons d'une longue évolution qui continue de suivre son cours.

Malgré tout, le constat le plus probant demeure celui d'une ouverture au multilinguisme, d'une redéfinition de la notion même de « culture », de plus en plus poreuse, dont la nouvelle base serait l'altérité. On a en outre discuté brièvement des répercussions de cette redéfinition pour la traduction elle-même, dont l'entremêlement avec les idées de culture, de transfert et de passage n'est plus à démontrer. On a recensé le passage de la « dominance » linguistique de Montréal de l'élite anglophone à la reconquête par le français, lors de la Révolution tranquille. Le consensus d'une multitude de sources permet aujourd'hui d'affirmer que l'on assiste à un glissement de paradigme, qui voit les conflits d'autrefois se muer en une acceptation de plus en plus tangible des potentialités politiques, économiques et créatrices du bilinguisme et du plurilinguisme. Il s'agit cependant d'un état des choses qui demeure inachevé, et qui par sa nature même le sera probablement toujours; c'est ainsi que la littérature québécoise ou montréalaise, tel que je l'ai défendu en m'appuyant sur les observations, entre autres, de Sherry Simon, Catherine Leclerc, Martha Radice, Antoine Tanguay et Mélanie Vincelette, demeure le lieu de remises en question et d'influences mutuelles qui l'enrichissent, à défaut de la stabiliser. On s'est ensuite penché sur

les implications éthiques du fait de traduire des œuvres littéraires issues d'une « minorité majoritaire », pour en venir à la conclusion que la position relativement marginale du français lui-même légitimait un tel exercice, allant jusqu'à revêtir les textes de nouvelles significations, de nouvelles visées. Enfin, un examen plus poussé des récits a permis de dégager un certain nombre de thématiques communes, liées indirectement à nos énoncés théoriques.

« Nos autres »; le titre représente donc un clin d'œil à une particularité du langage canadien-français, « nous autres », construction pléonastique extrêmement courante de l'usage de la première personne du pluriel, qui semble accentuer la notion de *groupe*. Dans un même temps, la légère déformation appliquée pour le titre vise à reconnaître l'altérité des auteurs étudiés, tout en faisant état d'une connivence manifeste; dès le moment où l'on reconnaît qu'il est impossible de définir un auteur « québécois » par son origine ou par sa langue d'écriture, il demeure toutefois des thèmes et des lieux partagés; les auteurs anglo-montréalais sont en marge du bassin mais participent pleinement, à leur manière, à sa dynamisation. Dans « Éléments pour un nouveau paradigme des rapports de contiguïté socioculturelle et disciplinaire. L'exemple du Canada et du Québec » (2011), Gillian Lane-Mercier réfère à une affirmation particulièrement significative de Philip Stratford, qui décrit le paradoxe suivant : si le traducteur choisit consciemment d'agir comme si les frontières entre les peuples et les langues étaient inexistantes ou ineffectives, il dépend d'elles en tout point pour justifier sa propre entreprise. L'ajout de Lane-Mercier est, à cet égard, d'une extraordinaire pertinence au regard du sujet qui nous occupe :

Stratford « importe » l'exigence frontalière de la littérature comparée et de la traduction littéraire en territoire intra-national, pleinement conscient du paradoxe ainsi créé. Du coup, il provoque un déplacement conceptuel et méthodologique, le « *foreign* », l'« *other land* », le « *border country* », les « *frontiers* » étant désormais partie intégrante de « chez nous ». (...) Fait plus intéressant encore, cette adéquation entre la métaphore des polarités (le discours disciplinaire) et le contexte plurilingue

canadien (l'objet du discours) a amené Stratford à rejeter l'idée, historiquement dominante, du texte traduit comme simple reflet de l'original et à contester la primauté accordée par le modèle comparatiste aux seules similitudes, en vue de mieux saisir la spécificité des littératures canadiennes et l'importance du texte traduit comme véhicule « interne » des images de soi et d'autrui. (2011 : 166-167).

C'est tout particulièrement sur cette dernière observation qu'il convient d'attirer l'attention. Un titre comme « Nos autres » annonce clairement cette fonction centrale de l'altérité dans les nouvelles, dans leur sélection, mais aussi dans la traduction littéraire elle-même, fût-elle, pour emprunter le terme de Lane-Mercier, « intra-nationale ». Ce sont en effet ces « images de soi et d'autrui » qui émergent renversées, autrement dit en négatif, de l'acte même de la traduction. C'est là toute la validité de cet exercice, qui se veut une tentative d'élargir le portrait d'une littérature au gré de nouvelles mouvances culturelles et linguistiques.

## BIBLIOGRAPHIE

### Recueils de nouvelles :

**Best, Katrina.** (2010). « Red », dans *Bird Eat Bird* (pp. 23-53), Toronto, Insomniac Press

**Ferrier, Ian.** (2002). « Bonk Fish », dans Claude Lalumière (Éd.) *Telling Stories : New English Stories from Quebec* (pp. 45-49), Montréal, Vehicule Press

**Fiorentino, Jon Paul.** (2014). « Invigilator », dans *I'm not scared of you or anything* (pp. 89-102), Vancouver, Anvil Press

**Levy, Joshua.** (2011). « Speed Dating », dans Claude Lalumière et Elise Moser (Éds.), *Minority Reports : New English Writing from Quebec* (pp. 104-106), Montréal, Vehicule Press

**Parker, Fawn.** (2015). « Doreen, Doreen », dans *Looking Good and Having a Good Time* (pp. 17-27), Montréal, Metatron

**Radu, Kenneth.** (2012). « Dinner for two », dans *Earthbound* (pp.41-49), Montréal, DC Books

**Silcoff, Mireille.** (2014). « Chez l'arabe », dans *Chez l'Arabe* (pp. 1-24), Toronto, Anansi Press

**Spry, Mike.** (2011). « Surrogacy », dans *Distillery Songs* (pp. 71-83), London, Insomniac Press

**Szymanski, Andrew.** (2012). « Body Language », dans *The Barista and I* (pp. 57-72), London, Insomniac Press

**Vlassopoulos, Teri.** (2010). « The Occult », dans *Bats or Swallows* (pp. 27-33), Marmora, Invisible Publishing

### Ouvrages et articles

**Biz** (2012). « Rapport Durham », *Urbania*, vol. 36, pp. 73-77

**Bandia, Paul.** (2001). « Le concept bermanien de l'Étranger dans le prisme de la traduction postcoloniale », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 14 (2), pp. 123-139, DOI : 10.7202/000572ar

**Annie Brisset.** (2010). "Cultural perspectives on translation", *International Social Science Journal*, vol. 61 (199), pp. 69-81, DOI : 10.1111/j.1468-2451.2010.01748x

**Castonguay, Charles.** (2008). *Avantage à l'anglais! Dynamique actuelle des langues au Québec*, Montréal, Les Éditions du renouveau québécois

**Delisle, Jean.** (2012). « À travers le prisme de l'histoire : Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses », *L'Actualité langagière*, vol. 9 (1), p. 12  
[http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx\\_autr8KQ\\_bboMdGvY&page=9X0H4FN\\_ZoEM.html](http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_autr8KQ_bboMdGvY&page=9X0H4FN_ZoEM.html) [Page URL consultée le 27 juillet 2016]

**Fraser, Graham.** (2006). *Sorry, I don't Speak French : Confronting the Canadian Crisis that Won't Go Away*, Toronto, Douglas Gibson Books

**Gouanvic, Jean-Marc.** (2006). « Au-delà de la pensée binaire en traductologie », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 19 (1), pp. 123-134. DOI : 10.7202/016662ar

**Henrard, Pascal.** (2012). « Les Québécois sont des anglos qui parlent français », *Urbania*, vol. 36, p. 27

**Lane-Mercier, Gillian.** (2011). « Éléments pour un nouveau paradigme des rapports de contiguïté socioculturelle et disciplinaire. L'exemple du Canada et du Québec », dans *La traduction dans les cultures plurilingues* (pp. 161-172), Francis Mus et Karen Vandemeulebroucke (Éds.), Artois Presses Université

**Lapointe, Josée.** (2016). « Traductions d'auteurs anglophones : les découvreurs », *La Presse*, <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201604/25/01-4974844-traductions-dauteurs-anglophones-les-decouvreurs.php> [Page URL consultée le 3 août 2016]

**Levine, Marc.** (1990). *The Reconquest of Montreal*, Philadelphie, Temple University Press

**Matthey, Marinette et de Pietro, Jean-François.** (1997). « La société plurilingue : utopie souhaitable ou domination acceptée? » dans Henri Boyer (Éd.), *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues?* (pp. 133-190), Paris, L'Harmattan.

**Meschonnic, Henri.** (1999). *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier

**Radice, Martha.** (2000). *Feeling Comfortable? Les Anglo-Montréalais et leur ville*, Québec, Les Presses de l'Université Laval

**Rushdie, Salman.** (1991). *Imaginary Homelands*, London, Granta Books

**Simon, Sherry.** (1994). *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal

**Simon, Sherry et Leclerc, Catherine.** (2005). « Zones de contact. Nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise », *Voix et Images*, vol. 30 (3), pp. 15-29. DOI : 10.7202/011854ar

**Simon, Sherry.** (2008). *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*, Montréal, Éditions Fides

**Simon, Sherry.** (2013). *Villes en traduction : Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire »

**Tymoczko, Maria.** (2003). « Ideology and the Position of the Translator: In What Sense is the Translator 'In-Between'? », *Apropos of Ideology: Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies*, Calzada Pérez (Éd), Manchester, St. Jerome Publishing

**Venuti, Lawrence.** (1992). Introduction de *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology*, Abingdon, Routledge

**Woodsworth, Judith.** (1988). « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1 (1), 115-125, DOI : 10.7202/037008ar